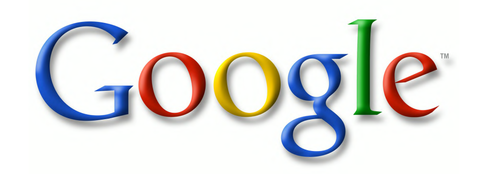
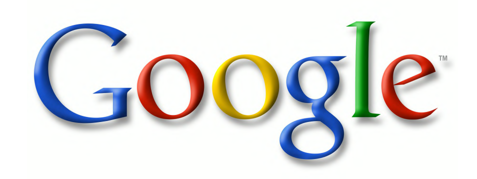
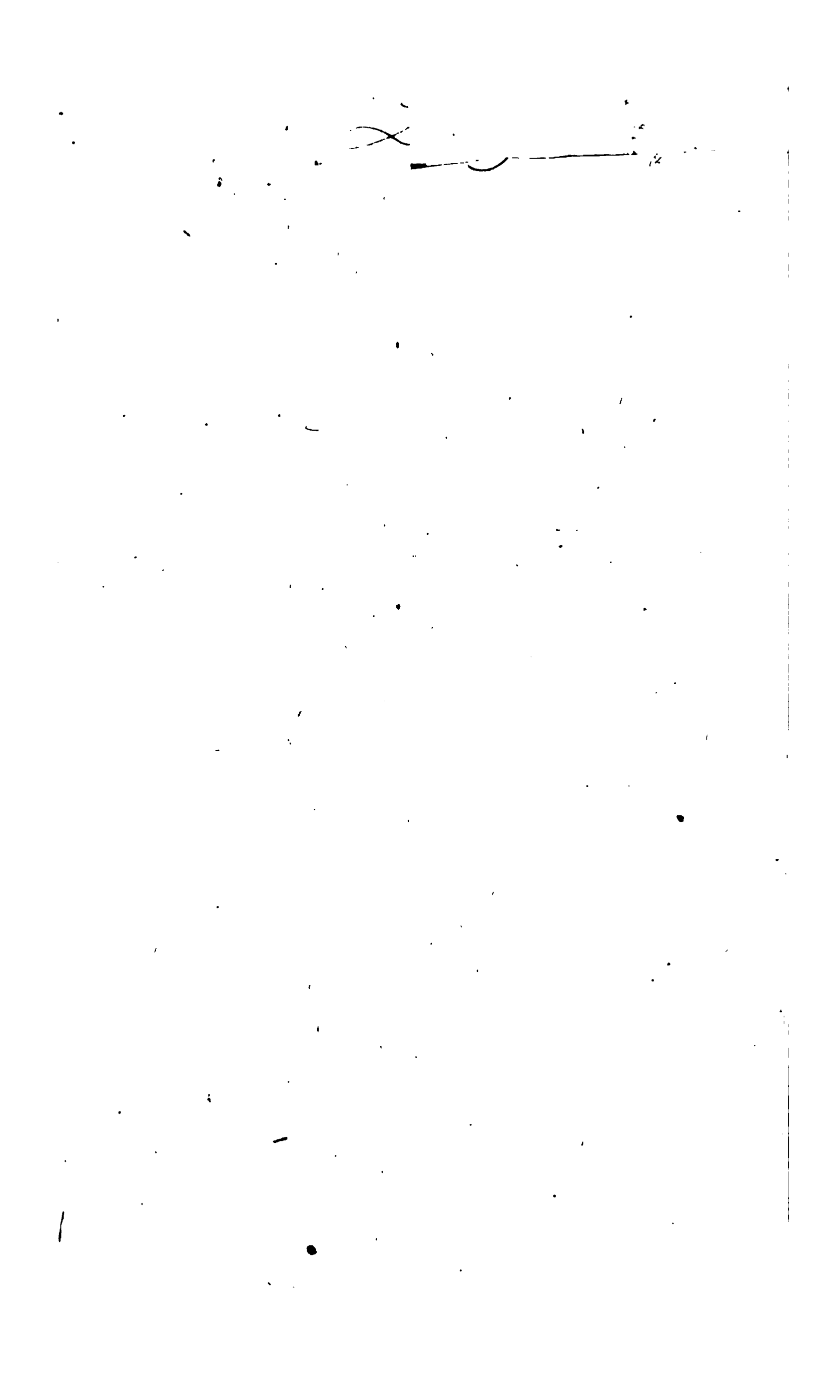







Ex libris.
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Français



ŒUVRES
DE THÉATRE
DE
M. DE BOISSY,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;
NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

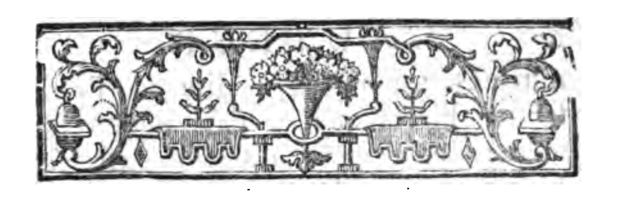
M. DCC. LXXIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC. 1949
OF OXFORD

TABLE

Des Pieces contenues dans le Tome premier.

THÉATRE FRANÇOIS.



L'AUTEUR

AU

LIBRAIRE.

NON, Monsieur, vous avez beau dire, je ne ferai point de Préface: c'est déja trop du danger où vous allez me livrer en osant afficher mes Œuvres de Théatre. Tout ce que je puis faire en votre faveur, c'est de vous permettre d'imprimer les justes raisons de mon silence, à la place de la Préface que vous me demandez, & que vous avez trop légérement annoncée.

De tous les Auteurs, ceux qui travaillent pour le Théatre, sont les plus dispensés de faire des Discours préli-

minaires. Qu'ont-ils à dire au Public sur des Pieces qu'il a déja jugées lui-même, & dont il a fait la destinée? Leur convient-il d'instruire leur maître, ou prétendent-ils lui imposer? Non; il est aujourd'hui trop éclairé, pour se laisser surprendre. Ils doivent prendre plutôt son sentiment pour regle. Son goût, quoiqu'il varie souvent pour la forme, ne s'écarte jamais du vrai pour le fonds. Il est toujours infaillible dans les jugemens qu'il porte avec réflexion; & c'est dans son sein qu'on doit puiser la véritable Poétique: premiere & forte raison qui m'oblige de me taire.

Joignez à ce motif la difficulté de parler convenablement de soi & de ses Ecrits: redoutable écueil où plus d'un Ecrivain distingué a fait naufrage, & solide réflexion qui me retient la main.

Mais vous avez, me direz-vous, mis sur la Scene un nouveau genre de Piece, qu'on peut appeller *Allegori-épisodique*, & à qui nombre de beaux

Esprits refusent le titre de Comédie. Il est de votre gloire de leur répondre & de leur prouver........ Moi, je n'ai rien à répondre à ces Messieurs : tout ce que je pourrois leur dire, ne les persuaderoit pas ; & tout ce qu'ils peuvent penser, n'influe en rien sur la décision du Public. Ils forment un tribunal isolé, où préside l'esprit de singularité, que regle la jalousie partiale, & avec qui celui du vrai goût n'a rien à démêler : quelques efforts qu'ils fassent pour rabaisser ce genre, il n'en est ni moins goûté, ni moins suivi, quand on a l'art de le bien traiter. Une allégorie ingénieusement imaginée, & heureusement soutenue par un remplissage brillant qui peint les moeurs du jour, & qui saisit des ridicules nouveaux, mérite, je crois, le nom de Piece, autant que la plupart des Comédies d'un Acte, dont le fonds d'une intrigue triviale forme le nœud grossier, ou qui roulent sur le pivot d'un caractere usé, ou à peine ébauché, s'il n'est pas rebattu, & dont un ma-

riage prévu dès la premiere Scene, fait toujours le dénoument uniforme. Contentez-vous, s'il vous plaît, de ce peu de mots, pour apologie du genre allégorique ; peut-être même sont-ils de trop.

J'entends ici que vous me repliquez que ce discours ne suffit pas, & que je dois me justifier sur un point plus essentiel, qui est la critique que j'ai mêlée à l'Episode. Oh ! Je passe condamnation sur cet article ; &, pour preuve authentique, je l'ai abjurée & si parfaitement, que je serois fâché de lançer aujourd'hui la plus légere Epigramme contre le dernier Ecrit du plus cruel de mes ennemis ; fût-ce même par represailles. Trop plein d'Horace & de Despréaux, j'ai cru long-tems qu'on pouvoit censurer les Ouvrages, sans s'écarter des bornes de l'exacte probité ; mais le tems & la raison m'ont détrompé. La critique, sur-tout celle que l'on exerce sur le Théatre, est trop solemnelle, & porte des coups trop marqués,

pour être exempte de blâme : elle ne ſauroit attaquer une Piece, que ſes traits ne retombent à plomb ſur l'Auteur, & ne livrent ſon nom à la riſée publique : plus ſes traits ſont ſaillans, délicats & juſtes, plus le ridicule dont ils le couvrent, eſt éclatant & durable, & plus la main qui les décoche eſt condamnable aux yeux des honnêtes gens. S'attirer de ſang-froid un ennemi pour le foible honneur du bon mot, c'eſt manquer également aux loix de la prudence & à celles de l'humanité. Il n'eſt qu'une critique permiſe ; c'eſt celle qui s'exprime avec ménagement ſur le papier pour perfectionner l'art, & non pour avilir l'Ecrivain ; qui, exempte de partialité, peſe, dans une balance égale, les défauts & les beautés d'un Poëme ou d'un Livre, & ne releve les uns, que pour mieux rendre juſtice aux autres : critique dictée par la ſageſſe, & qui loue plus qu'un éloge parfait, mais dont la charge eſt trop difficile à remplir. Depuis longtems on ſouhaite & on attend un mo-

dele : incapables de l'être, reposons-nous sur le Public du soin d'apprécier le mérite de chaque Ouvrage, & n'employons jamais à nous rendre odieux, un talent que nous n'avons reçu que pour nous rendre aimables.



L'AMANT



A MONSEIGNEUR

LE COMTE

DE

SAINT FLORENTIN,

MARQUIS DE LA VRILLIERE, & de Château neuf sur Loire, Baron d'Ervy, d'Yevres-le-Châtel, & autres lieux; Commandeur des Ordres du Roi, Ministre & Secrétaire d'État, & des Commandemens & Finances de Sa Majesté.

J'OSE te dédier mes Œuvres dramatiques ;

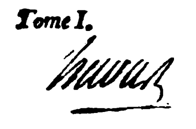
Et ta bonté me l'a permis.

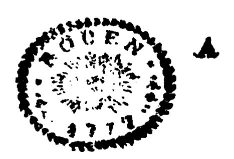
Tu crains les lieux communs des froids panégyriques :

J'ai la même frayeur, rassure tes esprits ;

Un encens trivial eſt toujours mépriſable :
L'Art d'un Auteur conſiſte à l'éviter.
Et le plus court éloge eſt le plus agréable
Aux Grands qui, comme toi, ſavent le mériter.
Dans le rang éclatant, où l'on te voit paroître,
Tu fais voir ce qu'on n'a point vu,
Un Miniſtre digne de l'être,
Et par droit de naiſſance, & par droit de vertu,
Aimé de ſes égaux, eſtimé de ſon maître,
A qui l'orgueil eſt inconnu ;
Ayant, comme la Cour, la Ville pour amie,
Et comblé de faveurs, ſans exciter l'envie.
Je me borne à ces traits, tu dois les avouer ;
La vérité les juſtifie :
Et ton nom, cher à tous, ſuffit pour te louer.

L'AMANT
DE SA FEMME,
OU LA
RIVALE D'ELLE-MÊME,
COMÉDIE.





ACTEURS.

PHILINTE.

DORANTE.

LEANDRE, amant d'Angélique.

ALIDOR, vieux Financier.

DORIMENE, femme de Philinte.

ANGÉLIQUE, sœur de Philinte.

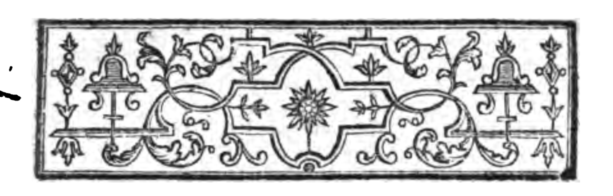
LISETTE, suivante.

LA FLEUR, valet de Philinte.

UN MAISTRE DE MUSIQUE.

UN NOTAIRE.

La Scene est à Paris, chez Philinte.



L'AMANT DE SA FEMME, *OU LA* RIVALE D'ELLE-MÊME, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

PHILINTE, LA FLEUR.

PHILINTE.

La Fleur !

LA FLEUR.

Monsieur.

PHILINTE.

Voilà qui est fait. Je suis revenu de la bagatelle, & je suis las de mener une vie coquette & libertine. Je prétens me ranger.

LA FLEUR.

Qui vous inspire un si bon dessein !

PHILINTE.

L'amour.

LA FLEUR.

Voilà un amour bien ſage.

PHILINTE.

Oui, l'amour me rend raiſonnable ; & un ſeul objet me fixe pour toujours.

LA FLEUR.

Je vous entens, Monſieur ; votre cœur ſe réchauffe pour Madame votre épouſe.

PHILINTE.

Le ſot ! J'eſtime ma femme comme je le dois ; mais je garde mon amour pour une autre.

LA FLEUR.

Je vous demande pardon ; j'avois oublié qu'un homme de qualité ne doit pas aimer ſa femme.

(*bas.*)

Le voilà furieuſement revenu de la bagatelle.

PHILINTE.

Je ne ſuis plus occupé que de la charmante Vénitienne que je vis hier au bal : tout le reſte m'eſt indifférent. Avoue qu'elle en faiſoit le plus grand ornement, & qu'elle effaçoit toutes les autres.

LA FLEUR.

Il eſt vrai, Monſieur. Mais que dites-vous de la Chauve-ſouris qui la ſuivoit ?

PHILINTE.

A quel propos ta Chauve-ſouris ? Serois-tu auſſi devenu amoureux ?

LA FLEUR.

Puiſqu'il faut vous en faire l'aveu, je vous dirai, Monſieur, que je n'ai pas moins de goût pour la ſuivante, que vous en avez pour la maîtreſſe.

PHILINTE.

Ce maraud affecte toujours d'être mon ſinge. Que dis-je ? Il enchérit. Si je bois, il s'enivre ; ſi je coquette, il devient le papillon du quartier ; & ſi j'aime, il ſoupire plus haut que moi.

LA FLEUR.

Les grands hommes ſe rencontrent.

PHILINTE.

Qu'elle étoit belle dans ſon déguiſement !

LA FLEUR.

Qu'elle étoit apétiſſante ſous le maſque !

PHILINTE.

Quand je me retrace ſon aimable idée, je me ſens pénétrer d'une douce langueur, ou tranſporter d'une tendre joie.

LA FLEUR.

Quand je ſonge que ma Chauve-ſouris me faiſoit les doux yeux, je ſens en moi-même je ne ſai quoi dont je ſuis tout ragaillardi.

PHILINTE.

Mais lorſque je fais réflexion que je n'ai pu la connoître, & que je ne ſai plus où la trouver, la triſteſſe s'empare de mon ame, je ſuis au déſeſpoir.

LA FLEUR.

Mais lorſqu'il me revient dans l'eſprit qu'elle n'a jamais voulu me dire ſon nom, ni me montrer ſon minois frippon, & que je ne puis ſavoir ce qu'elle eſt devenue, je tombe dans l'abattement, toute ma joie s'évanouit.

PHILINTE.

Je dois, ce ſoir, courir le bal pour elle ; peut-être que l'amour ſenſible à ma peine, y conduira ſes pas ; & l'obligera à ſe découvrir.

LA FLEUR.

Que ſait-on ſi je n'aurai pas le même bonheur ?

PHILINTE.

Va voir ſi mon habit de bal ſera fait pour ce ſoir, & reviens me le dire au plutôt.

LA FLEUR, *en s'en allant.*

Je m'en donne auſſi un des plus galans ; & je prétens me mettre en Cupidon.

SCENE II.

PHILINTE, DORANTE.

DORANTE.

BOn jour, mon cher. Qu'avez-vous ? Vous me paroiſſez rêveur. Etiez-vous hier au bal ?

PHILINTE.

Oui, j'y étois.

DORANTE.

Comment avez-vous trouvé la Vénitienne qui danſoit avec tant de grace ?

PHILINTE, *en ſoupirant.*

Adorable.

DORANTE.

Vous ſoupirez, & vous rougiſſez. L'aimeriez-vous ?

PHILINTE.

Il eſt inutile de feindre ; vous étes connoiſſeur ; je l'adore : &, ce qu'il y a d'affligeant pour moi, j'ignore qui elle eſt, & je n'eſpere plus de la revoir.

DORANTE.

Je vous ſurprendrois bien agréablement, ſi je vous diſois qu'elle eſt de ma connoiſſance.

PHILINTE.

De votre connoiſſance ?

DORANTE.

Oui, de ma connoiſſance.

PHILINTE.

Ma joie & ma ſurpriſe ſont ſi grandes que je ne ſaurois parler.

DORANTE.

Je connois même les ſentimens où elle eſt pour vous ; & je puis vous aſſurer que vous n'en êtes point haï.

PHILINTE.

Ah ! mon cher Dorante, apprenez-moi au plutôt son nom & sa demeure, je vous devrai la vie.

DORANTE.

Je ne saurois, elle m'a défendu de parler.

PHILINTE.

Et pourquoi me dire que vous la connoissez, & m'assurer que je n'en suis point haï ? Êtes-vous de concert avec la cruelle, pour me désespérer ?

DORANTE.

Il est inutile de s'emporter. Tout ce que je puis faire pour le présent, c'est de m'engager à rendre à la personne même une lettre de votre part, si vous voulez lui écrire, & à vous en apporter une réponse dont vous serez content.

PHILINTE.

Que je vous embrasse, mon cher ami. A la pareille.

DORANTE.

Mais si votre femme vous soupçonnoit, & qu'elle allât vous surprendre ? Prenez-y garde.

PHILINTE.

Je ne crains rien de ce côté-là ; il y a plus d'un mois que je la trompe, sans qu'elle s'en apperçoive.

DORANTE.

Croyez-moi, les femmes sont dissimulées, & cachent souvent leur défiance sous un air d'ingénuité.

PHILINTE.

Ma foi, mon cher, voulez-vous que je vous parle franchement, elle en croira tout ce qui lui plaira ; six mois de mariage ont épuisé tout le goût que j'avois pour elle. Je me suis contraint jusqu'ici, & j'ai vécu plutôt en amant qu'en mari ; mais je ne saurois finir l'année : aussi-bien ce n'est plus la mode d'aimer sa femme ; & je serois berné des honnêtes gens, s'ils savoient la maniere bourgeoise dont je vis avec la mienne.

DORANTE.

On voit bien que vous fréquentez le Chevalier, & qu'il vous inspire les sentimens du beau monde.

PHILINTE.

Il est vrai que je lui ai cette obligation, & qu'il m'a fait rougir de l'attachement gaulois que j'avois pour Dorimene.

DORANTE.

Vous prenez le bon parti ; on doit être esclave de la mode, quelque déraisonnable qu'elle soit. Aimer sa femme, quoique belle, c'est du dernier bourgeois. Mais ne craignez-vous pas de pousser à bout sa vertu ? Elle pourroit bien vous imiter par vengeance.

PHILINTE.

Je tiens encore cette maxime du Chevalier, que l'homme du monde, comme le sage, se met au-dessus des accidens qui ne dépendent pas de lui.

DORANTE.

Fort bien ; cependant je ne vous conseille pas de vous dire son ami, si vous voulez l'être de la Dame en question. Comme il fait profession de médire du beau sexe, ce seroit lui faire mal votre cour : & le plus sûr moyen de vous mettre bien avec elle, c'est de vous brouiller avec lui.

PHILINTE.

Vous faites bien de m'avertir ; nous avions fait la partie de courir cette nuit le bal ensemble. Je vais écrire à cette aimable inconnue, puis j'irai dégager la parole que j'ai donnée au Chevalier. Venez prendre ma lettre.

DORANTE.

Je vous suis. J'apperçois Lisette ; disons-lui un mot en passant.



SCENE III.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

LIsette, notre affaire va le mieux du monde; Philinte a donné dans le panneau, &, sans le savoir, il est plus épris de sa femme, qu'il ne l'a jamais été. A l'heure même où je te parle, il lui écrit une lettre que je me suis chargé de lui rendre. Je n'ai pas le tems de t'en dire davantage. Adieu. Je te recommande toujours mes intérêts auprès de Dorimene.

LISETTE.

Comptez sur moi. J'y ferai mon possible.

(*seule.*)

A présent, je voudrois savoir de la Fleur s'il est dans l'erreur comme son maître, & s'il m'a reconnue sous l'habit de Chauve-souris. Le voici; il s'entretient tout seul. Ecoutons un peu les sottises qu'il se dit à lui-même.

SCENE IV.

LISETTE, LA FLEUR.

LA FLEUR, *sans appercevoir Lisette.*

MOnsieur Philinte & moi, nous allons avoir nos habits de bal dans une heure au plutard; ils feront du bruit l'un & l'autre. Ah! Chauve-souris de mon ame, si je puis vous racrocher aujourd'hui, vous ne résisterez point aux charmes de mon habillement. Par modestie, je ne dis rien de ceux de ma personne.

LISETTE, *sans se montrer.*

Il en tient; je n'en puis plus douter.

LA FLEUR.

Autrefois Lisette m'étoit chere, mais ce n'est rien auprès de ce que je sens pour ma Chauve-souris. Le feu, l'ardeur, la flamme qui me brûle..... tout cela fait que j'extravague, & que je ne sai ce que je dis.

LISETTE.

Le voilà qui joue d'après son maître, & qui perd la tramontane. Comme il a bonne opinion de lui, feignons d'être sensible à l'infidélité qu'il croît me faire, pour me donner la comédie entiere.

(*à la Fleur.*)

Tu en aimes donc une autre, perfide que tu es? Tu ne saurois le nier; j'ai tout entendu, & je sai la trahison que tu m'as faite au bal. Autrefois Lisette t'étoit chere, mais ce n'est rien auprès de ce que tu sens pour ta Chauve-souris. Répons, traître, répons.

LA FLEUR.

Que diable veux-tu que je te réponde? Je ne te croyois pas si près; mais il me paroît que tu t'avises un peu tard d'être jalouse. Il y a long-tems que tu me vois coquetter d'un œil assez indifférent.

LISETTE.

Tandis qu'il n'y a eu que de la galanterie dans ton procédé, je me suis tue, persuadée que j'avois seule ton cœur; mais à présent que tu en aimes sérieusement une autre, & que je l'apprens de toi-même, la rage & la douleur m'emportent, je ne suis plus la maîtresse de mes sentimens.

LA FLEUR, *à part.*

La pauvre fille est si passionnée pour moi, que j'en ai pitié: tâchons de la consoler par quelque mot de douceur. (*haut.*) Ne t'afflige point, ma chere Lisette, j'ai encore, par-ci par-là, des idées de tendresse pour toi; & je voudrois, de tout mon cœur, t'aimer autant que tu le mérites.

LISETTE.

Ah ! C'eſt trop me contraindre ; il eſt tems que j'éclate.... oui, que j'éclate de rire. Ah ! ah ! ah !

LA FLEUR.

Je crois que tu te moques de moi.

LISETTE.

Tu n'en dois pas douter. Ah ! ah ! Le grand ſot de me croire amoureuſe d'une figure comme la ſienne.

LA FLEUR.

Qui ne s'y ſeroit trompé comme moi ? Ah ! Que vous jouez bien, Meſdames les fripponnes ; & que nous ſommes de mauvais Comédiens auprès de vous !

LISETTE.

Pour te prouver que je ne ſuis plus ta maîtreſſe, je veux bien être ta confidente, & te ſervir dans tes nouvelles amours. Crois-moi, ne refuſe pas l'offre que je te fais, je le puis mieux que tout autre.

LA FLEUR.

Fort bien. Continue ton badinage.

LISETTE.

Non, je ne badine plus. Si tu ſouhaites, je préviendrai la Chauve-ſouris en ta faveur.

LA FLEUR.

La connois-tu ?

LISETTE.

C'eſt la meilleure de mes amies, & je puis compter ſur elle comme ſur moi-même.

LA FLEUR.

S'il étoit vrai, je te prierois, ma chere Liſette, de me dire ſon nom, ou de me procurer le plaiſir de l'entretenir un moment ce ſoir.

LISETTE.

Je t'accorde ce dernier point ; & je te promets qu'avant que le jour finiſſe, tu la reverras. Peut-être ſe découvrira-t-elle, pourvu que tu me faſſes un aveu ſincere de ce que je veux ſavoir de toi.

LA FLEUR.

Parle, & ſois sûre de ma ſincérité.

LISETTE.

Crois-tu que Monſieur Philinte aime toujours ſa femme ?

LA FLEUR.

Puiſque tu m'as prié d'être ſincere, je t'avouerai ingénuement que Monſieur Philinte aime ſa femme d'un amour ſi pur & ſi reſpectueux, qu'il eſt réſolu de faire lit à part au premier jour.

LISETTE.

Et la raiſon ?

LA FLEUR.

La raiſon, qu'on lui a repréſenté qu'il ne convenoit pas à un homme comme lui de vivre de la ſorte, & qu'il ſeroit déshonoré à la Cour, ſi l'on apprenoit qu'il couche toutes les nuits avec ſa femme.

LISETTE.

A la vérité, cela eſt ſcandaleux. Mais quel eſt l'honnête homme qui le conſeille ſi bien ?

LA FLEUR.

Ne vois-tu pas ici tous les jours un certain Chevalier qui ne ſalue perſonne, qui bruſque dédaigneuſement tout le monde, & qui ne dit jamais du bien que de lui-même ?

LISETTE.

Qui ? Ce petit-maître outré, qui fait vanité d'étaler des ſentimens libertins & des opinions dangereuſes, qui paſſe pour le fléau de notre ſexe, qui décrie ſurtout l'amitié conjugale, & qui tourne en ridicule les maris qui ſont attachés à leurs femmes, & les femmes qui ſont fidelles à leurs maris ?

LA FLEUR.

C'eſt lui-même.

LISETTE.

Je lui prépare une piece digne de Liſette, il ne s'en rira point. Mais revenons à ton maître ; ſon cœur eſt-il vacant, ou n'eſt-il indifféremment occupé que du premier objet qu'il rencontre ?

LA FLEUR.

Je te dirai à l'oreille, qu'il a perdu, comme moi, sa liberté au bal, & qu'il est éperduement amoureux de la Maîtresse de ma Chauve-souris; il brûle aussi pour elle sans la connoître, & ne l'a jamais vue qu'en habit de Vénitienne.

LISETTE.

Cela suffit, je suis contente de toi; tu m'as tenu ta parole, & je te tiendrai la mienne. A ce soir.

LA FLEUR.

Dois-je bien me fier à toi? Tu as je ne sai quel charme qui séduit les gens à qui tu parles, on n'y peut résister: tu auras beau me tromper encore une fois, je serai pris une troisieme. Je vois venir Madame Dorimene. Adieu. Il est tems que j'aille rendre réponse à mon Maître.

LISETTE.

Il est dans mes filets.

SCENE V.

DORIMENE, LISETTE.

LISETTE.

JE vous l'avois bien dit, Madame, que votre mari vous trompoit; mais il s'est pris lui-même: & notre partie de bal a eu tout le succès que nous en pouvions attendre. Il soupire pour sa femme, lorsqu'il croit soupirer pour une autre: &, ce qu'il y a de plus réjouissant, j'ai fait la conquête de la Fleur, sous l'habit de Chauve-souris, dans le tems que vous avez fait celle de Monsieur Philinte, sous l'habit de Vénitienne.

DORIMENE.

Peut-être qu'il m'a reconnue, & que l'amour qu'il a fait paroître n'étoit qu'une feinte. Dorante que nous avons mis de la partie, doit m'en éclaircir au plutôt, je l'attens.

LISETTE.

Je viens de lui parler; il m'a dit que votre époux avoit mordu à l'ameçon, & qu'il brûloit du desir d'apprendre qui vous êtes; jusques-là même, que vous en devez recevoir une tendre déclaration par écrit. La Fleur, à qui j'ai tiré les vers du nez, m'a assuré à peu près la même chose.

DORIMENE.

Après tout, Lisette, c'est moi qu'il aime.

LISETTE.

Mais, vertu de ma vie, s'il vous aime, c'est parce qu'il ne vous connoît pas; &, vous aimer ainsi, n'est-ce pas vous être infidele?

DORIMENE.

Il est vrai, je voudrois le haïr, mais je ne puis.

LISETTE.

Vous ne sauriez haïr votre mari? Vous vous moquez; il n'y a rien de si naturel à une femme.

DORIMENE.

Oui, à une femme de bel air, à une coquette de profession, qui pense qu'il est aujourd'hui aussi honteux de dire qu'on aime son mari, qu'il l'étoit autrefois d'avouer qu'on avoit un galant: mais il n'en est pas ainsi d'une femme raisonnable, que le devoir regle, & que l'honneur conduit.

LISETTE.

Quelque vertu que vous ayez, êtes-vous obligée d'aimer si scrupuleusement un mari qui méprise vos charmes au bout de six mois, & qui, loin de tenir le serment que vous aviez fait l'un & l'autre de vivre comme deux tourterelles, est dans le dessein d'avoir au plutôt un appartement séparé du vôtre, & de ne vous voir que le plus rarement qu'il pourra?

DORIMENE.

Ah! Ce n'est point lui qui a formé ce dessein; je le connois, il a le cœur trop bien fait: c'est ce frippon de Chevalier qui l'empoisonne de ses conseils, & qui, malheureusement, est autorisé par l'usage du monde,

cet usage dangereux qui séduit les plus honnêtes gens.

LISETTE.

Mais, Madame, cet usage est fait aussi pour vous.

DORIMENE.

Tout mon ressentiment se tourne contre le Chevalier.

LISETTE.

Consolez-vous, vous allez être vengée; j'ai tout disposé pour cela.

DORIMENE.

Et quelle est cette vengeance ?

LISETTE.

J'ai soulevé sécrétement toutes les femmes du quartier contre lui ; je leur ai fait entendre qu'il étoit notre ennemi déclaré, qu'il nous déchiroit continuellement par des médisances outrées, & qu'il témoignoit publiquement le mépris qu'il avoit pour nous. En un mot, je l'ai peint à leurs yeux avec des couleurs si noires, & elles sont toutes si irritées, qu'il verra beau jeu la premiere fois qu'il viendra ici. Mais que veut Angélique, les larmes aux yeux ?

SCENE VI.

DORIMENE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

AH ! ma bonne sœur, j'ai recours à vous.

DORIMENE.

Qu'est-ce ? qu'avez-vous, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

On vient de me dire que mon petit frere vouloit me donner à ce vieux financier qui vint hier ici. J'ai bien de l'aversion pour le Couvent, mais je l'aimerois encore mieux que ce barbon-là. Je mourrois s'il m'épousoit.

DORIMENE.

Remettez-vous, belle Angélique; je sai le moyen de l'empêcher.

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous me rendez contente. Je vous dirois bien autre chose, aussi-bien cela me pese sur le cœur, mais Lisette l'iroit redire.

LISETTE.

Ne craignez rien, je suis discrete.

ANGÉLIQUE.

Jurez-moi que vous n'en parlerez pas.

LISETTE.

Foi d'honnête fille, je vous le promets.

ANGÉLIQUE.

Je ne me fie pas trop à tous ces sermens-là ; mais je meurs d'envie de parler, je ne puis plus garder le secret.

DORIMENE.

Et quel est ce grand secret ?

ANGÉLIQUE.

J'ai fait une conquête.

DORIMENE.

Déja ?

ANGÉLIQUE.

Oui.

DORIMENE.

Et de qui ?

ANGÉLIQUE.

De Léandre.

DORIMENE.

Et comment le savez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Il me l'a dit lui-même, & il m'a juré qu'il m'aimoit de tout son cœur, & qu'il seroit charmé d'être mon mari.

DORIMENE.

Et vous lui avez répondu ?

ANGÉLIQUE.

Je lui ai répondu que je l'aimois bien auſſi, & que je ne ſerois pas fâchée d'être ſa femme.

DORIMENE.

Cela n'eſt pas bien; une jeune fille doit cacher de pareils ſentimens.

ANGÉLIQUE.

Voyez-vous, ma petite ſœur? Cela échappe malgré qu'on en ait.

LISETTE.

Mademoiſelle Angélique, vous êtes bien avancée pour votre âge, & je crois que votre poupée n'eſt pas ce qui vous occupe le plus.

ANGÉLIQUE.

Parler de poupée à une grande fille comme moi, qui aura bientôt treize ans, cela eſt impertinent. Me croyez-vous une Agnès?

DORIMENE.

Allez, Liſette eſt une folle qui veut rire. Puiſque Léandre vous plaît, & qu'il vous aime, je porterai votre frere à faire ce mariage.

ANGÉLIQUE, *en s'en allant.*

Que j'aurai d'obligation à ma bonne ſœur!

SCENE VII.

DORIMENE, LISETTE.

LISETTE.

VOilà une petite fille qui promet beaucoup.

DORIMENE.

Il ne tiendra pas à moi qu'elle ne ſoit mariée au plutôt.

LISETTE.

Je ne m'y connois pas, ou, dans quelques années

d'ici, elle ne sera plus d'humeur à souffrir que son mari la trompe impunément.

DORIMENE.

Tantpis, Lisette, tantpis. De mon côté, je formerai sa jeunesse au bien, autant qu'il me sera possible, & je saurai la détourner du mauvais air du monde.

LISETTE.

Quand vous devriez vous fâcher, je ne puis m'empêcher de vous dire, qu'avec les sentimens que vous avez, vous méritiez d'épouser un provincial. Telle que vous me voyez, j'ai là-dessus le cœur noble & bien placé; &, si Monsieur Philinte avoit affaire à moi, ce seroit en suivant son exemple que j'en aurois raison, & j'aurois un amant.

DORIMENE.

Ce n'est point à une femme comme moi qu'il faut tenir de pareils discours; & tant de liberté commence à me déplaire.

LISETTE.

Il n'y a que votre seul intérêt, Madame, qui m'oblige à parler ainsi: &, quand j'ai dit que j'aurois un amant, j'entens par-là un ami de préférence, à qui je donnerois simplement quelques marques d'estime, pour jetter une pointe de jalousie dans le cœur de mon mari. Ce seroit-là, peut-être, le plus sûr moyen de réveiller sa tendresse endormie par la confiance où le met le trop d'amour que vous avez pour lui.

DORIMENE.

Il n'est rien que je ne fisse pour rendre Philinte à mon ardeur; mais ce moyen est trop dangereux. Où trouver un homme assez discret pour ne point abuser de cette préférence, & pour ne point se donner un air d'amant favorisé?

LISETTE.

Entre tous les honnêtes gens que votre mérite attire ici tous les jours malgré vous, & dont vous êtes obligée d'entendre les déclarations amoureuses, en dépit de votre vertu, il peut s'en trouver quelqu'un qui

ait la discrétion que vous souhaitez. Feriez-vous choix de Clitandre ?

DORIMENE.

Non, je ne m'y exposerai jamais.

LISETTE.

Valere vous conviendroit-il ?

DORIMENE.

Non, te dis-je, je ne saurois m'y résoudre.

LISETTE.

Damon ?

DORIMENE.

Tes efforts sont inutiles.

LISETTE.

Acaste ?

DORIMENE.

Je te l'ai déja dit, je crains trop les suites, & mon devoir m'est trop cher.

LISETTE.

Et Dorante qui a l'air si sage ? Là, le cœur ne vous dit-il rien pour lui ?

DORIMENE.

Oh ! pour cela non. Mais le voici.

SCENE VIII.

DORANTE, DORIMENE, LISETTE.

DORIMENE.

EH bien, Dorante, que vous a dit mon mari ? Je suis impatiente d'apprendre s'il m'a reconnue au bal, dans quels sentimens il est pour sa femme, & ce qu'il pense de la Vénitienne.

DORANTE.

Philinte ne vous a point reconnue, Madame ; il n'eut jamais pour vous des sentimens plus tendres ni plus indifférens en même temps : il est aussi enchanté des char-

mes de la belle Vénitienne, qu'il est peu touché du mérite de sa femme; & vous n'eutes jamais de plus cruelle rivale que vous-même.

DORIMENE.

Comment avez-vous pu si bien découvrir ce qu'il avoit dans l'ame?

DORANTE.

J'ai mis d'abord la conversation sur le bal, & je lui ai demandé s'il y avoit vu la belle Vénitienne qui avoit si bien dansé. Alors il m'a avoué que son cœur étoit pris pour elle, & qu'il mouroit d'envie de savoir qui elle étoit; je lui ai répondu qu'elle étoit de ma connoissance, mais que j'avois promis le secret, & que tout ce que je pouvois faire, étoit de m'engager à lui donner une lettre à elle-même de sa part, & à lui en apporter une réponse favorable. A ces mots, il a été si transporté, qu'il m'a embrassé de joie, & qu'il a écrit cette lettre qu'il m'a donnée, en me conjurant de hâter la réponse dont je l'avois flatté.

DORIMENE.

Une lettre de mon mari?

DORANTE.

Oui, de lui-même. Quel emploi pour un homme qui vous aime tendrement; mais qui craint de vous le dire! Encore, si vous deviez m'en tenir quelque compte, je m'en consolerois.

DORIMENE.

e suis très-sensible à votre maniere obligeante; mais pour répondre à votre amour, je ne le dois ni ne le puis; c'est même trop que de l'écouter sans colere. De quoi rit cette folle?

LISETTE.

Je ris de ce qui se passe entre vous; & je ne pense pas qu'avant Monsieur, on se soit avisé de ménager une intrigue galante entre le mari & la femme dont on est amoureux, & d'être le porteur des billets doux que l'un écrit à l'autre. Cela est nouveau, & tout à fait réjouissant; je ne saurois y songer sans rire.

DORIMENE.

Voyons la lettre.

(*Elle lit.*)

Dorante ne me trompe-t-il pas, belle inconnue que j'adore ? Puis-je me flatter que vous recevrez ma lettre, que vous la lirez, & que vous daignerez y répondre ? Je ne saurois plus vivre sans vous connoître. Montrez-vous avec tous vos appas, je vous en conjure.

LISETTE.

Avois-je menti, Madame ?

DORIMENE *continue.*

Vous ne sauriez me donner de bonnes raisons qui vous obligent à vous cacher ainsi. On m'a dit que ma femme vous faisoit peur, & que vous appréhendiez qu'elle ne fût plus belle que vous. En vérité, est-il question de rivalité entre vous deux ; & me croyez-vous sot jusqu'au point d'aimer ma propre femme ? Depuis que je vous ai vue au bal, je ne saurois la regarder, je la trouve insupportable ; si vous souhaitez, je la verrai si rarement, & de façon que vous n'en serez point jalouse. Mais, afin de vous donner une marque plus éclatante de ma passion, je quite mon humeur coquette pour m'attacher à vous, & je vous sacrifie une demi-douzaine de maîtresses que j'avois faites pour remplir le vuide du temps.

PHILINTE.

DORIMENE.

Une demi-douzaine de maîtresses. Le perfide !

LISETTE *bas.*

Et vous n'oseriez avoir un galant.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que je suis sincere ; il vous en écrit plus lui-même, que je ne vous en ai dit. Vous connoissez l'écriture.

DORIMENE.

Hélas ! je ne la connois que trop.

LISETTE.

Le crime est avéré, vous tenez sa condamnation écrite & signée de sa main. Vous voyez dans sa per-

ſonne un petit maître qui penſe qu'il eſt du bel air de mépriſer ſa femme, & qui ſe tiendroit dégradé, ſi l'on croyoit qu'il eût de l'amour pour elle; qui fait gloire de ſon vice, & qui rit de votre vertu.

(*bas.*)

Il eſt tems, Madame, de faire choix d'un ami; vous n'avez plus d'autre reſſource.

DORIMENE, *d'un air ſévere.*

Taiſez-vous, Liſette.

DORANTE.

Que Philinte eſt heureux, Madame! Quoi qu'il faſſe, il ne ſauroit vous déplaire, & vous n'oſez vous venger.

DORIMENE.

Quoique je ſois femme, je ne ſuis point vindicative. Quand je me découvrirai, peut-être qu'il rougira de ſa conduite, qu'il reviendra vers moi, & qu'un juſte repentir rappellera ſa tendreſſe.

LISETTE.

Il vous adore à préſent ſous l'idée d'une autre; mais, la reconnoiſſance faite, il vous voudra du mal du piege que vous lui avez tendu; &, honteux d'y avoir donné, il vous haïra comme la peſte.

DORIMENE.

Quoi qu'il en ſoit, j'en veux voir la fin; ainſi n'en parlons plus.

LISETTE *à part.*

Quelle femme! Dans tout Paris on ne trouveroit pas ſa pareille.

DORANTE.

Cela étant, Madame, je me charge du dénouement; vous n'avez qu'à faire ſemblant d'aller ſouper chez la Comteſſe votre amie, j'aurai ſoin du reſte. Je ſuis fâchée d'enlever cet honneur à Liſette, mais l'intérêt de Léandre m'y oblige: comme il aime la jeune Angélique, & qu'elle dépend de ſon frere, je ſuis bien aiſe de conduire l'intrigue à ſon avantage, & de mettre Philinte dans la néceſſité de donner ſa ſœur à mon ami,

préférablement à je ne sai quel homme d'affaires qui la lui a demandée.

LISETTE.

J'imagine un moyen qui l'obligera à quitter prise. Vous connoissez le Maître de musique d'Angélique, c'est une nouvelle espece de fou qu'a produit l'opéra. Il croit être dans le monde, tout ce qu'il vient de jouer sur le théatre ; il ne parle jamais que Roland & qu'Amadis : enfin, il est si fort accoutumé à ne rien dire qu'en chantant, qu'il ne sauroit donner le bon jour autrement. Tel que je viens de le dépeindre, je vais le mettre aux prises avec notre vieux financier. Dieu sait si ce dernier sera chansonné ! Il faudra qu'il déserte la maison, ou il aura la tête bonne.

DORIMENE.

Dorante, je vous laisse, & je vais me disposer à sortir ; vous me trouverez chez la Comtesse.

DORANTE.

Je ne manquerai pas de m'y rendre.

SCENE IX.

DORANTE LISETTE.

DORANTE.

MA foi, Lisette, je quitte la partie. Je vois que la vertu de ta maîtresse est à l'épreuve de tous les mépris de son mari, & que son cœur est monté à l'aimer toute sa vie. Il n'y a plus que l'intérêt de mon ami qui me fasse agir.

LISETTE.

Il n'a pas dépendu de moi que vous n'ayez eu un plus heureux succès, j'y ai employé toute mon adresse.

DORANTE.

Adieu, ma charmante Lisette. Voici Philinte qui vient, laisse-nous.

LISETTE.

Monſieur, je ſuis votre ſervante.

SCENE X.

PHILINTE, DORANTE.

PHILINTE.

QUelles nouvelles, mon cher? Avez-vous rendu ma lettre? L'a-t-on lue? M'apportez-vous une réponſe?

DORANTE.

Raſſurez-vous. J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre: votre lettre, a été fidélement rendue, elle a été lue; &, ſi l'on n'y a pas répondu....

PHILINTE.

On n'y a pas répondu? Ah! Dorante, vous m'abuſez. Vous ne connoiſſez point la beauté qui me charme, vous ne lui avez point parlé. Je ſuis le plus malheureux des hommes! Je ne dois plus eſpérer de la revoir, encore moins d'en être aimé.

DORANTE.

Je ne vous abuſe point. Je la connois, je lui ai parlé; vous la reverrez, & vous en ſerez aimé plus que vous ne croyez, &, peut-être, plus que vous ne voudrez.

PHILINTE.

Cela ne ſe peut pas. Vous vous trompez, vous dis-je. Je ſuis au déſeſpoir. Ah! Quel tourment d'adorer ce qu'on ne connoît point, & qu'on ne ſauroit plus retrouver!

DORANTE.

Je vous trompe ſi peu, que je vous la nommerois, ſans de bonnes raiſons qui m'en empêchent, & que vous en demeureriez ſurpris vous-même.

PHILINTE.

Encore une fois, vous me jouez.

DORANTE.

Soit. Mais qu'aurez-vous à me répondre, si je vous donne ma parole d'honneur qu'elle viendra ce soir souper chez vous, & qu'elle se fera connoître?

PHILINTE.

Ah! Ce bonheur passe mon attente.

DORANTE.

A une condition toutefois.... Je ne sai si vous voudrez y souscrire.

PHILINTE.

Parlez, il n'est rien que je ne fasse.

DORANTE.

La personne que vous aimez, entre, comme moi, dans les intérêts de Léandre; ainsi elle ne veut se découvrir à vous, qu'à condition que vous donnerez à notre ami la jeune Angélique dont il est amoureux.

PHILINTE.

Ah! Je donnerois ma femme, s'il le falloit.

DORANTE.

Oubliez-vous que vous avez la plus belle femme de Paris?

PHILINTE.

Est-elle comparable à mon inconnue?

DORANTE.

Elle a beaucoup de son air & de sa taille.

PHILINTE.

Vous vous moquez; c'est une naine en comparaison. Quand je me représente ma Vénitienne, que je me rappelle sa grace à danser, ses yeux qui brilloient au travers du masque, & ses belles mains que j'ai eu le bonheur de baiser, je suis hors de moi-même, j'extravague de plaisir. Que sera-ce, bon Dieu! quand je verrai tous ses appas à découvert, & que le masque ne me cachera plus son visage, qui est, sans doute, le plus beau du monde? Allez, mon cher; hâtez-vous de me faire voir tant de charmes.

DORANTE.

Si vous l'alliez trouver moins belle ?

PHILINTE.

Cela est impossible. Allez, vous dis-je.

DORANTE.

Sur-tout, que le Chevalier ne se trouve pas ici.

PHILINTE.

Ne craignez rien; j'ai laissé un billet chez lui, il n'aura garde de venir. Mais partez, je vous en conjure.

DORANTE.

Je vais la trouver de ce pas, & la conduire ici dès qu'il sera nuit. Mais souvenez-vous de la condition.

PHILINTE.

Allez. Dites-lui qu'elle peut faire dresser le Contrat comme elle jugera à propos : elle est maîtresse absolue de mes volontés ; & je donnerai les mains à tout ce qu'elle aura fait.

DORANTE.

Vous ne risquez rien ; elle ménagera vos intérêst comme les siens propres. Adieu. Je pars.

PHILINTE.

Songeons maintenant à nous débarrasser de ma femme. Mais la voici. Qu'elle me paroît enlaidie !

SCENE XI.

PHILINTE, DORIMENE, LISETTE.

PHILINTE.

AH ! ah ! Madame, vous voilà disposée à sortir ! Cela me fait plaisir.

DORIMENE.

Oui, Monsieur ; je vais souper chez la Comtesse.

PHILINTE.

Vous m'avez prévenu, & je voulois vous le dire.

Vous êtes trop sédentaire ; il faut vous mettre à la mode, & ne plus vivre si bourgeoisement.

LISETTE.

C'est ce que je lui représente à tout moment. Il ne convient pas à une femme de sa qualité, de se lever le jour & de se coucher la nuit, comme une simple Marchande de la rue saint Denis.

PHILINTE.

Allez, Madame ; je vous ordonne de vous bien réjouir.

LISETTE.

Voilà ce qui s'appelle un bon mari, & vous devez le croire, Madame.

DORIMENE.

Adieu, Monsieur ; vous méritez d'être obéi.

PHILINTE.

Heureusement la voilà partie. Mais j'apperçois la Fleur tout essouflé.

SCENE XII.

PHILINTE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

AH ! Monsieur, je viens d'être témoin d'un spectacle tragi-comique. Les femmes du quartier ont voulu assassiner Monsieur le Chevalier à votre porte.

PHILINTE.

Voilà une terrible aventure !

LA FLEUR.

Comme il alloit entrer chez vous, il s'est vu tout à coup investi d'une troupe de femmes qui ont crié haro sur lui. On le saisit, on le désarme ; déja plus d'une quenouille tirée avoit meurtri sa tête, & déja plus d'une main furieuse montroit les dépouilles sanglantes de ses cheveux arrachés...

PHILINTE.

Alte-là. Point de defcription, je te prie.

LA FLEUR.

C'eft pourtant-là mon fort, Monfieur, & j'ai l'imagination fleurie: mais, puifque vous le voulez, je baiffe d'un ton, & je vous dirai fans figure, que Monfieur le Chevalier eût été mis en pieces, fi le carroffe d'un de fes amis, qui eft arrivé là fort à propos, & qui a écarté la foule, ne l'eût tiré d'embarras.

PHILINTE.

Rien n'eft plus à craindre qu'une populace irritée.

LA FLEUR.

Et, fur-tout, une populace de femmes. Je vais être à l'avenir diablement circonfpect fur leur compte. Quand j'aurai du mal à dire de ces frippones-là, je le dirai fi bas qu'on ne m'entendra pas. Mais, Monfieur, parlons d'autre chofe: votre habit eft tout prêt, &....

PHILINTE.

Je n'en ai plus que faire; ma charmante inconnue doit fe rendre ici ce foir.

LA FLEUR.

Et la Chauve-fouris, Monfieur?

PHILINTE.

Fais venir Angélique.

SCENE XIII.

PHILINTE, *feul.*

A Lidor, ce vieux Financier, me la demande: on dit qu'il a de gros biens, mais mon amour veut que je l'accorde à Léandre. En lui donnant ma fœur, je vais revoir & connoître ma Maîtreffe. Dois-je balancer un inftant? J'apperçois Angélique; propofons-lui la chofe: toute jeune qu'elle eft, elle n'aura garde de reculer. Ses yeux difent affez qu'elle n'eft point

appellée au Couvent ; d'ailleurs, elle est dans un âge où l'on ne déguise rien.

SCENE XIV.

PHILINTE, ANGÉLIQUE.

PHILINTE.

APprochez-vous, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Que vous plaît-il, mon frere?

PHILINTE.

Vous m'avez l'air de vous ennuyer hors du Couvent.

ANGÉLIQUE.

Pardonnez-moi, mon petit frere; je ne saurois mieux être qu'auprès de vous.

PHILINTE.

Mais ne quitteriez-vous pas ce petit frere, pour avoir un mari? Vous riez. Qu'est-ce que cela signifie? Auriez-vous déja du goût pour le mariage?

ANGÉLIQUE.

Ma cousine Henriette s'est bien mariée, j'ai pourtant trois mois plus qu'elle.

PHILINTE.

Je croyois qu'un homme vous faisoit peur.

ANGÉLIQUE.

Oh! Je ne crains que les esprits.

PHILINTE.

La fripponne! Cela étant, je veux vous donner à Monsieur Alidor.

ANGÉLIQUE.

Non, non, celui-là me fait peur. Que ne me parlez vous de Léandre?

PHILINTE.

Vous l'aimez donc?

ANGÉLIQUE.

Eh ! ....

PHILINTE.

Que veut dire ce eh ?

ANGÉLIQUE.

Mon Dieu ! Ne l'entendez-vous pas ? Ce eh, veut dire oui.

PHILINTE.

Comment, Mademoiselle, vous aimez un homme à votre âge, & vous osez le dire ?

ANGÉLIQUE.

Est-ce qu'il y a du mal à aimer ce qui paroît aimable ?

PHILINTE.

Sans doute ; & cela est défendu aux jeunes filles comme vous.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'aurois jamais cru ; cela est si doux, & l'on a tant de plaisir. Ah ! voici Léandre. Quand vous devriez me gronder, je ne puis m'empêcher d'être bien aise.

SCENE XV.

PHILINTE, LÉANDRE, ANGÉLIQUE.

LÉANDRE.

Je viens savoir, Monsieur, s'il est vrai que vous consentiez à mon bonheur, & que vous accordiez Angélique à mon amour ?

PHILINTE.

Oui, Monsieur ; je ferai honneur à ma parole : pourvu que votre ami tienne la sienne, vous pouvez compter là-dessus.

LÉANDRE.

S'il ne tient qu'à cela, je suis sûr d'être heureux.

Et vous, belle Angélique, y donnez-vous les mains ?

ANGÉLIQUE.

J'aime tant mon cher frere, que je suis prête à faire sa volonté.

LÉANDRE.

Après un tel aveu, je vais tout disposer pour un nœud si charmant.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Mon petit frere, que je vous baise.

SCENE XVI.

PHILINTE, ALIDOR, ANGÉLIQUE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Voilà Monsieur Alidor que je vous présente.

PHILINTE, *à part.*

Peste soit de l'importun !

ANGÉLIQUE, *bas.*

Qu'il est vilain !

ALIDOR.

Dépêchez-vous, Monsieur, de me donner cette belle enfant, car la brigue est forte: c'est à qui m'épousera.

LA FLEUR.

Le beau brun ! pour être couru des femmes.

ALIDOR.

Angélique a eu le bonheur de me plaire, & je lui jette le mouchoir.

PHILINTE.

La faveur est grande: mais je crains qu'elle n'ait de la répugnance à se marier.

ALIDOR.

Je n'en crois rien. N'est-il pas vrai, mon cœur, que

vous feriez charmée d'être la femme d'un homme riche comme moi ?

ANGÉLIQUE, *lui fait la révérence.*

Je suis votre servante, Monsieur, je ne suis pas intéressée.

LA FLEUR.

Voulez-vous que je vous parle franchement ? Mademoiselle Angélique est trop jeune pour vous; tout le monde riroit d'un mariage si mal assorti. Un garçon sexagénaire n'est pas le fait d'une fille de douze ans.

ANGÉLIQUE.

Oh ! j'en ai bien treize, s'il vous plaît.

ALIDOR.

Moi, garçon sexagénaire! Tu en as menti ; c'est tout si j'ai cinquante-huit ans.

LA FLEUR.

Ce n'étoit pas la peine de me donner un démenti.

ALIDOR.

Apprens, mon ami, qu'on ne compte point les années à qui est en état de compter des millions.

LA FLEUR.

Il est vrai qu'il n'y a point de barbon que la fortune n'ait la vertu de rajeunir, de magot qu'elle n'embellisse, ni de vilain qu'elle ne puisse ennoblir.

ALIDOR.

Voilà un valet des plus impertinens : & vous dévriez, Monsieur, l'obliger à se taire.

PHILINTE.

Tais-toi, la Fleur.

LA FLEUR.

Pardon, Monsieur, mais je ne puis m'empêcher de dire la vérité.

PHILINTE, *à part.*

Que le jour est long, & que ce maudit homme me fatigue ! Quelqu'un ne pourra-t-il pas m'en défaire ? (*haut.*) N'entens-je pas chanter ?

ANGÉLIQUE.

C'est, sans doute, mon Maître de Musique.

LA FLEUR.

C'eſt lui-même. Il eſt dans l'enthouſiaſme; écoutons, il va nous réjouir.

SCENE XVII.

PHILINTE, ALIDOR, ANGÉLIQUE, LE MAISTRE DE MUSIQUE, LA FLEUR.

LE MAISTRE de Muſique.

Dépit mortel, tranſport jaloux,
Je m'abandonne à vous.
Seuls confidens de mes peines ſecretes....
Vous raſſemblez en vous, belle Déeſſe,
Tout ce qui fait briller les autres Dieux.
Ah ! j'attendrai long-tems, la nuit eſt loin encore.

PHILINTE.

Cela n'eſt que trop vrai, & je ſuis dans le cas.

ALIDOR.

Quels diables de pots-pourris ! Il eſt fou.

LE MAISTRE de Muſique.

Que de feux ! Que d'éclairs ! Quels éclats de tonnerre !
Sous mes pas chancelans je ſens trembler la terre ;
Ses gouffres ſont ouverts.

ALIDOR.

Il faudroit le lier ; ſa folie dégénere en rage.

LE MAISTRE de Muſique.

C'eſt Clitemneſtre. Fuis dans la nuit éternelle,
Spectre horrible, ombre criminelle,
Crains encor ma juſte fureur.

(Il prend Alidor au collet.)

ANGÉLIQUE, *en riant.*

Serrez fort.

ALIDOR.

Je ne ſuis point Clitemneſtre, de par tous les diables, & vous m'étouffez.

PHILINTE.

Ne craignez rien. Ne voyez-vous pas qu'il joue?

ALIDOR.

Quel diantre de jeu d'étrangler les gens!

LE MAISTRE de Musique.

Où suis-je? Pardonnez à l'erreur qui m'enchante;
Ma Musique, Messieurs, est bien votre servante.

ALIDOR, *au Maître de Musique.*

Et je suis à présent votre valet. (*à Philinte.*) Quelle manie de parler toujours en chantant?

LE MAISTRE de Musique.

S'exprimer en chantant n'est pas une manie;
C'est ainsi que chez nous parlent tous les héros,
Les Cadmus, les Atys, les Rolands, les Renauds,
Dont souvent j'ai l'honneur de me voir la copie.

ALIDOR.

Il continue à extravaguer.

PHILINTE.

C'est un privilege de la Musique. Dès qu'on chante, on peut tout dire impunément; l'air fait toujours passer les paroles.

LA FLEUR.

Sur ce pied-là, il y a bien des gens qui ne devroient jamais parler autrement.

ALIDOR.

Me conseillez-vous d'apprendre la Musique?

PHILINTE.

Oh! oui, je vous le conseille très-fort; & vous ne pourriez mieux vous adresser qu'à Monsieur.

LE MAISTRE de Musique.

Gardez-vous de me croire un vil Musicien,
Petit chantre ordinaire;
De l'Opéra je suis pensionnaire,
Et me dis à bon droit, Académicien.

ALIDOR.

La chose étant ainsi, touchez-là; vous aurez l'honneur de m'avoir pour écolier.

LA FLEUR.

Il eſt bientôt d'âge à l'être.

ALIDOR.

Dès demain nous commencerons. Dites-nous maintenant quelque choſe, là... qui ſoit drôle & qui ſoit nouveau.

PHILINTE.

Sur-tout, quelque choſe qui ſoit court.

ANGÉLIQUE.

Mon cher maître, je vous recommande les vieux amoureux.

LE MAISTRE de Muſique.

Qu'un barbon excite à rire
Dans ſon amoureux délire,
Qu'il eſt ſot, & qu'il eſt laid,
Quand il s'attendrit & ſoupire
Près d'un jeune & charmant objet!
Les graces lui font la moue,
Les ris badins ſur ſa joue,
Appliquent plus d'un ſoufflet;
Et l'amour qui de lui ſe joue,
Le régale d'un camouflet.

LA FLEUR, *à Alidor.*

Que dites-vous de ce couplet? (*en chantant.*) Qu'un barbon...

ALIDOR.

Je dis que tu es un ſot, & le couplet auſſi.

PHILINTE.

Vous demandiez de la nouveauté, vous devez être ſatisfait.

ALIDOR.

L'air & les paroles, tout eſt impertinent; & je me range du côté des anciens: on ne fait plus rien qui vaille.

LE MAISTRE de Muſique.

Quoique d'âge aſſez mûr, vous parlez en jeune homme;
Mais nous vous formerons, ou le diable m'aſſomme.

LA FLEUR.

Il court risque de mourir sous le bâton.

LE MAISTRE de Musique.

Peut-être ce couplet vous plaira beaucoup mieux.

Qu'un homme de Finance
Déplaît à tous les yeux,
Lorsque son injuste opulence
Lui fait oublier ses aïeux.

ALIDOR.

C'en est trop ; ne souffrons pas qu'on nous joue plus long-tems. Sortons.

LE MAISTRE de Musique, *en s'en allant.*

Doris étoit ma derniere amourette,
Vous êtes mon premier amour ;
Que tout se ressente
De la fureur que je sens.

PHILINTE.

Grace au Ciel, je suis débarrassé de l'un & de l'autre. A la fin le Musicien m'étoit à charge autant que le Financier. Dorante ne vient pas ; je brûle d'impatience.

LA FLEUR.

Monsieur, le voici.



SCENE XVIII.

PHILINTE, DORANTE, LÉANDRE, ANGÉLIQUE, LA FLEUR, UN NOTAIRE.

PHILINTE.

HÉ bien, Dorante, me tenez-vous parole ?

DORANTE.

Oui, vous allez être content. J'ai amené le Notaire, & le contrat est tout dressé.

ANGÉLIQUE.

Le Contrat est dressé ! Que je suis aise ! Je serai mariée ?

PHILINTE.

Angélique, conduisez le Notaire dans l'autre appartement.

ANGÉLIQUE, *à Léandre.*

Vous ne me suivez pas ?

LÉANDRE.

Je ne vous quitte pas, ma belle Angélique.



SCENE XIX.

PHILINTE, DORANTE, LA FLEUR.

PHILINTE.

PArlez, nous voilà libres. M'amenez-vous la beauté que j'aime ?

DORANTE.

Elle vous attend dans ſon carroſſe ; allez lui donner la main.

PHILINTE.

J'y cours.

LA FLEUR.

Allons voir ſi ma Chauve-ſouris n'eſt point avec elle.

SCENE XX.

DORANTE, *ſeul.*

J'Ai fait tout ce que je devois faire pour mon ami, & j'ai conduit la choſe au point qu'il ſouhaitoit. Retirons-nous maintenant, je ſuis ici de trop. De quelque façon que la piece ſe dénoue, n'en ſoyons point le ſpectateur, & ne riſquons point d'y jouer un fort ſot perſonnage. Voici Philinte & Dorimene ; ſortons.

(*Il s'en va.*)



SCENE XXI.

PHILINTE, DORIMENE, *déguisée en Vénitienne*, LAFLEUR, LISETTE *déguisée en Chauve-souris.*

PHILINTE, *à Dorimene.*

MAdame, puisque nous sommes seuls, souffrez que je me livre à toute la vivacité de mes transports. Mon bonheur est si grand, que j'ai de la peine à le croire. Est-il bien vrai, ma charmante inconnue, que je vous revois, que vous avez pitié de mes maux, & que vous êtes venue ici dans le dessein de vous faire connoître ?

DORIMENE.

Vous n'en devez pas douter.

LA FLEUR, *à Lisette.*

Mon adorable Chauve-souris, puis-je me flatter que vous ayez suivi dans ce lieu votre maîtresse, avec la même bonne volonté pour votre esclave la Fleur ?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus sûr.

PHILINTE.

Otez donc ce masque jaloux, qui cache à mes yeux plus de la moitié de vos charmes.

DORIMENE.

Que savez-vous s'il ne cache point de vrais défauts ? Mes traits pourront bien vous déplaire.

LA FLEUR, *à Lisette.*

Vous voulez bien que je vous fasse la même priere ? Ne vous laisserez-vous point attendrir par ce regard languissant ? Ce soupir enflammé ne vous touchera-t-il pas ?

LISETTE.

J'attens que ma maîtresse se découvre la premiere ; il ne seroit pas honnête de la prévenir.

PHILINTE, *à Dorimene.*

Vous appréhendez de me déplaire ! Quelle injuste idée !

DORIMENE.

Croyez-moi, je suis du nombre de celles à qui le masque est favorable : en ôtant le mien, je perdrai toute ma beauté, & vous allez me haïr.

LA FLEUR, *à Lisette.*

Montrez-moi votre friand minois, que mes yeux se rassasient du plaisir de le voir.

LISETTE.

Je vous avouerai franchement que je suis effroyable.

PHILINTE, *à Dorimene.*

Ah ! Vous ne pouvez être que charmante ; vos yeux m'en sont de bons garans. Découvrez-vous au plutôt. Faut-il vous en prier à genoux ?

LA FLEUR, *à Lisette, en lui prenant le bras.*

Vous ne le diriez pas, mon cœur, s'il étoit vrai ; & voilà un échantillon qui fait juger trop favorablement de toute la piece. Laissez-moi voir seulement le bout de votre joli petit nez, par ces tendres genoux que je tiens embrassés.

DORIMENE, *à Philinte.*

Puisque vous le voulez, je vais vous satisfaire ; mais, auparavant il faut vous acquitter de ce que vous avez promis à Léandre, & signer le Contrat que vous apporte le Notaire.

PHILINTE.

Je signe tout aveuglément.

LE NOTAIRE.

Le Contrat est en bonne forme, & voilà qui est fait.

PHILINTE.

Donnez, donnez, Monsieur. (*Le Notaire sort.*)

SCENE DERNIERE.

PHILINTE, DORIMENE, LA FLEUR, LISETTE.

PHILINTE.

QUe tardez-vous, Madame, à me rendre le plus heureux des hommes ?

LA FLEUR, *à Lisette.*

Allons, ma reine.

DORIMENE, *en se découvrant.*

Je le vois bien, je ne puis plus m'en défendre ; il faut me découvrir malgré que j'en aie. Me reconnoissez-vous ?

LISETTE, *ôtant aussi son masque.*

Que dis-tu de ce visage ?

PHILINTE.

Que vois-je ? C'est ma femme ?

LA FLEUR.

Ah ! C'est Lisette ! Je suis pris pour dupe.

LISETTE.

Tu vois que je suis fille de parole.

DORIMENE.

Je vous l'avois bien dit que le masque m'étoit avantageux, & que je n'avois qu'à l'ôter pour me faire haïr.

PHILINTE.

J'avoue que jamais étonnement ne fut égal au mien ; mais mon trouble se dissipe, je sors d'erreur, & votre vertu triomphe. Oui, Madame, je vous pardonne le piége où j'ai donné, puisque c'est l'amour qui l'a tendu ; &, quoique vous soyez ma femme, vous n'êtes pas moins digne de toute ma tendresse. Je reviens du préjugé où j'étois ; j'abhorre tous les mauvais conseils dont on m'avoit empoisonné ; je vais enfin réparer une infidélité de deux mois, par un redoublement d'amour

qui ne finira qu'avec ma vie : &, pour vous prouver que mon retour est sincere, je confirme ce que je viens de signer, & je donne mon consentement au mariage de Léandre & d'Angélique, puisque vous l'approuvez.

LA FLEUR.

Voilà qui est édifiant pour le tems où nous sommes.

LISETTE, *à part.*

Il n'y a que six mois qu'ils sont mariés, je les attens au bout de l'année.

LA FLEUR.

L'exemple est contagieux, & me donne presque envie de t'épouser.

LISETTE.

Si tu me pressois bien fort, je pourrois bien en faire la folie.

LA FLEUR.

Peut-être serions-nous mieux de garder le célibat.

LISETTE.

Tu as raison; prenons quelques jours pour y songer, c'est le parti le plus sage.

FIN.



L'IMPATIENT,

COMÉDIE,

PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE,

Représentée par les Comédiens François, au mois de Janvier 1724.

ACTEURS DU PROLOGUE.

L'AUTEUR.

UN COMÉDIEN.

ARBATE, Auteur tragique.

PHILINTE, Auteur comique.

La Scene est au Foyer de la Comédie.



L'IMPATIENT,

COMÉDIE.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTEUR, UN COMÉDIEN.

L'AUTEUR.

C'EST moi qui dois jouer le plus pénible Rôle,
Et nature pâtit.

LE COMÉDIEN.

J'en crois votre parole,
Affronter un Public, l'état est violent.
Moi-même tous les jours je l'aborde en tremblant.
Mais il faut vous flatter d'une douce espérance.

L'AUTEUR.

Un Poëte a toujours assez de confiance.
Mon amour-propre seul fait souffrir ma raison.
J'ai de me découvrir grande démangeaison.

LE COMÉDIEN.

Je sai qu'avant le tems, le desir de paroître,
Excite vos pareils à se faire connoître.

Les Auteurs en ce point ressemblent aux amans :
Un mot, un seul regard trahit leurs sentimens.
Jouer incognito ce fâcheux personnage,
Est pourtant, selon moi, le parti le plus sage,
Le plus utile, enfin le plus réjouissant :
Heureux ! qui se dérobe au Critique perçant.
Vous pouvez dans le port laisser gronder l'orage.
L'ouvrage risque seul & s'expose au naufrage;
S'il déplaît, on n'a point de sensible regret
De voir son nom en butte au barbare sifflet;
Si par un sort heureux la Piece est applaudie,
Le Public à l'Auteur donne la Comédie.
Quel charme de goûter les piquantes douceurs,
De s'entendre louer par ses propres censeurs !
Et le voile levé, par ce jeu salutaire,
De lire dans le cœur d'un ami peu sincere :
La plus aigre censure & l'encens le plus doux,
Sans perdre de leur force, arrivent jusqu'à vous.
Evitant le poison qu'offre la flatterie,
Vous triomphez encor de la clabauderie;
Et riant en secret du Public curieux,
Vous êtes invisible & présent à ses yeux.

L'AUTEUR.

Je goûte vos raisons; mais quel martyre extrême !
De voir souvent un fat qui vous dit à vous-même,
L'Auteur est fort prudent, l'ouvrage est des plus plats
Sur l'étiquette !

LE COMÉDIEN.

On vient, ne vous découvrez pas.

L'AUTEUR.

Leur caustique maintien m'inspire de la crainte.
Sont-ils connus de vous ?

LE COMÉDIEN.

C'est Arbate & Philinte,
Auteurs prompts à blâmer, critiques pointilleux,
Clabaudeurs éternels & souvent dangereux.

SCENE II.

L'AUTEUR, LE COMÉDIEN, ARBATE, PHILINTE.

ARBATE *à Philinte.*

Connoissez-vous l'Auteur de la nouvelle Piece ?

PHILINTE.

Non, mais, L'IMPATIENT ! ce titre seul me blesse.

(*s'adressant à l'Auteur.*)

Je gage que Monsieur sera de mon avis.

L'AUTEUR.

Je n'en dis rien, l'Auteur est trop de mes amis.

(*bas au Comédien.*)

Vous le voyez.

LE COMÉDIEN, *à part.*

Je crains que son front ne décele,
Malgré tous ses efforts sa contrainte cruelle.

PHILINTE.

Le caractere est vague, & s'il n'est détaillé,
Ce sera, sur ma foi, *le Grondeur* r'habillé,
Ou *les Fâcheux* qu'ensemble on aura su refondre.

LE COMÉDIEN.

Un homme de métier peut-il ainsi confondre ?

L'AUTEUR, *d'un air embarrassé.*

Je m'en étonne fort. (*à part.*) Je l'avois bien prévu.

PHILINTE, *à l'Auteur.*

Un ami de l'Auteur ne doit pas être cru.
Mais vous, (*au Comédien.*) répondez-moi ?

L'AUTEUR, *bas au Comédien.*

La fâcheuse rencontre.
Parlez pour moi.

LE COMÉDIEN, *bas.*

Feignez ; votre trouble se montre.

PHILINTE, *au Comédien.*

Quelle est la différence ?

LE COMÉDIEN.

On est impatient
Sur-tout dans la jeunesse où le sang est bouillant :
Le moindre obstacle alors nous trouble, nous agite,
Et courant au plaisir, l'attente nous irrite.

L'AUTEUR.

Il n'est rien de plus vrai.

LE COMÉDIEN.

Mais on devient grondeur,
Quand les ans ont produit un fond de noire humeur ;
On voudroit, avec soi, voir vieillir tout le monde,
L'ennui d'avoir vécu fait que toujours on gronde.
On se voit à regret marcher vers son déclin,
Et du plaisir d'autrui l'on se fait un chagrin.

L'AUTEUR.

Fort bien !

PHILINTE.

Et les fâcheux ? Contentez-moi, de grace.

LE COMÉDIEN.

L'impatient agit & lui seul s'embarrasse.
De son extrême ardeur naît son retardement,
Et l'attente incertaine est son plus grand tourment ;
Ou s'il arrive enfin qu'un fâcheux l'incommode,
C'est nécessairement, & non par épisode.

L'AUTEUR.

Eh bien, Monsieur, eh bien, êtes-vous satisfait ?

PHILINTE.

La chose étant ainsi, ce sera *l'Inquiet.*

L'AUTEUR, *au Comédien.*

Ferme.

LE COMÉDIEN.

L'impatience est une promptitude,
Qui n'a rien de commun avec l'inquiétude ;
L'une est ardeur du sang, l'autre chagrin d'esprit.

L'AUTEUR.

Oh ! parbleu, pour le coup, je n'aurois pas mieux dit.

ARBATE.

ARBATE.

Il faut que l'Etourdi ſoit donc ſon caractere.

L'AUTEUR.

Tenez bon.

LE COMÉDIEN.

L'un de l'autre étrangement differe.
Qu'eſt-ce qu'étourderie ? Une éclipſe d'eſprit,
Qui fait qu'à contre-tems un homme parle, agit;
Un délire éternel, voiſin de la ſottiſe,
Qui nous rend indiſcrets & fait qu'on nous mépriſe;
Un incurable mal qui trouble la raiſon,
Bannit le jugement, ôte l'attention;
Un long égarement qui nous fait cheoir ſans ceſſe.
Qu'eſt-ce qu'impatience ? Un bouillon de jeuneſſe,
Des vives paſſions impétueux enfant,
Dont le bruſque tranſport nous entraîne ſouvent;
Mais qui d'un bon eſprit n'eſt pas moins le partage,
Qui n'eſt que paſſager, & que tempere l'âge.
Douce imperfection, excuſable défaut,
Dont on n'eſt, après tout, corrigé que trop tôt.
Un homme impatient peut être fort aimable:
Un étourdi bientôt devient inſupportable.
Sans en être choqué, de là vient qu'on s'entend
Appeller tous les jours du nom d'impatient,
Quand celui d'étourdi ſe prend pour une injure:
La différence frappe, & la preuve en eſt ſûre.

L'AUTEUR.

Vous ne vous rendez pas à ce raiſonnement?

LE COMÉDIEN *à l'Auteur.*

Mais vous vous trahiſſez par trop d'empreſſement.

PHILINTE.

Ce ſont ſubtilités.

ARBATE.

Diſtinctions frivoles.

L'AUTEUR.

L'ouvrage fera voir ſi ce ſont des paroles.

ARBATE.

Pour la Piece un peu fort vous vous intéreſſez,

En feriez-vous le pere ?

L'AUTEUR.

Oh, non.

PHILINTE.

Vous rougiſſez.

LE COMÉDIEN *à l'Auteur.*

Vous voilà pris, ſortez.

PHILINTE.

C'eſt trop de modeſtie.

L'AUTEUR.

Pour ôter.... tout ſoupçon, je quitte la partie.

(*en ſortant.*)

Quels efforts ! j'ai ſouffert des tourmens infinis ?

SCENE III.

ARBATE, PHILINTE, LE COMÉDIEN.

PHILINTE *en riant.*

AH ! ah, vraiment l'Auteur eſt fort de ſes amis.

ARBATE.

Il s'eſt fort plaiſamment décelé de lui-même.

LE COMÉDIEN.

Qu'on découvre aiſément un Poëte qui s'aime !

PHILINTE.

Je juge par l'Auteur que l'ouvrage eſt mauvais :

LE COMÉDIEN.

Monſieur, ſans avoir vu ne décidons jamais.

PHILINTE.

Mais vous qui me parlez avec tant d'aſſurance,
Avez-vous des Auteurs aſſez de connoiſſance ?
Avec Terence & Plaute êtes-vous faufilé ?
On voit aſſez que non, quand vous avez parlé.

LE COMÉDIEN.

Mieux que le Cabinet, la longue expérience
Du Théâtre, Monſieur, nous apprend la ſcience,

Forme le peu de goût que nous pouvons avoir.

PHILINTE.

Une simple routine est tout votre savoir.

ARBATE.

La preuve incontestable est mon plus bel ouvrage,
Qui vient d'être proscrit par votre aréopage.
Je ne puis rappeller ce honteux jugement,
Sans indignation & sans frémissement.

PHILINTE.

Vous êtes mon Confrere & sans doute en comique ?

ARBATE.

Vous me connoissez mal, je travaille en tragique.

LE COMÉDIEN.

Monsieur, par ses discours nous le fait assez voir.

PHILINTE *regardant Arbate, & mettant son doigt sur le front.*

Ces Tragiques ont-là je ne sai quoi de noir.

ARBATE *à Philinte.*

Écoutez seulement la suite de Clélie,
Ce morceau vaut lui seul toute une Tragédie.

(*d'un ton tragique.*)

» Aux yeux de l'ennemi, saisie d'étonnement,
» Elle prend un Coursier, le monte fiérement,
» Et d'un front assuré, le guidant vers le Tibre,
» S'élance dans les flots, s'écriant je suis libre :
» Tout semble seconder un si hardi dessein,
» Le docile Coursier obéit à sa main;
» Enchanté par un Dieu qui doit l'avoir conduite,
» Le Soldat sur le bord applaudit à sa fuite;
» Et l'onde qui paroît pacifier son cours,
» La rend sur l'autre rive & respecte ses jours.

LE COMÉDIEN.

Ces Vers sont assez beaux, mais de la Tragédie
Les Vers furent toujours la derniere partie.

ARBATE *à Philinte.*

Vous demeurez tranquille, & vous n'admirez pas ?

PHILINTE.

Pardonnez-moi, Monsieur, mais j'admire tout bas.

LE COMÉDIEN.

En vain par le langage une oreille eſt ſéduite ;
Pour contenter l'eſprit cherchons de la conduite,
Et pour gagner le cœur trouvons de l'intérêt.

ARBATE.

Refuſer un poëme où tout frappe, où tout plaît !

PHILINTE *à Arbate.*

Touchez-là, j'ai reçu la même ignominie.
Je m'étois ſurpaſſé par une Comédie ;
Par un ouvrage neuf où brilloient les portraits,
Où régnoit le plaiſant, où pétilloient les traits :
Par cet échantillon jugez de ſon mérite ;
C'eſt un portrait frappé qui vaut bien votre ſuite.
„ Offrirai-je à vos yeux la femme ſans égards,
„ Qui ſignale ſes jours par de nouveaux écarts ;
„ Qui donnant un champ libre à ſes extravagances,
„ Secoue effrontément le joug des bienſéances ;
„ Qui rit de la vertu, prend des airs cavaliers,
„ Et ſe pique ſur-tout d'avoir des Créanciers :
„ Qui des jeunes Marquis affecte l'équipage,
„ Et qui ne craint rien tant que de paſſer pour ſage ;
„ Qui ſait l'art d'inventer plus d'un nouveau ſerment,
„ Et qui le ſait au jeu placer heureuſement ;
„ Qui rendant ſon mari confident de ſa gloire,
„ Conte de ſes excès elle-même l'hiſtoire ;
„ Et pour ne pas laiſſer ſon mérite imparfait,
„ Qui fait fort bravement le coup de piſtolet.

LE COMÉDIEN.

Je ne puis m'empêcher de louer la peinture,
Je la trouve brillante, elle eſt d'après nature ;
Mais c'eſt là ſon défaut.

PHILINTE *à Arbate.*

Quoi, vous ne riez pas,
Et vous êtes diſtrait ?

ARBATE.

Monſieur, je ris tout bas.

LE COMÉDIEN.

La Théatre eut toujours la ſageſſe en partage.

PHILINTE.

Mais le monde qu'il peint, ce monde est-il si sage?

LE COMEDIEN.

Il veut qu'on le ménage; un semblable tableau
Blesseroit trop sa vûë & demande un rideau.
Les traits sont trop hardis & les couleurs trop fortes.

PHILINTE.

Vous ne demandez plus que des figures mortes:
Vous exigez qu'on soit froidement compassé;
Et voilà ce qui rend le Théatre glacé.
Il faut du neuf, morbleu, du neuf que l'on admire;
Soyons originaux ou gardons-nous d'écrire.
Laissons l'exactitude aux vulgaires esprits,
Et que d'heureux écarts distinguent nos Ecrits.

LE COMEDIEN.

Il est, je l'avouerai, d'heureuses hardiesses,
Qui des regles souvent affranchissent les Pieces:
Mais toujours la raison doit régler nos accès.
Hasardons sagement, sur-tout dans nos essais.
Gardons fidélement l'exacte bienséance;
Et ne donnons jamais dans l'extrême licence:
Si les cœurs sont impurs, les yeux sont délicats,
Le vice nu déplaît même aux plus scélérats.
Heureux qui sait unir dans une Piece aimable,
L'utile & le plaisant, l'honnête & l'agréable!
Un Ouvrage sans mœurs est un monstre odieux;
Et le siecle est critique autant que vicieux.

PHILINTE.

Je sai lire à travers son malin artifice,
Le siecle veut par-là qu'on respecte son vice:
Jours où vivoit Moliere & trop tôt disparus,
O desirables tems, qu'êtes vous devenus!
On pouvoit sans égards, sans crainte, sans scrupule,
De toutes ses couleurs marquer le ridicule:
Mais je l'attraperai ce siecle extravagant,
Je prétens à la Foire illustrer mon talent.

LE COMÉDIEN.

C'est le plus court chemin qui conduit à la gloire;

ARBATE.

Selon moi l'on devroit à cette même Foire,
Renvoyer le Comique, & ce lieu destiné
Au Tragique, seroit......

PHILINTE.

Bientôt abandonné.
C'est trop faire valoir vos foibles Tragédies,
Qu'on devroit appeller du nom de rapsodies.
Ces Pieces aujourd'hui ressemblent aux Romans,
Toujours les mêmes nœuds, les mêmes dénouemens;
Des songes, des fureurs, des combats, des vengeances,
Des Oracles enfin & des reconnoissances.
Thêmes en deux façons, ouvrage d'Ecolier,
Dont on est rebattu, qui ne peut qu'ennuyer.

ARBATE.

Allez gâter Renard & retourner Moliere.

LE COMÉDIEN.

Vous donnez au foyer la Comédie entiere.
Et la foule, Messieurs s'augmente autour de vous.

ARBATE, *à Philinte, en s'en allant.*

Allez, vous n'êtes pas digne de mon courroux!

PHILINTE.

Il est de son talent sottement idolâtre,

LE COMÉDIEN.

Venez, Messieurs, venez jouer en plein Théatre,
Vous êtes bons Acteurs, on vous admirera,
Et d'applaudissemens ce lieu retentira.

PHILINTE.

Allons bâiller, allons, car la Piece est nouvelle.

LE COMÉDIEN.

Permettez que l'Auteur au Public en appelle.
C'est dommage après tout, qu'ils prennent le travers,
Ce sont deux fous d'esprit qui font fort bien des Vers.

Fin du Prologue.

L'IMPATIENT,

COMÉDIE.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

CLITANDRE, Amant de Lucile.

LUCILE.

GÉRON, Pere de Lucile.

DAMIS, Rival de Clitandre.

ARGANTE, Pere de Clitandre.

DORINE, Suivante de Lucile.

LÉPINE, Valet de Clitandre.

Un Maître CLERC.

LE TAILLEUR.

UN NOTAIRE, muet.

LA FLEUR, Laquais de Damis.

La Scene est à Rouen, chez Géron.



L'IMPATIENT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, DORINE.

DORINE.

CLITANDRE a du mérite, il eſt aimé de vous,
Mais je me garderois d'en faire mon époux.

LUCILE.

D'où vient ?

DORINE.

Il eſt Breton, & pêtri de ſalpêtre ;
De ſon impatience il n'eſt jamais le maître.

LUCILE.

Il joint la politeſſe à cet emportement,
Et ſes vivacités le rendent plus charmant.

DORINE.

Mais ces vivacités qui ſont par vous cheries,
Madame, bien ſouvent deviennent bruſqueries.

C 5

Un amant de l'humeur dont il ſait ſe montrer,
Peut en mari brutal fort bien dégénérer.
Comme j'ai maintenant l'honneur de le connoître,
Mon cœur ne craint rien tant que de l'avoir pour Maître ;
Et l'air dont je l'ai vu tourmenter ſes valets,
M'a fait perdre le goût de le ſervir jamais.

LUCILE.

Toujours depuis un tems ta langue le déchire.

DORINE.

Notre intérêt commun m'oblige à contredire,
Je voudrois un eſprit plus doux, plus arrêté.

LUCILE.

Je ne l'aimerois pas s'il n'étoit emporté.
Je ne ſaurois ſouffrir ces amants flegmatiques,
Qui dans leur tiede amour ſont toujours méthodiques ;
Qui ſe plaignent par art ; & froids dans leurs ardeurs,
Viennent vous affadir de banales douceurs ;
De ces faux ſoupirans je hais le formulaire,
Et tout leur verbiage a droit de me déplaire.
Un homme bien épris perſuade autrement.
Le plus foible tranſport, le moindre ſentiment
Que la nature envoie, ou que l'amour inſpire,
Surpaſſe de beaucoup tout ce que l'art fait dire.

DORINE.

Trop de feu vous ſéduit, Madame, entendons-nous :
Vous parlez d'un amant, je parle d'un époux.
Et Clitandre....

LUCILE.

Fort bien, ſi mon amour t'écoute,
Il va ſe déclarer pour Valere, ſans doute,
Je le rappellerai.

DORINE.

Bon Dieu ! Que votre eſprit....

LUCILE.

Tais-toi, ſa ſeule idée allume mon dépit.

DORINE.

Vous êtes....

LUCILE.

C'eſt un fat amoureux de lui-même :
Plein d'un orgueil choquant, d'un amour-propre extrême.
Qui ſemble à tous propos ſe faire compliment,
Et qui pour bel eſprit ſe donne effrontément.

DORINE.

Mais....

LUCILE.

Dès qu'il vous a fait trois ou quatre viſites,
De ſon mérite étroit vous touchez les limites.

DORINE.

La langue d'une fille eſt habile à trotter,
Quand elle prend l'eſſor, on ne peut l'arrêter.

LUCILE.

Tu voudrois....

DORINE.

Un moment, ſi vous pouviez vous taire
Que je parle à mon tour, ce n'eſt pas pour Valere.
Comme vous je le trouve indigne également,
De ſe voir votre époux & d'être votre amant.
Reprenez vos eſprits, c'eſt un parti plus ſage.
Un homme fait & mûr que les bouillons de l'âge.
Vous détournez la tête & froncez le ſourcil,
D'un choix ſi délicat connoiſſez le péril.
Croyez-en mes conſeils, je ſuis Pariſienne,
Connoiſſeuſe, en un mot ; de plus, votre ancienne.
On élit un amant par inclination ;
D'un époux, au contraire, on fait choix par raiſon ;
L'un eſt pour l'agréable, & l'autre pour l'utile.

LUCILE, *remuant la tête.*

Non, non.

DORINE.

Vous tairez-vous ? Quelle fille indocile !
L'amant doit être vif, jeune, aimable, galant ;
L'époux ſexagénaire, imbécile, opulent.
Le premier empreſſé, le dernier doux, commode,
Doit des maris de Cour pratiquer la méthode.

On peut chérir l'amant & répondre à ses feux ,
Mais il faut que l'époux soit lui seul amoureux ,
Pour pouvoir profiter de toute sa tendresse ,
Et jouir du bonheur d'être femme & maîtresse.
Or de là je conclus qu'il faut pour votre bien ,
Prendre un mari barbon , & né Parisien.
Paris est le séjour des femmes bienheureuses ,
Elles vivent sans soin , doucement , paresseuses ,
Et goûtent le repos voluptueusement ;
Le jour ne luit que tard dans leur appartement :
Souvent le soir arrive & les surprend couchées ;
Et des bras du sommeil à la fin arrachées ,
Elles passent la nuit dans le sein des plaisirs ,
Qui s'empressent en foule à servir leurs desirs.
Aujourd'hui l'Opéra , demain la Comédie ,
Au Jeu le Bal succede. O l'agréable vie !
On peut en liberté choisir plus d'un amant ,
Et voir , quelle douceur ! son mari rarement.
Selon les lieux , on porte ou l'on donne des chaînes ;
Esclaves en Province , à Paris Souveraines.
A ce dernier état laissez-vous appeller ;
Pour vous d'un feu secret Damis se sent brûler.

LUCILE.

Ce vieux fou qui s'habille en jeune Mousquetaire ,
Petit-maître barbon ?

DORINE.

Ce n'est que pour vous plaire.

LUCILE.

Il a su te payer pour en dire du bien.

DORINE.

Vous me faites affront , je suis fille de bien ;
C'est moins mon intérêt , Madame , que le vôtre.

LUCILE.

Mais il s'est obligé d'en épouser une autre.
Il a fait un dédit des trois quarts de son bien ;
Un tel engagement est un puissant lien.

DORINE.

Sa prétendue est morte , il l'assure lui-même.

LUCILE.

En vain à le servir ton ardeur est extrême.
Ma main suivra toujours le penchant de mon cœur ;
Il suffit que mon pere approuve mon ardeur.
Ami depuis long-tems de celui de Clitandre,
Il regarde son fils déja comme son gendre.
Dans sa propre maison voulant qu'il soit logé,
Il paroît à ce choix s'être presqu'engagé.

DORINE.

Le plus ou moins de bien tournera votre pere.

LUCILE.

Clitandre attend un bien qui n'est pas ordinaire.
Par raison, par amour, il doit plaire à mes yeux.
Il est né Gentilhomme.

DORINE.

Un exmarchand vaut mieux.

LUCILE.

Il est jeune, bien fait.

DORINE.

Sa taille n'est pas grande.
Il n'a pas certain air de santé qu'on demande :
Et pour moi, si par goût je prenois un mari,
Madame, je voudrois un gros brun, bien nourri.

LUCILE.

Sais-tu bien qu'à la fin tu deviens fatigante ?

DORINE.

Quoi, vous êtes aussi d'humeur impatiente,

LUCILE.

Ce n'est pas sans raison, tout m'ennuie aujourd'hui.

DORINE.

Clitandre vous occupe, & cause cet ennui,
Et vous laisse en partant sa vive impatience.

LUCILE.

A regret, il est vrai, je souffre son absence.

DORINE.

Votre cœur prend la chose un peu trop vivement.
C'est depuis ce matin que Clitandre est absent.
Dieppe est le rendez-vous que lui prescrit Léandre,

Ancien débiteur d'un argent qu'il veut rendre.
Clitandre a pris la poste avant le point du jour :
Consolez-vous, demain il sera de retour ;
Et du tempérament dont le Ciel l'a fait naître,
Aujourd'hui, dans une heure, il reviendra peut-être.

LUCILE.

Plût à Dieu ! Ce discours semble adoucir mes soins ;
Parles toujours de même & tu m'ennuiras moins.

DORINE.

L'effet à mes discours peut n'être pas contraire.
S'il alloit sur ses pas revenir sans rien faire ?
Ebaucher une affaire est son fort, la finir
Demande trop de tems, il n'a pas le loisir.
L'incident, après tout, est dans la vraisemblance,
Il vous aime, il ne faut qu'un trait d'impatience.

LUCILE.

Ce qu'il m'a dit cent fois, maintenant je le sens,
Le supplice d'attendre est l'enfer des amans.
On vient, rentrons, je crains les visites cruelles.

DORINE.

C'est Lépine. Arrêtez, en voici des nouvelles.

SCENE II.

LUCILE, LÉPINE, DORINE.

LÉPINE, *botté.*

Ouf.

LUCILE.

Qu'est-ce donc ?

DORINE.

Qu'as-tu ?

LÉPINE.

Je suis tout essouflé.

LUCILE.

Dis-nous....

LÉPINE.

Et de douleur j'ai le cœur ſi gonflé...

LUCILE.

Quoi! Qu'eſt-il arrivé ?

LÉPINE.

Le bon Monſieur Clitandre,
Mon pauvre Maître....

LUCILE.

Eh bien ?

LÉPINE.

Eſt obligé d'attendre.

DORINE.

Il attend ? Oh! pour lui l'état eſt violent.

LÉPINE.

Si vous ſaviez combien il ſouffre en ce moment.
Quelles ſont les horreurs dont ſon ame eſt ſaiſie;
Vous en ſeriez, Madame, à coup sûr attendrie.

LUCILE.

Explique-toi, finis mon cruel embarras.

DORINE.

Répons donc ?

LÉPINE.

Vous ſavez, ou vous ne ſavez pas
Qu'autrefois ce Monſieur, que Léandre l'on nomme,
Lui fit certain billet d'une certaine ſomme,
Or, votre amant, Madame, a beſoin maintenant
De ce même billet pour r'avoir ſon argent.
On dit bien vrai que plus il a d'impatience,
Et plus il ſe dépêche, & moins un homme avance.
A peine étoit-il jour que mon Maître eſt venu,
M'arracher de mon lit, criant comme un perdu :
Debout! maraud, debout! Veux-tu dormir ſans ceſſe?
Puis nous ſommes partis avec tant de vîteſſe:
Il étoit ſi preſſé, que dans ſon cabinet,
Il n'a pas eu le tems de prendre le billet,
Et ne s'eſt qu'en chemin apperçu de la choſe.

DORINE.

Toujours à des écarts l'impatience expoſe.

LUCILE.

J'étois à la torture, & respire à présent.

DORINE *veut donner une gourmade en riant à Lépine qui esquive le coup.*

Donnons une gourmade à ce mauvais plaisant.

LUCILE.

Dis, faudra-t-il long-tems supporter son absence ?

LÉPINE.

Nous reviendrons plutôt que votre amour ne pense.

LUCILE.

Et plus tard qu'il ne veut.

LÉPINE.

Mais je m'amuse ici,
Et c'est le retarder que m'amuser ainsi.
Adieu. Je cours chercher le billet sur sa table.

LUCILE, *le retenant.*

Attens. Fais-moi, Lépine, un aveu véritable.
Clitandre ce matin t'a-t-il parlé de moi ?
Suis-je dans son esprit ?

LÉPINE.

Madame, je le croi.
Il vous aime à tel point que la poste est trop lente,
Et ne sauroit répondre à son ardeur bouillante.
Agité sans relâche, il crie au postillon :
Fouette donc, morbleu, fais sentir l'éperon.
J'arriverai trop tard ; quelle lenteur extrême !
Ah ! Je serai deux jours sans revoir ce que j'aime.
Redouble, allons : de l'air dont il le presse enfin,
Je crains que les chevaux ne crevent en chemin.
Mais excusez, je pars. Chaque instant que je tarde,
Madame, en vous parlant, le perce, le poignarde.
D'ailleurs dans sa douleur me mettant de moitié,
Il pourroit m'accueillir de trente coups de pié.

(*à Dorine.*)

Adieu. Toi, si tu peux, sois-moi toujours fidelle.

DORINE.

Reviens vîte, crois-moi, car mon amour chancelle.

LUCILE, *arrêtant Lépine.*

Ecoutes, donnes-lui le bon jour de ma part,
Qu'il presse son retour. J'ai depuis son départ,
Ne va pas l'oublier, cent choses à lui dire,
Qui nous touchent tous deux, dont je voudrois l'instruire.

LÉPINE, *en s'en allant.*

Suffit. Que les amans ont de peine à finir.

SCENE III.

LUCILE, DORINE.

DORINE.

REposez-vous sur lui du soin de revenir.

LUCILE.

Je rentre, & mon amour veut être solitaire.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

DORINE, *seule.*

JE n'ai plus désormais d'espérance qu'au pere,
Lucile aime Clitandre, & déja le poison
A fait trop de progrès sur sa foible raison.
Amour, frippon d'Amour, qu'aisément ta malice
Surprend le tendre cœur d'une beauté novice!
Qui se laisse enivrer de tes fausses douceurs,
Et que Paris n'a pas guéri de tes erreurs.
J'aime Lépine, moi, mais d'une ardeur moins folle,
Est-il long-tems absent? eh bien, je m'en console.
Dorine dans l'humeur n'a pas moins de gaieté,
Et dort également d'un & d'autre côté.

Revenons cependant : Damis a mon suffrage
Et trois cens mille écus ; il aura l'avantage.
Je sens quelques remords : mais Clitandre aujourd'hui
A tort, & ce bijou me parle contre lui.
Je pourrois bien pourtant en faveur de Lépine,
Pour peu.... mais j'apperçois Damis.

SCENE V.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

Bon jour, Dorine.

DORINE.

Que vous êtes brillant !

DAMIS.

Je suis beau, n'est-ce pas ?

DORINE.

Adorable.

DAMIS.

Je viens avec tous mes appas
Attaquer aujourd'hui la fierté de Lucile.

DORINE.

Elle résistera, l'attaque est inutile.
M'en croirez-vous ? Au pere expliquez votre amour,
Ce soir de la Campagne il sera de retour.

DAMIS.

Dorine, que fais-tu ? Je la rendrai traitable,
Mon rival est absent, le tems est favorable.
Laisses-moi profiter de ces heureux momens,
Quoiqu'un peu suranné l'on a des agrémens.
Vieux routier en amour j'en connois les finesses,
Et sais l'art de changer les rigueurs en tendresses,
Pour fléchir la plus fiere on a certain talent.

DORINE.

Le plus jeune est, Monsieur, toujours le plus savant;
Et puisqu'il faut tout dire, apprenez que Clitandre
De Géron au plutôt doit être l'heureux gendre:
Et sachez que pour voir son amour triomphant,
L'agrément de son pere est tout ce qu'il attend;
Que s'il aime Lucile, il est fort chéri d'elle,
Et qu'à toute autre ardeur elle sera rebelle.
En un mot, son esprit est si fort prévenu,
Qu'à lui parler d'amour vous seriez mal venu;
Et de vaincre la fille enfin je désespere,
Si dans vos intérêts vous ne mettez le pere.

DAMIS.

La chose est presque faite; & j'ai si bien parlé
Qu'il hésite déja, qu'il est fort ébranlé:
Même à se déclarer si son esprit balance,
C'est qu'il doute, entre nous, de la mort de Constance.

DORINE.

Votre or, vos biens accrus par le gain d'un procès,
Pour lui gagner le cœur, ont de puissans attraits:
Mais, Monsieur, pardonnez à l'ardeur qui m'emporte,
Peut-on vous demander si Constance est bien morte?
En êtes-vous bien sûr?

DAMIS.

Je te l'ai déja dit,
Je la laissai fort mal; on m'a depuis écrit,
Qu'à mourir dans trois jours elle étoit condamnée,
Et que les Médecins l'avoient abandonnée.
Je la regretterois, comme j'ai le cœur bon:
Mais depuis mon dédit c'étoit un vrai démon.
Elle parloit toujours pour me faire querelle:
C'étoit mon gouverneur, & je sors de tutele.

DORINE.

Doutez de son trépas, Monsieur. Pour vous punir,
Et par noire malice, elle en peut revenir:
Notre sexe d'ailleurs tient beaucoup à la vie.

DAMIS.

Un tel discours est bon pour la plaisanterie.

Tout me dit le contraire & ton doute est détruit;
De sa mort au plutôt je dois me voir instruit.
Peut-être en ce moment qu'à mes ordres fidele,
Un Courier est venu m'en donner la nouvelle.

D'ORINE.

Allez donc, sans tenter des efforts superflus,
Réprimez vos transports; ne vous occupez plus
Qu'à convaincre Géron que votre main est libre;
C'est le plus sûr moyen d'emporter l'équilibre.
Je vais de mon côté, pour seconder vos vœux,
Tâcher de ramener Lucile où je la veux.

DAMIS.

Dorine, je te crois, & laisse à ton adresse.
Ménager mon bonheur & régler ma tendresse.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LÉPINE, *bottés.*

CLITANDRE.

JE brûle de la voir.... Toi, cours chez mon Tailleur,
Qu'il me fasse un habit dans trois heures.

LÉPINE.

Monsieur,
Vous voulez m'éprouver & vous prétendez rire.

CLITANDRE.

Comment rire, Faquin? Fais ce que je desire.

LÉPINE.

Mais en si peu de temps!

CLITANDRE.

Dis qu'il mette plutôt
Trente garçons après, cinquante s'il le faut.

LÉPINE.

La chose....

CLITANDRE.

A ta lenteur tout paroît difficile,
Vole, dépêche & crains de m'échauffer la bile.



SCENE II.

CLITANDRE, DORINE.

DORINE.

QUoi, déja de retour ? Monſieur, peut on ſavoir,
D'où vient qu'on a ſi-tôt l'honneur de vous revoir ?

CLITANDRE.

Ma chaiſe.... Je n'ai pas le tems de te le dire.
Ne me demandes rien, c'eſt à toi de m'inſtruire.

DORINE.

Mais....

CLITANDRE.

Depuis mon départ, qu'a-t-on dit ? Qu'a-t-on fait ?
N'as-tu pas découvert quelque rival ſecret ?
Lucile m'attend-t-elle avec impatience !
A-t-elle ſans ennui ſupporté mon abſence ?
Géron, dis-moi, Géron n'eſt-il pas revenu ?
Aucun paquet pour moi t'a-t-il été rendu ?
M'écrit-on de Bretagne, & dois-tu me remettre
De la part de mon pere une importante lettre ?
Réponds : je ſouffre trop à reſter incertain.

DORINE.

Quel torrent !

CLITANDRE.

Rompras-tu ce ſilence malin ?

DORINE.

Vous ne déparlez pas ; le moyen qu'on réponde ?
Et de cent queſtions vous fatiguez le monde,
Pour vous être un matin éloigné de Rouen,
Comme ſi vous l'aviez quitté depuis un an.
Je ne puis vous ouir ni vous parler ſans rire,
Et dans vos prompts accès, Monſieur, je vous admire.

CLITANDRE.

Satisfait-on ainſi mon amour empreſſé ?

DORINE.

Tout eſt au même état où vous l'avez laiſſé.
Vous ſaurez ſeulement, pour unique nouvelle,
Que Lucile devient votre image fidelle ;
Qu'elle hérite déja de vos vivacités,
Qu'elle n'eſt plus la même, & que vous la gâtez.

CLITANDRE.

A Lépine tantôt Lucile a fait entendre,
Qu'elle avoit ſur mes feux des ſecrets à m'apprendre.
Je connois ton humeur & je vois tes détours ;
Tu veux m'inquiéter par tous ces vains diſcours :
Mais ceſſe d'employer une feinte inutile,
Quand je vais de ce pas ſavoir tout de Lucile.

DORINE.

Vous ne ſauriez, Monſieur, la voir préſentement,
Elle eſt en compagnie. Attendez un moment.

CLITANDRE.

Que j'attende un moment !

DORINE.

Elle eſt avec des femmes.
Entrerez-vous crotté, botté devant des Dames ?
Vous n'oſeriez.

CLITANDRE.

L'amour eſt au-deſſus de tout.

DORINE.

Oh! vous n'entrerez pas.

CLITANDRE.

Tu me pouſſes à bout.

DORINE.

Allez au moins quitter vos bottes.

CLITANDRE.

Tu m'irrites.
(*par réflexion.*)
Maudits ſoient les égards & les ſottes viſites !
Du Roi pour quelque tems ſi j'avois le crédit,
J'en défendrois, morbleu, l'uſage par Edit.
Un ſot les inventa pour le tourment du monde,

DORINE.

Oh! Monfieur, à la fin il faut que je vous gronde,
Depuis le tems qu'ici vous avez difputé,
Vous auriez déja fait; vous feriez débotté.

CLITANDRE, *fortant avec peine.*

J'enrage! Elle a raifon, il faut bien m'y réfoudre.

SCENE III.

DORINE, *feule.*

DAns fon tem pérament il entre de la poudre.
Comme je le connois facile à s'emporter,
Je mets tout mon plaifir à l'impatienter;
Je me plais à jouir de fon inquiétude,
Et m'en fais tous les jours une douce habitude:
Mais j'apperçois Lucile. Un retour auffi prompt
Va diffiper l'ennui qui paroît fur fon front.

SCENE IV.

LUCILE, DORINE.

LUCILE.

LE fâcheux entretien! l'ennuyeufe vifite!
On rencontre toujours tout ce que l'on évite.

DORINE.

Je vous l'avois bien dit que Clitandre en ce jour,
Reviendroit fur fes pas.

LUCILE.

Clitandre eft de retour!
Mon plaifir eft troublé d'une frayeur fecrete;
Je crains quelque accident. Ce doute m'inquiete.

DORINE.

DORINE.

Raſſurez-vous, il eſt en fort bonne ſanté,
Et vouloit tout à l'heure entrer chez vous botté,
Sans reſpecter le tems, le lieu, la compagnie.
Pour ôter de ſon ame une ſi folle envie,
Il m'a fallu long-tems contre lui diſputer,
J'ai tant fait qu'à la fin il eſt allé quitter
Ses bottes ſeulement, ce n'eſt pas peu de choſe.

LUCILE.

D'un ſi bruſque retour t'a-t-il appris la cauſe?

DORINE.

J'ai voulu le ſavoir ſi-tôt que je l'ai vu.
Ne me demandes rien, a-t-il interrompu.
De mille queſtions enſuite il m'aſſaſſine,
Comme un homme nouveau qui revient de la Chine.
Dorine, réponds-moi, qu'a-t-on dit? qu'a-t-on fait?
Lucile m'attend-elle? Ai-je un rival ſecret?
L'original paroît, il jouera mieux lui-même.

LUCILE.

Ah! mon cœur eſt ému!

DORINE.

Quelle foibleſſe extrême!
(*Elle ſort.*)

SCENE V.

CLITANDRE, LUCILE.

CLITANDRE, *appercevant Lucile.*

Si trop plein de ma flamme en des inſtans ſi doux,
Dans ce dérangement je parois devant vous;
Pardonnez aux tranſports de mon ame éperdue,
Depuis hier au ſoir je ne vous ai point vue.

LUCILE.

L'arrangement, Clitandre, un vain extérieur
Frappent une coquette; & moi je vais au cœur.

Je veux des sentimens, une tendresse pure,
Et préfere un transport à toute la parure.

CLITANDRE.

Par un discours si tendre & des mots si flatteurs,
Qu'il m'est doux de vous voir excuser mes ardeurs!

LUCILE.

Malgré tout le plaisir de révoir ce que j'aime,
Ce retour m'inquiete; & dans ce moment même,
Je cherche quel sujet a pu vous ramener.

CLITANDRE.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer?
C'est mon ardent amour, l'absence qui me tue.
A deux postes d'ici ma Chaise s'est rompue;
Et pressé du desir de revoir vos appas,
Je maudissois le sort qui retardoit mes pas:
Lorsque je vois venir pour me tirer de peine,
Un Postillon suivi d'un cheval qu'il ramene.
Je l'arrête, & j'apprends qu'il revient en ces lieux:
Rappellé par l'amour, entraîné par mes feux,
Et las de m'être vu si long-tems en attente,
J'embrasse avidement l'occasion présente.
A l'étrier à peine avois-je mis le pié,
Qu'apportant le billet que j'avois oublié,
Lépine s'offre à moi, me fait d'abord entendre
Que votre amour avoit des secrets à m'apprendre.
A ce pressant discours qui me sert d'aiguillon,
Je réponds aussi-tôt de trois coups d'éperon
Et sentant redoubler ma vive impatience,
Pour en être informé, j'arrive en diligence.

LUCILE.

Que cette ardeur si prompte & cet empressement
Augmentent la douceur de revoir mon amant!
Mon plaisir seroit pur sans un point qui l'altere,
Pour croire votre amour vous manquez votre affaire.

CLITANDRE.

Mon affaire n'est rien, je la ferai toujours.
Mes premiers intérêts sont ceux de nos amours.
Je [illegible]rifirois tout à ma juste tendresse.

Et ma plus grande affaire eſt de voir ma Maîtreſſe :
Mais daignez contenter mes deſirs inquiets.
Qu'avez-vous à me dire ? & quels ſont vos ſecrets ?

LUCILE.

Ce matin loin de vous, je l'avouerai, Clitandre,
Mon cœur chargé d'ennui cherchoit à ſe répandre.
De cent ſecrets confus je voulois vous parler ;
A Lépine, en un mot, je n'ai pu le celer.
Je vous vois maintenant, j'ai ce que je deſire ;
Je ne ſai que ſentir, & n'ai plus rien à dire.

CLITANDRE.

Un ſilence pareil paſſe tout entretien,
Et vous me dites tout en ne me diſant rien.
Le plaiſir m'interdit & ſemble me confondre,
Je ſens trop à mon tour pour pouvoir vous répondre.
Faut-il que le deſtin jaloux de mes plaiſirs,
Retarde notre hymen, traverſe mes deſirs !
En vain en ma faveur votre bouche prononce,
Si j'écris à mon pere, il ne fait point réponſe.
Si je preſſe le vôtre à faire mon bonheur,
Il balance, il héſite, & ſa lente froideur
Irrite ma tendreſſe, à tout moment me gêne,
Quand ſon avare humeur redouble encor ma peine !
J'ai pour comble d'ennui l'embarras d'un procès ;
La crainte d'un Rival trouble mon eſpérance.
Toujours nouveaux ſujets de ſoin, d'impatience.
Un valet, & Manceau, le coquin le plus lent,
Qui s'amuſe toujours, & d'un pas négligent....
Un ſi vain entretien peut-être vous ennuie,
Quel détail ! pardonnez ſi je vous le confie ;
Mais à l'objet qu'on aime on ne peut rien cacher,
Et mon cœur n'a que vous devant qui s'épancher.
Tout me trahit d'ailleurs, tout conſpire à me nuire,
Vous ſeule me reſtez & pouvez me ſuffire.

LUCILE.

Votre diſcours m'offenſe, & pourtant il me plaît !
Eh ! qui doit mieux que moi chérir votre intérêt ?
De vos moindres chagrins mon ame eſt pénétrée.

Mais votre impatience eſt un peu trop outrée.
Tout flatte ici vos vœux, vous vous plaignez à tort,
Un procès vous amene à Rouen, où d'abord
Sans peine vous trouvez le ſecret de me plaire.
Nos parens ſont amis, vous logez chez mon pere.
Il permet que vos feux s'expliquent hautement,
Et le vôtre vous doit écrire inceſſamment.

CLITANDRE.

Le ſoin d'être au plutôt poſſeſſeur de vos charmes
Eſt trop intéreſſant pour être ſans alarmes.
Je crains à tout moment quelqu'obſtacle fâcheux,
Si le Ciel m'oppoſoit un Rival plus heureux.

LUCILE.

A propos de Rival : je voulois vous apprendre....
On ouvre. Chez Cloris j'ai promis de me rendre.

CLITANDRE.

Toujours interrompu !

LUCILE.

Vous pourrez y venir.
Là nous aurons le tems de nous entretenir.
On vient. N'oubliez pas qu'il faut gagner Dorine.
(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

CLITANDRE, *ſeul.*

Ce diſcours commencé m'alarme, m'aſſaſſine.
Que veut-elle me dire, à propos d'un Rival,
Ce nom ſeul dans mon cœur jette un trouble fatal.
Courons nous éclaircir avant qu'on nous arrête.

SCENE VII.

CLITANDRE, LÉPINE, UN MAITRE-CLERC.

LÉPINE, *en se gratant la tête.*

MOnsieur.

CLITANDRE, *lui donnant un soufflet.*

Parle, maraud, sans te grater la tête.

LÉPINE.

Je ne sai plus comment vous aborder, Monsieur.
Au diable soit le Clerc de votre Procureur.

LE MAITRE-CLERC.

Maître-Clerc, s'il vous plaît.

LÉPINE.

Maître ou non, peu m'importe.

CLITANDRE.

C'est mal prendre son tems.

LÉPINE.

Oui, regagnez la porte.
Vous nous importunez.

CLITANDRE.

Monsieur, je vais sortir.

LE MAITRE-CLERC.

Maître Plumeau m'envoie, & c'est pour vous servir.
J'ai même de sa part un papier à vous rendre.

CLITANDRE.

(*à part.*) (*haut.*)
J'aurois donc un Rival... Donnez, c'est trop attendre.

LE MAITRE-CLERC.

Je vais vous le livrer ; & je viens tout exprès.

CLITANDRE.

J'aimerois mieux sortir, & perdre mon procès.

LE MAITRE-CLERC.

Avec mesure & poids il faut qu'on examine :
Voyons & revoyons.

CLITANDRE,

Que le Ciel t'extermine!

LE MAITRE-CLERC, *visitant deux sacs de papiers.*

Procédons lentement, ne nous emportons pas;
Je gage qu'il sera dans l'un de ces deux sacs.

LÉPINE, *à Clitandre.*

Le Ciel, pour exercer toute votre colere,
Vous offre de pester, une juste matiere;
Ou plutôt vous punit d'éclater sans raison.

CLITANDRE.

Faquin!

LE MAITRE-CLERC.

En attendant, prenez-moi ce sac.

LÉPINE, *à part.*

Bon.

LE MAITRE-CLERC.

Amusez-vous, Monsieur.

CLITANDRE.

Hom! je creve.

LÉPINE, *bas au Maître-Clerc.*

Courage
Monsieur le Maître-Clerc fait bien son personnage.

CLITANDRE.

Ce sang froid!...

LE MAITRE-CLERC.

Je le tiens : ce n'est pas lui, je crois.

CLITANDRE.

Ah! le Traître!

LÉPINE, *à part.*

Fort bien.

LE MAITRE-CLERC.

On se trompe par fois.

CLITANDRE.

Qu'on dise après cela que j'ai l'ame bouillante,
Quel phlegme si glacé, quelle humeur patiente

Ne s'échaufferoit pas contre un tel procédé?
Ah! déja trop long-tems, je me suis possédé;
Il me vient dans les doigts une pressante envie.

LE MAITRE-CLERC.

Où courez-vous, Monsieur? revenez, je vous prie.
Le voici, pour le coup. J'aime vos intérêts.

CLITANDRE, *prenant brusquement le papier des mains du Clerc.*

On est bien malheureux quand on a des procès!
(jettant les yeux dessus.)
Que vois-je? juste Ciel! trois pages d'écriture.

LE MAITRE-CLERC.

Oh! rien de superflu. Voyez, je vous conjure.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir, je le lirai tantôt.

LE MAITRE-CLERC.

Mais....

CLITANDRE, *à Lépine.*

De cet importun, délivres-moi, maraud!

LE MAITRE-CLERC.

Lisez, Monsieur, lisez, la chose est nécessaire.

CLITANDRE.

Ventre-bleu!

LÉPINE, *obligeant le Maître-Clerc de sortir.*

Sortez.

LE MAITRE-CLERC, *en sortant.*

Soit. Il perdra son affaire.

CLITANDRE.

Va voir si mon Tailleur.... mais il vient le premier.
(Lépine rentre.)

SCENE VIII.

CLITANDRE, LE TAILLEUR, LÉPINE.

CLITANDRE.

Vous êtes un brave homme, & j'allois envoyer.
Je suis content de vous dans cette conjoncture.
Entrons.

LE TAILLEUR.

Excusez-moi, je crains que la doublure
Ne vous convienne pas. Pour être sûr du fait....

CLITANDRE.

Le scrupule est plaisant, quand mon habit est fait.
Vîte, car on m'attend.

LE TAILLEUR.

Monsieur, ce qui m'oblige....

CLITANDRE.

Que je m'habille, allons, je suis pressé, vous dis-je.

LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur, pardonnez....

CLITANDRE.

Je ne pardonne pas
Un bavard qui m'assomme & qui retient mes pas.

LE TAILLEUR.

Vous ne m'entendez point.

CLITANDRE.

C'est trop de verbiage:
Mon habit est tout prêt, en faut-il davantage?

LE TAILLEUR.

Comment seroit-il prêt? je viens de le lever.
Vous ne me donnez pas le loisir d'achever.

CLITANDRE.

Mon habit n'est pas prêt? Eh! que viens-tu donc faire?

LE TAILLEUR.

Vous montrer la doublure.

CLITANDRE.

A ces mots ma colere....

LE TAILLEUR.

Un tel emportement me paroît singulier.
Vous arrivez, Monsieur, vous venez d'envoyer,
Et voulez qu'un habit soit fait en moins d'une heure ?

CLITANDRE.

Il s'en est passé trois, depuis qu'en ta demeure....

LE TAILLEUR.

Ah ! Monsieur !

CLITANDRE.

Ah ! Monsieur ! Ne t'avoit-on pas dit
De mettre vingt garçons pour me faire un habit
En trois heures de tems ?

LE TAILLEUR.

Mais d'une ame calmée....

CLITANDRE.

Sors, ou....

LE TAILLEUR, *en s'en allant.*

J'aimerois mieux habiller une armée.

SCENE IX.

CLITANDRE, LÉPINE.

CLITANDRE.

LÉpine ?

LÉPINE.

Me voici ; Monsieur, point de courroux.
On vient de me donner une lettre pour vous.

CLITANDRE.

Une lettre pour moi ? J'ai l'ame transportée !
Est-ce mon pere ?

LÉPINE.

On l'a tout à l'heure apportée.

CLITANDRE.

Réponds droit.

LÉPINE.

Par votre air vous m'abazourdissez :
Je ne sais où j'en suis, & plus vous me pressez,
Et plus je m'embarrasse.

CLITANDRE.

Ah ! le sang me bouillonne !

LÉPINE, *lui donnant la lettre.*

La lettre mieux que moi, vous satisfera.

CLITANDRE.

Donne,
Donne, bourreau ! J'ai tort : quand je puis lire & voir,
J'interroge un Valet !

LÉPINE.

Que son regard est noir !
Rangeons-nous vers la porte.

(*Il sort.*)

CLITANDRE.

Elle vient de mon pere,
Je n'en saurois douter : voilà son caractere.

(Il lit :)

J'approuve votre choix, mon fils, & vous ne sauriez mieux faire que d'épouser la fille de M. Géron. J'y donne les mains avec plaisir, & je suis charmé que votre inclination se trouve conforme à mes desseins. Remerciez bien mon ami de ma part, & témoignez-lui combien je suis sensible à l'honneur qu'il vous fait de vous accepter pour Gendre.

LÉPINE.

Approchons, il sourit.

CLITANDRE.

Ma joie est à l'excès !

LÉPINE.

J'en suis, parbleu, ravi.

CLITANDRE.

Que j'en baiſe les traits.

LÉPINE.

Que je les baiſe auſſi. Votre ardeur eſt étrange ;
Et c'eſt, Monſieur, ſans doute une lettre de change ?

CLITANDRE.

Je vais changer d'habit, & dans ce jour heureux,
Apprendre mon bonheur à l'objet de mes vœux.
Il faut encore, il faut que Géron y conſente
Géron à ſa campagne eſt allé voir Timante.
J'y cours.... Mais quoi, je manque au rendez-vous promis,
Et je ne verrai point Lucile chez Cloris....
Envoyons à Géron la lettre de mon pere ;
Écrivons lui deux mots, puiſqu'il eſt néceſſaire.
Et toi, qui, du paquet dois être le porteur,
Pour avoir plutôt fait va brider mon coureur ;
Et ſonge qu'il faudra revenir dans une heure.

LÉPINE.

Il en faut deux, Monſieur, pour aller, ou je meure.

CLITANDRE.

Oui bien à des coquins auſſi lambins que toi.
C'eſt trop perdre de tems, dépêche, obéis-moi.

LÉPINE.

Mais vous pouvez, Monſieur, m'épargner ce voyage,
Géron doit-être ici ce ſoir, par quelle rage....

CLITANDRE.

La pareſſe te tient, & je t'entens, frippon.
Vole ſans répliquer, ou gare le bâton.

LÉPINE.

Quel Maître ! à fatiguer il eſt infatigable,
Et dans ſa promptitude, il laſſeroit le Diable.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORINE, *seule.*

QUEL plaisir pour mon cœur ! rions seule un moment,
Monsieur Frison enfin tient notre Impatient.
Un Amant tel que lui n'aime pas la toilette ;
Je viens de le quitter, il est sur la sellette ;
Et les mines qu'il fait, se voyant arrêté,
M'obligent à sortir pour rire en liberté.
Être assis un instant en un état paisible,
Est pour Monsieur Clitandre un effort trop pénible.
On vient.

SCENE II.

DORINE, JASMIN.

DORINE.

C'Est toi, Jasmin ? A qui donc en veux-tu ?

JASMIN.

J'en voulois à Clitandre, & suis pour lui venu.

DORINE.

N'est-ce pas, entre nous, de la part de Lucile ?

JASMIN.

Tu l'as dit : mais j'ai fait un voyage inutile ;
Car notre homme est parti sans m'avoir écouté,

Et n'étant ſeulement poudré que d'un côté.
Il ſera ſot: Cloris pour emplette eſt ſortie,
Et de ſuivre ſes pas a prié ſon amie.
Puis elle doit ailleurs paſſer l'après-midi,
Et Lucile, de là, doit revenir ici
Pour parler à Clitandre à quatre heures préciſes.
Je venois le lui dire en paroles conciſes;
Mais il n'a pas voulu. J'ai rempli mon devoir,
Et ce n'eſt pas ma faute. Adieu.

DORINE.

Juſqu'au revoir.
Clitandre va peſter, j'en ſuis vraiment fort aiſe.
Quelqu'un vient. C'eſt Géron.

SCENE III.

DORINE, GÉRON.

GÉRON.

Donne vîte une chaiſe.

DORINE.

Soyez le bien venu, Monſieur.

GÉRON.

Étant abſent,
Perſonne ne m'a-t-il apporté de l'argent?

DORINE.

Non, Monſieur.

GÉRON.

On a tort. Dis-moi, que fait Lucile?

DORINE.

Pour rendre une viſite elle eſt allée en Ville.

GÉRON.

A me donner un Gendre elle doit s'apprêter;
Je reviens tout exprès, & veux te conſulter.
Pour fille de bon ſens je t'ai toujours connue.

DORINE.

J'ai quelque peu d'acquit, je suis franche, ingénue.

GÉRON.

Je demande sur-tout de la discrétion.

DORINE.

C'est ma vertu, Monsieur.

GÉRON.

Et de l'attention.
L'affaire est sérieuse ; il s'agit de Clitandre ;
Tu sais que j'ai promis de le prendre pour Gendre.
J'étois avec son pere autrefois fort uni,
Et voudrois préférer le fils de mon ami ;
Mais par d'autres partis ma fille est demandée.

DORINE.

Au plus riche elle doit, Monsieur, être accordée,
Du moins c'est mon avis, l'utile vaut le mieux.

GÉRON.

Voyons, examinons ; il s'en présente deux.
Le premier.... Je ne sai.... c'est un certain Valere.
Je l'ai vu chez Timante, & connois peu son pere :
Ils n'ont pas l'air commode.

DORINE.

Ils sont gueux en effet.
Et Valere est un fat, un petit freluquet,
Qui prend des airs si faux au sortir des écoles,
Que le moins clair-voyant en hausse les épaules ;
Qui tient certain langage, & qui parle d'un ton
A révolter l'oreille, à choquer la raison ;
Qui, vuide de mérite & plein d'impertinence,
S'érige insolemment en homme d'importance ;
Qui, pilier de Café, misérable joueur,
Sous de minces habits veut trancher du Seigneur ;
Petit-Maître manqué, ridicule pagode
D'un sot original, n'en déplaise à la mode ;
Qui, pour l'affliction de mille honnêtes gens,
S'affiche bel-esprit en dépit du bon sens ;
Et qui n'a pour tout bien qu'un grand fond d'imprudence,

De sotte vanité, de frivole espérance.

GÉRON.

Parbleu, mon jugement répond à ce portrait.
Sur l'étiquette hier je l'ai refusé net,
Et n'ai point balancé, contre mon ordinaire.

DORINE.

Vous préserve le Ciel de vous voir son beau-pere :
D'ailleurs, le mariage est un nœud sérieux,
Qui veut un homme fait, j'ose dire un peu vieux.

GÉRON.

Viens, pour un si bon mot, il faut que je t'embrasse.

DORINE.

Vous me faites honneur.

GÉRON.

Et moi, je te rens grace.
Écoute, je te veux consulter jusqu'au bout.
Je crois que le dernier sera fort de ton goût.
On le nomme Damis, fort riche, de mon âge ;
Il est vrai cependant qu'il n'en est pas plus sage.

DORINE.

Damis? congédiez les autres au plutôt ;
Voilà, Monsieur, voilà le Gendre qu'il vous faut.
Je lui donne ma voix.

GÉRON.

Il auroit mon suffrage :
Mais enfin j'ai promis, ma parole m'engage.
Et je crains son dédit.

DORINE.

Ne craignez nullement,
Sa prétendue est morte, & d'instant en instant
Un Courier doit venir.

GÉRON.

Je péserai la chose,
Et tu m'as fait plaisir. Motus, je sors pour cause.

DORINE.

Du côté de Damis il panche sûrement.
Mais on tape du pié, l'on ouvre brusquement ;
C'est Clitandre, oui, lui-même.

SCENE IV.

CLITANDRE, DORINE.

CLITANDRE.

AH! Dorine, j'enrage;
Les obstacles par-tout m'attendent au passage.
Un embarras maudit, qu'exprès dans mon chemin
A conduit, pour me nuire, un démon trop malin,
M'a près d'un gros quart-d'heure arrêté dans la rue.
Impuissant à percer une telle cohue,
Et brûlant de me rendre où m'entraînoit l'amour,
Je me suis vu contraint de faire un grand détour:
Et malgré le tourment que mon ame se donne,
Arrivé chez Cloris, je ne trouve personne.
Ah! par ce dernier coup je viens d'être accablé.

DORINE.

Jasmin....

CLITANDRE.

En revenant, il m'a vu, m'a parlé.
J'ai couru vainement & ma peine est perdue;
Il faut encore attendre, & cet ordre me tue!

DORINE.

Si vous vouliez, Monsieur, vous asseoir un moment?

CLITANDRE.

M'asseoir?

DORINE, *lui présentant un siege.*

Vous seriez-là bien plus commodément.

CLITANDRE, *repoussant le siege.*

Je me sens trop ému pour rester si tranquille.

DORINE.

Lisez cet Opéra pour calmer votre bile.

CLITANDRE, *jettant le livre, puis courant à la porte & retournant sur ses pas.*

Elle ne revient pas. Veut-elle m'éprouver?

Si je ſavois encore où la pouvoir trouver.
Depuis que j'ai reçu l'agrément de mon pere,
Je brûle de la voir, ce ſoin me déſeſpére.

DORINE.

Un rién, Monſieur, un rien met votre ame en courroux;
Le ſalpêtre allumé n'eſt pas plus prompt que vous

CLITANDRE.

Quelle comparaiſon? quelle injuſtice extrême?
Moi, du ſalpêtre; moi, la patience même;
Moi, qui depuis une heure attens ſans murmurer.

DORINE.

Vous peſtez maintenant, & vous venez d'entrer.

CLITANDRE.

Sais-tu ſi mon coquin eſt de retour, Dorine?

DORINE.

Non, Monſieur.

CLITANDRE.

Que de coups vont pleuvoir ſur Lépine!

DORINE.

Il eſt parti trop tard pour être revenu,
D'ailleurs, conſolez-vous, Géron l'a prévenu,
Et...

CLITANDRE.

Je cours lui parler en attendant Lucile.

DORINE.

Il eſt ſorti; c'eſt prendre une peine inutile.

CLITANDRE.

A m'impatienter, tout conſpire aujourd'hui,
Je tremble qu'un rival n'agiſſe auprès de lui;
Et ma frayeur eſt juſte autant qu'elle eſt cruelle.
Tiens, je n'ai d'aucun don récompenſé ton zele;
Que ce préſent t'excite à t'employer pour nous.

DORINE.

Je le prends pour avoir quelque choſe de vous;
Et vous pouvez compter ſur ma reconnoiſſance.

CLITANDRE.

Tu peux me le prouver par une confidence.

N'ai-je pas un rival ? parle sans rien farder.

DORINE.

C'est un point qui n'est pas facile à décider.
Avant que de répondre à votre ardeur extrême,
Permettez qu'un moment je me parle à moi-même.
(*à part.*)
Comparons ce Bijou.
(*Elle compare ce Bijou avec celui de Damis.*)

CLITANDRE.

Te mocques-tu de moi ?
Quelqu'un monte, c'est elle.
(*Il court une seconde fois à la porte.*)

DORINE, *à part.*

Il est plus gros, ma foi,
Et son poids vers Clitandre emporte la balance.

CLITANDRE, *revenant plus agité.*

Ah ! personne ne vient, & j'ai trop de constance.

DORINE, *à part.*

Servons le Maître enfin pour avoir le Valet.

CLITANDRE.

O Lucile ! (*à Dorine.*) Auras-tu bientôt fait ?

DORINE.

Votre façon galante enfin me détermine.
(*D'un ton tragique.*)
L'Oracle va parler par la voix de Dorine.

CLITANDRE.

Cesse de plaisanter.

DORINE.

Tremblez pour votre amour,
Un dangereux rival se déclare en ce jour.

CLITANDRE.

Et qui ?

DORINE.

Damis.

CLITANDRE.

Crois-tu qu'on lui soit favorable ?

DORINE.

Damis est riche, ergò, Damis est redoutable.

CLITANDRE.

Ah ! nous verrons beau jeu, si la chose est ainsi.
A quatre heures pourtant on devoit être ici.
Il en est cinq, je gage.

(Il tire sa montre.)

DORINE.

Il est, que je regarde,
Trois heures & trois quarts.

CLITANDRE.

Oh, ma montre retarde.

DORINE.

Au gré de votre ardeur.

CLITANDRE.

De demi-heure au moins.

DORINE.

Elle avance plutôt, je m'en fie à vos soins.

CLITANDRE.

Je ne puis plus rester dans ces transes cruelles.
Adieu, je sors & vais en savoir des nouvelles.

SCENE V.

DORINE, *seule.*

Quand elle doit venir il sort précisément,
Et retarde ses vœux par trop d'empressement.
N'importe, tout m'invite à servir sa tendresse,
L'intérêt, la raison, Lépine, ma Maîtresse,
A Géron par malheur j'ai parlé contre lui,
Je prétens réparer cette faute aujourd'hui,
Et veux agir si bien.... Mais j'apperçois Lucile.

SCENE VI.

LUCILE, DORINE.

DORINE.

VOus revenez, Madame, un peu tard de la Ville.

LUCILE.

Comment donc?

DORINE.

Votre amant s'eſt impatienté,
Et ſort tout maintenant.

LUCILE.

Dis-tu la vérité?

DORINE.

Il n'eſt rien de plus vrai.

LUCILE.

Mais tantôt vers Clitandre
J'ai dépêché Jaſmin, pour lui dire d'attendre.

DORINE.

Oui; mais d'impatience un accès violent,
L'a pris & l'a contraint de ſortir ſur le champ.

LUCILE.

Il m'en voudra du mal. Ah! que j'en ſuis fâchée!
De revenir pourtant je me ſuis dépêchée.

DORINE.

On ouvre, le voici.... J'ai tort, c'eſt ſon Rival.

LUCILE.

Ah, je joue aujourd'hui d'un amour ſans égal.
Viens, rentrons.



SCENE VII.

DAMIS, LUCILE, DORINE.

DAMIS.

ARrêtez, ne prenez point la fuite,
Madame, c'est à vous à qui je rends visite.
Je serai bientôt libre, il n'est rien de plus sûr.
Et vous voyez en moi votre mari futur.
J'ai déja, peu s'en faut, la voix de votre pere,
Et ne suis pas si vieux que je ne puisse plaire.

LUCILE.

Excusez-moi, Monsieur, malgré tous vos appas,
Je vous parle un peu franc, vous ne me plaisez pas.

DAMIS.

Si l'aveu n'est pas doux, il est du moins sincere.
Dorine, ton secours m'est ici nécessaire :
Seconde mes vœux, parle & pathétiquement.

DORINE, *toussant.*

Un mal de gorge affreux me tient en ce moment.

DAMIS.

Fais un effort sur toi, Dorine.

DORINE, *à Lucile.*

Quoi, Madame,
Pouvez-vous vous montrer si contraire à sa flamme?
Monsieur joint la badine à son ajustement,
Et des mouches encor, pour surcroît d'agrément.

DAMIS.

Pour finir en deux mots mon éloge modeste,
J'ai trois cens mille écus, sans compter tout le reste,
En bel or & de poids. A ces puissans appas
Quelle belle aujourd'hui ne me tendroit les bras?
Je tiens encor du Ciel certaine bonté d'ame,
Qui me rendra toujours l'esclave de ma femme.

Je n'eus jamais le cœur d'être Maître chez moi,
Constance étoit fort laide & m'imposoit la loi.
Que sera-ce de vous, ma belle Souveraine !
L'autre étoit mon Tyran, & vous serez ma Reine.
Vous me verrez toujours soumis à vos beaux yeux,
Et j'aurai pour devise: à l'Epoux gracieux.

DORINE.

Vous ne vous rendez pas à ce tendre langage ?

LUCILE.

J'aimerois fort Monsieur, s'il étoit de mon âge.

DAMIS.

Je suis encor de mise & n'ai pas fait mon tems,
Je suis plus vert, morbleu, qu'un homme de vingt ans.
La jeunesse à présent vieillit avant le terme,
Elle ne jouit pas d'une santé si ferme.
Vos Galans ne sont pas bâtis pour être Epoux.

LUCILE.

C'en est trop.

DORINE.

Les plus vieux, ma foi, sont les plus fous.
Quelqu'un vient. C'est Clitandre ; il est tout hors d'haleine.

SCENE VIII.

CLITANDRE, DAMIS, LUCILE, DORINE.

CLITANDRE.

Je ne la trouve pas & ma recherche est vaine.

LUCILE, *à part.*

Le cœur me bat.

DAMIS.

Quel trouble agite ses esprits ?

CLITANDRE, *appercevant Lucile.*

La voilà de retour & qui parle à Damis.

(*à Damis.*)

Depuis quel tems, Monsieur, est-il sorti des Pages?

(*à Lucile.*)

Vous a-t-il assuré de ses tendres hommages?

DAMIS.

Je ne vous croyois pas, Monsieur, si près de nous,
Vous venez à propos, & nous parlions de vous.
Je faisois maintenant votre éloge à Madame,
Et vous assure ici du meilleur de mon ame...

CLITANDRE.

Je suis pressé, Monsieur, laissons les complimens;
Instruisez-moi d'un point, & sans perdre de tems.

DAMIS.

A quel homme ai-je à faire?

CLITANDRE.

Un bruit court par la Ville.
Que vous osez prétendre à la main de Lucile.
Dites, seroit-il vrai? Vous paroissez surpris.
Allons, expliquez-vous, vîte, Monsieur Damis.

DAMIS.

Mais, Monsieur....

CLITANDRE.

Répondez, la chose m'intéresse.

DAMIS.

Je ne saurois parler si-tôt que l'on me presse.

CLITANDRE.

Parbleu, vous parlerez.

DAMIS.

Eh bien, je vous dirai...
J'ai perdu la parole & je vous l'écrirai.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

CLITANDRE.

IL fait bien de ſortir, car ma bile eſt émue,

LUCILE.

Il a ſaiſi l'inſtant où je ſuis revenue.

CLITANDRE.

Il faut en accuſer votre ſeule tiédeur ;
Si votre flamme étoit égale à mon ardeur,
Vous euſſiez évité l'importune viſite
De l'indigne Rival dont je crains la pourſuite ;
Et m'épargnant l'horreur d'attendre ſi long-tems,
Vous n'euſſiez point perdu de précieux momens.

LUCILE.

Mais ce n'eſt pas ma faute.

CLITANDRE.

Oh, point de vaine excuſe ;
Madame, ce n'eſt pas ainſi que l'on m'abuſe.

LUCILE.

Mais vous ne ſavez point....

CLITANDRE.

Eh, je le ſai trop bien,

DORINE.

Comment le ſauriez-vous, quand vous n'écoutez rien.

CLITANDRE.

Je n'écoutes que trop. Quoi, l'on me fait attendre,
Au logis au plutôt on promet de ſe rendre,
Et l'on revient ſi tard. Cruelle, à mon amour,
Parlez, pouviez-vous faire un plus ſenſible tour ?
Ce diſcours, je le vois, ne fait que vous confondre.

DORINE.

Vous ne me donnez pas le tems de vous répondre,
Au premier mot qu'on dit, d'abord vous prenez feu,

Et

Et vous êtes si prompt.

CLITANDRE.

Et vous l'êtes si peu
Que ma vive tendresse en est inquiétée:
Oui, de votre lenteur mon ame est irritée.
Quand mon cœur amoureux, rappellé par l'espoir,
Vient se rassasier du plaisir de vous voir;
Quand de vous posséder je fais ma seule affaire,
Quand je reçois enfin l'agrément de mon pere,
Vous vous plaisez, ingrate, à me faire souffrir.
Trop prompte à me quitter, trop lente à revenir.

LUCILE.

Cloris m'a retenue & malgré moi....

CLITANDRE.

Madame,
Il falloit tout quitter pour répondre à ma flamme;
Peut-être vous penchez du côté de Damis:
Cette froideur glaçante où je lis le mépris,
Ce silence outrageant en sont des preuves sûres.....
Ah! Madame, plutôt dites-moi des injures.

LUCILE.

Vous en mériteriez, mais j'ignore cet art
Que vous savez si bien.

CLITANDRE.

C'est que je suis sans fard.

LUCILE.

Savez-vous à mon tour que je m'impatiente,
Et que votre colere est très-impertinente,
Puisqu'il faut vous parler, Monsieur, sans vous flatter.

CLITANDRE.

Sur un cœur si léger j'avois tort de compter.

LUCILE.

Vous me piquez au vif....

CLITANDRE.

Le dépit me transporte.
Je ne suis plus mon maître; il vaut mieux que je sorte.

(*Il sort.*)

SCENE X.

LUCILE, DORINE.

LUCILE.

Dorine, qu'en dis-tu ? quelle vivacité !

DORINE.

Vous ne l'aimeriez pas s'il n'étoit emporté.

LUCILE.

C'est bien le tems de rire.

DORINE.

Excusez-moi, Madame.

LUCILE.

Ce brusque procédé me perce jusqu'à l'ame.
Si j'avois tort encor, je m'en consolerois,
Mais mon amour soigneux envoie un homme exprès
Pour retenir ses pas, pour lui dire d'attendre,
Qu'à quatre heures chez moi j'aurois soin de me rendre.
J'arrive avant le tems, il se trouve sorti,
Est-ce ma faute à moi, quand il est averti ?
Devoit-il me punir de son impatience ?
Passer en me voyant à cette violence ?
Ne vouloir pas m'entendre & partir brusquement ?
Je sens à ma bonté succéder ma colere,
Et je me veux du mal de ce qu'il m'a su plaire.

DORINE.

Vous pleurez.

LUCILE.

De dépit.

DORINE.

Dans une autre saison,
Je vous dirois fort bien, Madame, tenez bon.
Mais les momens sont chers, nous avons à détruire...

LUCILE.

Tu ne tiens ce discours que pour me contredire.

DORINE.

Revenez sur mon compte & sachez qu'aujourd'hui,
Clitandre m'a changée & que je suis pour lui.
Vous devez pardonner une ardeur de jeunesse
Que redouble pour vous son extrême tendresse.
De l'amour de Damis je l'ai d'ailleurs instruit;
Il craint avec raison de se voir éconduit.

LUCILE.

Tu rassures mon cœur avec un tel langage,
Oui, je m'en doutois bien, Damis lui fait ombrage.
Il a dû se fâcher en le trouvant ici,
Et je te sai bon gré de l'excuser ainsi.
(*d'un air embarrassé.*)
Si ton art l'obligeoit.....

DORINE.

A quoi? Peut-on l'apprendre?

LUCILE.

A revenir vers moi; je consens de l'entendre,
Dorine.

DORINE.

Amour! amour, que ton pouvoir est grand!
Tu tournes à ton gré les cœurs en un instant.
Reposez-vous sur moi, je le rendrai traitable.
Un autre point m'occupe & plus considérable.
Damis libre ce soir peut l'emporter demain;
J'ai besoin d'un second pour rompre son dessein.

LUCILE.

Mais Clitandre a reçu l'agrément de son pere.

DORINE.

Cela ne suffit pas.

LUCILE.

En toi seule j'espere.

DORINE.

Je voudrois que Lépine arrivât maintenant,
Il n'a de son pays rien perdu que l'accent;
Bref, il a de l'esprit presqu'autant que moi-même.

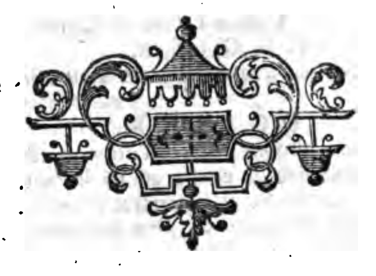
LUCILE.

Fais ce que tu pourras en ce péril extrême,
Et cours....

DORINE.

Je vous entens : bientôt à vos genoux,
Vous allez voir Clitandre expier son courroux.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LÉPINE, DORINE.

LÉPINE.

LE crime eſt capital, j'ai tardé près d'une heure :
Je te quitte, de peur qu'il ne vienne.

DORINE.

Demeure.
Auprès de ma maîtreſſe il eſt préſentement,
Et goûte le plaiſir du raccommodement ;
D'ailleurs, il a beſoin de notre miniſtere.
On eſt bientôt abſous quand on eſt néceſſaire.
Clitandre a ſur les bras un rival très-puiſſant :
Mais dis-moi le ſujet de tòn retardement ?
Géron eſt de retour, l'as-tu vu ?

LÉPINE.

Non. Sans doute
Le bon homme en venant a pris une autre route ;
Et moi ne l'ayant pas trouvé chez ſon ami,
Je reviens & rencontre un Courier avec qui
Fort long-tems autrefois j'ai couru la campagne,
Et qui s'eſt illuſtré ſous le nom de Champagne.
Il me crie, alte-là ! du plus loin qu'il me voit.
Je l'aborde, il m'embraſſe & me conduit tout droit.
Au premier cabaret ; & pour finir l'hiſtoire,
A l'heureuſe rencontre il m'oblige de boire.

DORINE.

Quel eſt ce beau Courier ?

LÉPINE.

Oh, c'eſt un Cadédis,

Qui prend la qualité d'envoyé vers Damis.

DORINE.

Un courier qu'on envoye à Damis ?

LÉPINE.

Je le penſe,
Et vois que ce courier eſt de ſa connoiſſance.

DORINE.

Non. Mais ſai-tu, dis-moi, pour quel ſujet il vient ?

LÉPINE.

Pour apprendre à Damis, autant qu'il m'en ſouvient,
Que Conſtance n'eſt plus.

DORINE.

Sa femme prétendue.
Ah, juſte Ciel !

LÉPINE.

D'où vient que tu parois émue ?

DORINE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon. Par un deſtin fatal,
Du maître que tu ſers Damis eſt le rival ;
Et c'eſt-là le ſecret que j'avois à t'apprendre.
Géron, Géron enfin, pour le faire ſon gendre,
Attend par cette mort de le voir dégagé.
Serviteur à Clitandre, il aura ſon congé.

LÉPINE.

Pour le coup ma ſurpriſe eſt égale à la tienne !
Mais, ferme ! Combattons la fortune inhumaine.
Je viens au cabaret de laiſſer le Gaſcon ;
Il y doit être encore, il eſt bon compagnon.
Je ſuis perſuaſif ; je vais trouver mon homme,
Le ſonder, & ſavoir moyennant une ſomme....

DORINE.

Ecoute auparavant. Grave dans ton eſprit....

LÉPINE.

Un homme tel que moi rougiroit d'être inſtruit,
J'ai formé le projet, je ſaurai l'entreprendre,
Et mériter ma grace en couronnant Clitandre.

DORINE.

Agis donc ſans tarder, le tems eſt précieux ;

Et ton maître à la fin, peut se rendre en ces lieux.
Il est prompt.

LÉPINE.

Je le sai. Sa phrase favorite,
Est de dire à ses gens : Va, cours & reviens vîte;
Et qui le sert enfin, valet infortuné,
Dès ce monde, à bon droit, peut se dire damné.

DORINE.

Va, rejoins le courier ; il partiroit peut-être.

LÉPINE.

J'y vole. Toi, remets ce paquet à mon Maître,
Et jusqu'à mon retour commande à ton caquet.

SCENE II.

DORINE, *seule.*

A Clitandre sur-tout taisons un tel secret.
Il pourroit tout gâter dans l'ardeur qui le presse,
J'entens du bruit, il vient suivi de ma Maîtresse.

SCENE III.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

LUCILE, *à Clitandre.*

SOngez une autre fois à réprimer vos sens,
Et craignez d'écouter vos premiers mouvemens.
Mais avez-vous la lettre ?

CLITANDRE.

'Ah ! Ce gueux de Lépine !

DORINE.

Sans courroux. Je la tiens.

CLITANDRE.

Donne vîte, Dorine.

(*Il déchire le paquet, & tire la lettre de son pere.*)

Voici, voici de quoi confondre les jaloux.
Un mot de votre pere, & je suis votre époux.
Le mien consent à tout. Vous gardez le silence,
Et m'écoutez, Madame, avec indifférence!

LUCILE.

Hélas! je crains Damis: s'il rompt votre dessein.

CLITANDRE.

S'il avoit cette audace, il mourroit de ma main.

DORINE.

Employons l'artifice & non la violence;
Lépine est de retour, & j'ai son assistance.

CLITANDRE.

L'infâme!

DORINE.

Calmez-vous, il arrive assez tôt,
Et nous allons agir, mais agir comme il faut.
Quelqu'un vient.

CLITANDRE.

Quel objet! mon Maître-Clerc encore?
Reverrai-je toujours un fâcheux que j'abhorre.

SCENE IV.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE, LE MAITRE-CLERC.

LE MAITRE-CLERC.

Je reviens malgré moi, pardon si je déplais,
Mais vous avez, Monsieur, perdu votre procès.
Pour n'avoir pas tantôt voulu me croire & lire.
De peur d'être importun, adieu, je me retire.

SCENE V.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

LUCILE.

QU'entens-je ?

CLITANDRE.

Contre moi tout se déchaîne enfin.
Ce vieux Clerc est venu m'apporter, ce matin,
Un papier contenant trois pages & demie,
Dans le même moment que vous êtes sortie.
Il m'a tant éxcédé, qu'effrayé de l'écrit,
Et pressé de me rendre au rendez-vous prescrit,
Je n'ai pu sur le champ en faire la lecture :
C'est ainsi que je perds une affaire très-sûre.

DORINE.

Ma foi, ce nouveau trait orne bien le tableau ;
Et voilà, je l'avoue, un grand coup de pinceau !

LUCILE.

Je suis de ce malheur, moi, la cause innocente.

CLITANDRE.

Ah ! Pour en murmurer la cause est trop charmante.

DORINE.

Puisque la chose est faite, il faut vous consoler,
Et vous pourrez, Monsieur, peut-être en rappeller.

CLITANDRE.

Le procès que je perds n'est pas ce qui m'effraie,
(*se tournant vers Lucile.*)
Et j'aurai tout gagné, pourvu que je vous aie.

DORINE.

Je sai bien que pour vous cet objet n'est pas grand :
Mais Géron est avare ; un pareil incident
Pourroit le rendre encore à vos vœux plus contraire.
Il faut soigneusement lui cacher cette affaire.

Contre votre rival, fans attendre plus tard,
Je vais tout mettre en œuvre & fignaler mon art.
Vous, quand Géron viendra, tâchez de vous remettre ;
Poffédez-vous fur-tout, & montrez-lui la lettre.
Sur un fimple difcours, n'ofant croire Damis,
Il pourra vous tenir ce qu'il vous a promis.

LUCILE.

Ta bonne volonté me furprend & m'enchante.

CLITANDRE.

Sers vîtes nos amours & tu feras contente.
Je brûle de favoir le fuccès, hâte-toi.

DORINE, *en s'en allant.*

Vous l'apprendrez bientôt.... Vous m'appellez, je croi?

CLITANDRE.

Tu n'eft pas de retour?

(*Dorine fort.*)

SCENE VI.

CLITANDRE, LUCILE.

CLITANDRE.

Ce regard me raffure,
Me dit qu'on me pardonne.

LUCILE.

Il dit vrai, je vous jure.
Adieu, mon pere vient. Parlez-lui promptement.



SCENE VII.

GÉRON, CLITANDRE.

CLITANDRE.

J'Attens, pour être heureux, votre consentement;
Cette lettre contient l'agrément de mon pere:
Et m'acceptant pour gendre ainsi que je l'espere...
Quoi! Vous montrez, Monsieur, un visage interdit?

GÉRON.

Ce n'est rien. Pourroit-on savoir ce qu'il écrit?

(Il lit:)

J'approuve votre choix, mon fils, & vous ne sauriez mieux faire que d'épouser la fille de M. Géron. J'y donne les mains avec plaisir, & je suis charmé que votre inclination se trouve conforme à mes desseins. Remerciez bien mon ami de ma part, & témoignez-lui combien je suis sensible à l'honneur qu'il vous fait de vous accepter pour Gendre.

(Il tourne le feuillet.)

Cependant ne précipitez rien. Comme je dois partir incessamment pour avoir moi-même l'œil à mon procès, je serai bien aise de me trouver à la noce, & de signer le Contrat.

CLITANDRE.

L'ai-je bien entendu? Juste Dieu!

GÉRON.

Après tout, j'en laisse Géron le maître.

CLITANDRE, *à part.*

Que je voie.

GÉRON, *continue.*

Et vous ferez ce qu'il jugera à propos.

CLITANDRE.

Je n'avois pas tout lu tantôt, plein de ma joie.

GÉRON.

Soyez sage, mon fils, & sur-tout modéré.

ARGANTE.

Monsieur Argante écrit dans la droite raison,
(*à part.*)
Fort bien, je puis remettre.

CLITANDRE, *à part.*

Ah, le maudit Barbon !

GÉRON.

Il est juste, Monsieur, d'attendre votre pere.

CLITANDRE.

Il vous laisse le maître, il n'est pas nécessaire.
Et sans lui vous pouvez....

GÉRON.

Oh ! ce procédé...

CLITANDRE.

Bon !
Vous vous moquez, Monsieur; mon pere est sans façon.

GÉRON.

J'excuse ce transport, la jeunesse est bouillante.

CLITANDRE, *à part.*

Et par trop de lenteur la vieillesse assommante.
(*à Géron.*)
Monsieur....

GÉRON.

Modérez-vous, il doit venir dans peu.

CLITANDRE.

C'est me faire, Monsieur, mourir à petit feu.
Si vous avez dessein de m'accepter pour gendre,
Eh ! de grace, pourquoi me faire encore attendre ?
Pourquoi ne pas enfin, sans délai, ni détour,
Terminer dès ce soir, plutôt qu'un autre jour ?

GÉRON.

Qu'est-ce donc que ceci ? La chose est singuliere ;
Et vous pressez les gens d'une étrange maniere.

CLITANDRE.

Mais il dépend de vous de conclure aujourd'hui.

Dites un mot, Monſieur.

GÉRON.

Ouais !

CLITANDRE.

Prononcez un oui.

GÉRON, *voulant ſortir.*

Il m'excede, à la fin, par ſon impatience.

CLITANDRE, *l'arrêtant.*

Sortir ſans s'expliquer ! Que faut-il que je penſe ?

GÉRON, *en s'en allant.*

Oh ! vous en penſerez tout ce qu'il vous plaira.

CLITANDRE, *à part.*

Morbleu ! ce trait me pique.

GÉRON.

Euh ! Qu'ai-je entendu-là ?

Il murmure, je crois.

CLITANDRE, *ſans voir Géron.*

Que le Diable l'emporte.

GÉRON, *à part.*

Que le Diable m'emporte ! un diſcours de la ſorte
Mérite attention. Ce petit mot d'avis
Va me déterminer en faveur de Damis.

SCENE VIII.

CLITANDRE, *ſeul.*

AH ! Je lis dans ſon cœur. Pour trahir ma tendreſſe,
Il temporiſe exprès, & retarde ſans ceſſe.
Pour me déſeſpérer, Dorine eſt trop long-tems,
Dorine ne ſent pas tout le prix des inſtans.
Aux obſtacles cruels je fus toujours en bute ;
Et mon bonheur dépend d'une ſeule minute !
Je vois tout contre moi, les perſonnes, le tems ;
Et c'eſt ici ſur-tout le lieu des incidens.

Tout marche à pas tardifs en cette affreuse Ville ;
Sans vous qui m'arrêtez, adorable Lucile,
Je fuirois un pays, séjour de la lenteur,
Où le monde respire un air de pesanteur.
Dorine à la maison tarde trop à se rendre.
Sa longueur est étrange, & je suis las d'attendre.
Hom ! l'exécrable porte !

SCENE IX.

CLITANDRE, LUCILE.

LUCILE.

ARrêtez, doucement,

CLITANDRE.

Madame, pardonnez à mon empressement.

LUCILE.

Ah ! vous aurez poussé trop vivement mon pere ;
Car je l'ai vu sortir enflammé de colere.

CLITANDRE.

N'accusez que lui seul dans cette occasion,
Et louez bien plutôt ma modération.
Le mien l'ayant laissé le maître par sa lettre,
Il ne veut point conclure, & s'obstine à remettre.
J'insiste doucement, croyant qu'il se rendra ;
Mais il entre en courroux, puis il me plante-là.
Vit-on jamais, vit-on vivacité plus grande !
Qui de nous est plus prompt ? hem, je vous le demande ?
Ai-je tort à présent ?

LUCILE.

En pouvez-vous douter ?
Presser à contre-tems, n'est-ce pas irriter ?
D'ailleurs, je vous connois ; dans votre promptitude
Vous aurez pu lâcher quelque mot un peu rude.

CLITANDRE.

Moi ! Non. C'est Damis seul qui contre moi l'aigrit,
Et nous sommes perdus si Dorine n'agit.
Je sors pour la chercher, pardon, si je vous quitte.

LUCILE.

De tout ce que je vois j'appréhende la suite.

SCENE X.

LUCILE, DORINE.

LUCILE.

C'Est toi : Citandre sort par un autre côté,
Il te cherche.

DORINE.

Je l'ai tout exprès évité.
J'attends pour lui parler le retour de Lépine.

LUCILE.

Tu ne sais pas encor tous nos malheurs, Dorine,
Et mon pere....

DORINE.

Je sais, & je l'ai rencontré :
Son feu se calmera, rien n'est désespéré.
Il faut par conséquent l'éloigner au plus vîte ;
J'y travaille, & Lépine est sorti pour cela :
Vous saurez le succès si-tôt qu'il reviendra.

LUCILE.

Je rentre. Puisses-tu détourner cet orage !

SCENE XI.

DORINE, *seule*.

CLitandre dans ce jour nous taille de l'ouvrage ;
Poussant trop à la roue, il peut tout renverser,
Et recule la chose en voulant l'avancer.

Je crains la brusque ardeur d'un esprit de la sorte;
Et par un de ses coups, que mon dessein n'avorte.
Lépine cependant s'amuse au cabaret :
Mais je le vois.

SCENE XII.

LÉPINE, DORINE.

DORINE.

TEs pas ont-ils eu quelque effet?

LÉPINE.

J'ai forcé les destins qui nous étoient contraires;
Morbleu! c'est en buvant que se font les affaires.
Trouvant notre courier au cabaret voisin...

DORINE.

Eh bien?

LÉPINE.

J'ai bu d'abord quatre grands coups de vin;
Puis le vin m'inspirant toute son éloquence,
Je lui dis que je viens pour chose d'importance;
Que s'il veut à Damis taire la vérité,
L'assurer que Constance est en bonne santé,
Que grace à l'émétique, aidé de la saignée,
Elle vient d'échapper à la fievre obstinée,
On va payer sa peine à beaux écus comptans.

DORINE.

Il a des coups d'esprit qui surprennent les gens.

LÉPINE.

Ne pense pas railler; car sans autre semonce,
Le sensible courier me fait cette réponse:
Je suis accommodant, j'aime à faire plaisir;
Si la somme est honnête, on peut y consentir.
L'engageant à m'attendre, aussi-tôt je le quitte,
Et promets qu'il aura son argent au plus vîte.

Je viens d'en informer ta maîtresse en entrant;
A Clitandre il nous faut l'apprendre maintenant,
Et toucher au plutôt la somme nécessaire.
Pour faire en sa faveur parler notre émissaire.
Dorine, en ce moment je crains de l'aborder,
Et je te charge, toi, de la lui demander.

DORINE.

Va, je sais avec lui comment il faut s'y prendre:
Retourne au rendez-vous, j'aurai soin de m'y rendre,
D'abord l'argent reçu.

LÉPINE.

C'est lui, j'entens monter,
(*Il sort.*)
Et gagne cette porte afin de l'éviter.

DORINE.

Que vois-je? C'est Lucile! Elle répand des larmes!

SCENE XIII.

LUCILE, DORINE.

DORINE.

MAdame, qu'avez-vous? D'où viennent ces alarmes?

LUCILE.

Ah! Dorine, je tremble, & crains en ce moment,
De la part de Clitandre un coup d'impatient.

DORINE.

Encore.

LUCILE.

J'ai voulu lui dire par avance,
L'incident du courier, & la mort de Constance,
Dont Lépine en passant a su me prévenir:
Mais au seul nom de mort, sans me laisser finir,
Il sort; & dans l'accès d'une aveugle colere,
Il va trouver Damis, & se faire une affaire.

J'ai fait pour l'arrêter un inutile effort,
Malgré ma résistance, il a pris son essor,
Hélas! Il se perdra; la peur glace mon ame.

DORINE.

On auroit peur à moins; sur-tout, je crains, Madame;
Qu'en insultant Damis, il n'aille révéler
Un secret qui le perd, & qu'il falloit celer!

LUCILE.

Ah!

DORINE.

Ce qui rend ma crainte & plus juste & plus grande,
Damis étant instruit qu'un courier le demande,
Va le faire chercher pour se voir éclairci,
Et savoir le motif qui le conduit ici.
Si malheureusement on déterre notre homme
Avant que par mes mains il reçoive une somme,
Le sot qui parlera sans aucun intérêt,
Avoura franchement l'affaire comme elle est.

LUCILE.

Ah, Ciel!

DORINE.

Une autre chose encore me chagrine:
S'il s'ennuyoit d'attendre, & plantoit là Lépine;
S'il prévenoit Damis?

LUCILE.

Va, cours l'en empêcher.

DORINE.

Je voudrois le pouvoir, votre intérêt m'est cher.

LUCILE.

Tente un dernier effort, je te devrai la vie.

DORINE.

Mes pas seront perdus si ma main n'est garnie;
C'est l'unique moyen...

LUCILE.

Prends vîte ce brillant,
Cours, ma chere Dorine, & trouve de l'argent.

DORINE.

Je suis forte à présent, l'espoir rentre en mon ame:

Dorine va combattre, & triompher, Madame.

LUCILE.

Je m'écarte peut-être, & blesse mon devoir :
Mais on doit excuser l'amour au désespoir.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUCILE

LUCILE.

QU'AVEZ-VOUS fait ? Hélas ! Quelle eſt votre imprudence ?
Dangereuſe colere, aveugle impatience,
Dans quels égaremens, dans quels triſtes excès
Peuvent en un moment conduire tes accès ?

CLITANDRE.

Pénétré de douleur & de reconnoiſſance,
Je rougis à vos pieds de mon extravagance,
Quand d'un eſprit trop prompt écoutant la chaleur,
Je cours à mon rival apprendre ſon bonheur ;
Quand ma fureur détruit l'ouvrage de Lépine,
Quand je travaille enfin moi-même à ma ruine,
Lucile généreuſe & tremblante d'effroi,
De ſes propres bijoux ſe dépouille pour moi.
Ah ! c'en eſt trop ; après ce que je viens de faire,
Oubliez-moi, je ſuis indigne de vous plaire ;
Accablez-moi du poids de votre inimitié,
Je ne mérite pas de vous faire pitié.

LUCILE.

Non, avec tant d'amour vous n'êtes point coupable.

CLITANDRE.

Je vous perds par ma faute, & ſuis inexcuſable.

LUCILE.

Je vous accuſe moins qu'un aveugle penchant.
On n'eſt pas maître enfin d'un premier mouvement.

CLITANDRE.

Loin de me condamner, vous daignez me défendre ?

LUCILE.

Il n'eſt rien que n'efface un repentir ſi tendre.
Mais qui vient d'éclairer votre eſprit prévenu ?
Comment de votre erreur êtes-vous revenu ?
Et quel eſt ce brillant qui me frappe la vue ?
Auriez-vous rencontré Dorine dans la rue ?

CLITANDRE.

Elle vient, mais trop tard, de me tirer d'erreur ;
Heureux, pourtant heureux, après un tel malheur,
Que Dorine ſe ſoit ſur mes pas rencontrée,
Qu'elle ait pu ramener ma raiſon égarée,
Et qu'elle m'ait enfin inſtruit de ſes deſſeins,
Avant que ce bijou paſſât en d'autres mains !
A vos premiers bienfaits ajoutez une grace,
Souffrez que je le garde ; agréez qu'il retrace
Par-tout à mon eſprit ce trait de votre amour,
Et qu'il m'en entretienne à chaque heure du jour.
Permettez que ma main en ſoit toujours ornée,
Et qu'il ſoit le garant de votre foi donnée.

LUCILE.

Ah ! du peu que j'ai fait c'eſt trop faire de cas.
Sans l'auſtere devoir qui retenoit mes pas,
M'aſſurant ſur moi ſeule, en ce péril extrême,
Vers le courier tantôt j'aurois volé moi-même.

CLITANDRE.

D'un honnête homme en vous je découvre le cœur,
Et toutes les vertus d'un ami plein d'ardeur :
Mais Dorine s'oublie.

LUCILE.

Elle entre, je la vois.

SCENE II.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

LUCILE.

QUe nous annonces-tu ?

CLITANDRE.

Dorine, explique-toi,
Prononce mon Arrêt, dépêche, je te prie,
Un mot va me donner le trépas ou la vie.

DORINE.

Courage, relevez votre esprit abattu.

CLITANDRE.

Eh bien ?

DORINE.

J'ai vu, Monsieur, j'ai parlé, j'ai vaincu.

CLITANDRE.

Instruis-nous en deux mots d'un bonheur qui m'enchante;
Satisfais au plutôt mon ame impatiente.

LUCILE.

Je brûle de savoir...

DORINE.

Quelle vivacité!
Pressée en même tems d'un & d'autre côté?

CLITANDRE.

Réponds-donc ?

DORINE.

Pour calmer votre ardeur empressée,
Vous saurez qu'en mes mains votre bourse laissée,
A fait parler notre homme au gré de nos souhaits,
Et de votre entreprise assure le succès.
Je fais donc appeller le courier & Lépine;
Ce dernier n'attendoit....

CLITANDRE.

Point de détail, Dorine.

DORINE.

A peine à ſes regards je fais briller l'argent,
Qu'il ſe leve, m'aborde, & puis s'en ſaiſiſſant:
Avec toi, Dieu me damne, & cette bourſe ronde,
Pour te plaire, dit-il, *j'irois au bout du monde.*
Viens, faiſons déloger Damis ſans perdre tems,
Auſſi-bien je ferai plaiſir à ſes parens.
Nous allons chez Damis. Dans l'ardeur qui l'emporte:
Eh bien, dit-il, eh bien, Conſtance eſt enfin morte.
Le courier lui répond qu'il eſt fort mal inſtruit,
Que Conſtance eſt envie, & que c'eſt un faux bruit.
Moi, je prends la parole, & j'aide au ſtratagême,
Diſant que de ce bruit je ſuis l'auteur moi-même;
Que j'ai voulu donner l'alarme à ſon rival;
Qu'au reſte l'émétique avoit vaincu le mal,
Et ſauvé du tombeau Conſtance abandonnée.
D'un dehors ingénu la fourbe accompagnée,
A ſéduit à tel point le crédule Damis,
Qu'il réprend aujourd'hui le chemin de Paris.

CLITANDRE.

Mon bonheur eſt ſi grand que j'ai peine à le croire!

LUCILE.

Mon cœur de ce bienfait gardera la mémoire.

CLITANDRE.

Pourrai-je m'acquitter quand je tiens tout de toi?

DORINE.

Vous devez à Lépine encore plus qu'à moi.
Pardonnez-lui, Monſieur.

LUCILE.

C'eſt moi qui vous en prie,
Oubliez le paſſé.

CLITANDRE.

Madame, je l'oublie,
Et cours trouver Géron.

DORINE.

Monſieur, arrêtez-vous;

Attendez que son pere ait calmé son courroux.
D'ailleurs, sur ce sujet Damis lui doit écrire,
Sa lettre fera plus que ce qu'on pourroit dire;
Nous agirons ensuite.

CLITANDRE.

Eh bien, soit, j'obéis.
Mais on tarde à venir de la part de Damis.

DORINE.

Votre esprit veut trop tôt, Monsieur, ce qu'il desire
(*à Lucile.*)
Madame, cependant j'aurois dû vous instruire
Que votre pere attend, & qu'il veut vous parler:
Partez donc, vous allez me faire quereller.

CLITANDRE, *à Lucile.*

Pressez par vos discours un hymen qu'il differe.

LUCILE.

Heureuse si je puis appaiser sa colere!

SCENE III.

CLITANDRE, DORINE.

DORINE.

De tout ceci, Monsieur, faites votre profit.
Aux plus honnêtes gens l'impatience nuit.
Vous n'en sauriez douter, perdant, sans moi, Lucile.

CLITANDRE.

Le courroux de Géron a lieu de m'alarmer;
Si mon pere arrivoit, il pourroit le calmer.

DORINE.

Quoi! de la même ardeur être toujours la proie?
Je ferai votre paix, livrez-vous à la joie.
Dès demain....

CLITANDRE.

Dès demain! Ah! tu me fais trembler;
Songes-tu bien qu'un jour est long à s'écouler?

SCENE

SCENE IV.

CLITANDRE, LÉPINE, DORINE.

LÉPINE.

GRace, grace, Monsieur, j'ai couru comme quatre.

CLITANDRE.

Va, coquin, je n'ai pas le loisir de te battre.

LÉPINE.

Votre pere, Monsieur, arrive en ce moment;
Je viens de le conduire en votre appartement.

CLITANDRE.

(*à Lépine.*)

Je te pardonne. Cours, fais venir le Notaire.

(*à Dorine.*)

Toi, tandis que je sors pour embrasser mon pere,
Profite de ce temps pour appaiser Géron,
Et fais si bien enfin qu'il entende raison.

DORINE.

Allons... mais quelqu'un vient. C'est Lucile & son pere.

SCENE V.

GÉRON, LUCILE, DORINE.

GÉRON, *à Lucile.*

IL m'a parlé lui-même, & je sai le contraire;
Il sera votre époux.

DORINE.

Et moi, je dis que non.

GÉRON.

Comment! tu me parlois tantôt d'un autre ton?

DORINE.

N'en ſoyez point ſurpris, car la mort de Conſtance
N'eſt qu'un faux bruit, Monſieur, & c'eſt moi...

GÉRON.

L'apparence ?

DORINE.

Damis doit vous écrire, il vous en convaincra:
Comme j'ai devers moi cette aſſurance-là.
Je parle pour Clitandre.

GÉRON.

Il n'aura point ma fille,
J'aimerois autant mettre un Diable en ma famille.

LUCILE.

Mon pere....

GÉRON.

Taiſez-vous, & ſongez aujourd'hui,
A vaincre tout l'amour que vous avez pour lui.
Une juſte raiſon contre lui m'indiſpoſe ;
Son affaire eſt perdue, & lui-même en eſt cauſe.

DORINE.

Qui vous l'a dit ?

GÉRON.

Son Clerc.

DORINE.

Quinze ou vingt mille francs,
Sont un petit objet.

GÉRON.

C'eſt beaucoup pour le tems,
Et je crains les effets d'une humeur ſi bouillante :
La Scene de tantôt m'eſt encore préſente.

DORINE.

Je voudrois à vingt ans vous avoir vu, Monſieur.

GÉRON.

Il eſt vrai, que j'étois un démon. Sur le cœur,
J'ai certain mot pourtant.

DORINE.

C'eſt une bagatelle.

Il plaît à votre fille, il n'est épris que d'elle ;
Point d'autre passion ; il n'aime point le jeu ;
Et quoiqu'il soit Breton, Monsieur, il boit fort peu.
Tout vous invite à faire une telle alliance.
Clitandre a de l'esprit, du bien, de la naissance ;
Il possede en un mot cent bonnes qualités,
Et n'a d'autres défauts que ses vivacités :
Il est logé chez vous, il a votre promesse,
Son pere est votre ami....

GÉRON, *à part.*

Certain remords me presse.

DORINE.

Et lui-même, Monsieur, en ces mêmes instans,
Pour cet hymen arrive.

GÉRON.

Ah ! qu'est-ce que j'entens ?

DORINE.

Et pour convaincre enfin votre esprit incrédule,
Le Laquais de Damis vient lever tout scrupule.

SCENE VI.

GÉRON, LUCILE, DORINE. LA FLEUR.

LA FLEUR.

C'Est Damis qui m'envoie, & je viens de sa part
Vous rendre cette lettre ; il est sur son départ.
Monsieur, pardon, je dois le rejoindre au plus vîte.

(Il sort.)



SCENE VII.

GÉRON, LUCILE, DORINE.

GÉRON, lit la lettre de Damis.

Je vous écris, Monsieur, les larmes aux yeux. Ma femme prétendue n'est pas morte ; & qui pis est, elle se porte bien. Je vous avois tantôt assuré le contraire, mais je ne vous ai trompé que parce que j'étois abusé moi-même par Clitandre à qui Dorine avoit fait accroire la même chose pour rire à ses dépens. On vient de me tirer d'une erreur si charmante. Adieu, Monsieur, je pars confus & mortifié de n'avoir pas l'honneur de me voir votre gendre.

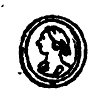
DAMIS.

LUCILE.
En termes fort touchans, cette lettre est écrite,

DORINE.
Vous le voyez, Monsieur ; vous avois-je menti ?

GÉRON.
Pour le coup je me rends & suis tout ébahi !

DORINE.
Concluons au plutôt. Voici Monsieur Argante.



SCENE DERNIERE.

GÉRON, ARGANTE, CLITANDRE, LUCILE, LÉPINE, DORINE, UN NOTAIRE.

ARGANTE, *à Géron.*

JE vous embrasse enfin, que mon ame est contente !

GÉRON.

Ah ! vous me surprenez bien agréablement.

CLITANDRE.

Me refuserez-vous encor votre agrément ?

GÉRON.

J'attendois votre pere, & veux ce qu'il souhaite.

CLITANDRE.

Tous mes vœux sont remplis & ma joie est parfaite.
Monsieur....

GÉRON.

Remerciez votre pere aujourd'hui,
Car vous aviez besoin, Monsieur, d'un tel appui.
Croyez-moi, modérez vos fougues ordinaires,
Ou vous risquez souvent de gâter vos affaires.

ARGANTE.

Profitez de l'avis, mon fils, corrigez-vous.

CLITANDRE, *à Géron.*

Daignez vîte, Monsieur, former des nœuds si doux.
(*à Argante.*)
Mon pere, à bon bonheur hâtez-vous de souscrire.

ARGANTE.

Je viens pour accomplir ce que ton cœur desire.
Ma foi, je cours encor la poste galamment.

GÉRON.

Oh ! vous fûtes toujours d'un bon tempérament.

ARGANTE.

Votre complexion ne doit rien à la nôtre.

CLITANDRE.

Eh ! mon pere.

GÉRON.

Il est vrai que j'en vaux bien un autre.

CLITANDRE.

Eh ! Monsieur.

GÉRON.

J'ai l'œil vif & le teint assez frais.

ARGANTE.

Je vous trouve de même à quelques rides près
Et quelques cheveux blancs ; c'est une minutie.

CLITANDRE.

Le Contrat est dressé ; signez donc, je vous prie.

ARGANTE.

Tout à l'heure. Depuis l'an mille sept cens six,
(C'étoit à mon dernier voyage de Paris)
Nous ne nous sommes vus l'un ni l'autre, je pense.

GÉRON.

Quel plaisir !

ARGANTE.

Quelle joie !

CLITANDRE.

Ah ! je perds patience.

ARGANTE & GÉRON, *s'embrassant de nouveau.*

De nous revoir tous deux.

CLITANDRE.

Eh ! daignez donc finir ;
Vous aurez tout le tems de vous entretenir.

ARGANTE.

Je reconnois mon fils à cette impatience.

DORINE.

Vous laissez trop aussi son amour en souffrance.

ARGANTE, *à Géron.*

Vous souvient-il du jour que nous vîmes saint Cloud?
Les Cascades jouoient; je les aime sur-tout.

GÉRON.

J'eus beaucoup de plaisir, & je me le rappelle.

CLITANDRE.

Je suis perdu ! Tous deux commencent de plus belle.

GÉRON.

Et ce soir.... là...

ARGANTE.

Ce soir que nous fûmes au Cours ?

GÉRON.

Oui.

CLITANDRE, *à Dorine.*

Prens pitié de moi, j'implore ton secours.

DORINE, *se mettant entre les deux Vieillards.*

Ah ! que les vieilles gens ont de peine à se taire.

ARGANTE.

Et mon procès ?

GÉRON.

Il est....

DORINE.

Ne parlons point d'affaire.
Signez. (*Argante & Géron signent.*)

LÉPINE.

J'ai mis, Messieurs, à profit les instans,
Et vais vous régaler d'un concert agréable.

CLITANDRE.

Ce sera pour demain.

GÉRON.

Allons nous mettre à table.

LÉPINE, *à Dorine.*

Je m'en vais, si tu veux, t'épouser tout à fait;
Car l'exemple du Maître est suivi du Valet,
Sur-tout quand il s'agit de faire une sottise.

DORINE.

Soit, au plutôt, de peur que je ne me ravise.

LÉPINE.

Toi fille de Paris, & moi Valet Manceau,
Morbleu! Vit-on jamais assortiment plus beau?
Il va naître de nous, Madame de Lépine,
Une postérité diablement libertine.

FIN.



LE BABILLARD,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LÉANDRE, Amant de Clarice.

VALERE, parent de Léandre, & ſon rival.

CLARICE, Veuve.

CÉPHISE, Tante de Clarice.

DAPHNÉ, Voiſine de Clarice.

HORTENSE, Sœur de Daphné.

ISMENE, amie de Céphiſe.

MÉLITE, Babillarde.

DORIS, autre Babillarde.

NERINE, Suivante de Clarice.

LA FLEUR, Laquais.

La Scene eſt à Paris, chez Clarice.



LE BABILLARD,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

CLARICE, NERINE.

CLARICE.

JE ſors d'avec Léandre ; ah ! quel homme ennuyeux ?
Je n'en puis plus, je ſens un mal de tête affreux;
Il n'a pas déparlé pendant une heure entiere :
Par bonheur, à la fin, je viens de m'en défaire,
Sous le prétexte heureux d'une commiſſion
Dont j'ai ſû le charger.

NERINE.

Il falloit, ſans façon,
Lui donner ſon congé. Si j'avois été crue,
Vous l'auriez fait, Madame, à la premiere vue.
Sa langue eſt juſtement un claquet de moulin,
Qu'on ne peut arrêter ſi-tôt qu'elle eſt en train ;
Qui babille, babille, & qui d'un flux rapide
Suit indiſcrétement la chaleur qui la guide ;

De guerre, de combats, cent fois vous étourdit;
Parle contre lui-même, & souvent se trahit;
Dit le bien & le mal sans voir la conséquence,
Et de taire un secret ignore la science.

CLARICE.

Tu le peins assez bien.

NERINE.

Oui, j'ose mettre en fait,
Madame, qu'un Bavard est toujours indiscret
En vain. Tel est l'esprit de notre Capitaine:
Quoiqu'il ne vienne ici que de cette semaine,
Ce tems me semble un siecle; & je tremble aujourd'hui
Que vous n'ayiez dessein de vous unir à lui,
Etant si différens d'humeur, de caractere.
Clarice, honneur du Sexe, a le don de se taire,
Exempte du défaut qui nous est reproché,
Et dont Monsieur Léandre est si fort entiché.
Pour moi je trouverois son parent préférable;
Valere est le plus jeune & le plus raisonnable,
Il a beaucoup d'esprit, parle peu comme vous.

CLARICE.

Nérine, je veux bien l'avouer entre nous,
Je pense comme toi: tout ce qui m'embarrasse,
Je dépens de ma Tante.

NERINE.

Eh, Madame, de grace,
N'êtes-vous pas veuve?

CLARICE.

Oui; mais je dois ménager
Cette Tante qui m'aime & veut m'avantager;
Tu sais que j'en attens un fort gros héritage.
Je ne puis faire un choix sans avoir son suffrage;
Et malheureusement, sans l'avoir jamais vu,
Céphise pour Léandre a l'esprit prévenu.
Ismene son amie, avec grand étalage,
En a fait un portrait comme d'un personnage
Distingué dans la guerre, & qui pour sa valeur

Doit bientôt d'une place être fait Gouverneur.

NERINE.

Valere est Officier, brigue la même place,
Et peut également obtenir cette grace.
Quand même le contraire arriveroit enfin,
Pourrez-vous épouser....

CLARICE.

Mon cœur est incertain.

NERINE.

Et moi, si pour époux vous acceptez Léandre,
Je quitte dès ce soir sans plus long-tems attendre.
Quel Maître! Il voudroit seul parler dans le logis.
Ce seroit un tyran, qui tout le jour assis
Usurperoit nos droits, qui feroit notre office;
Et je mourrois plutôt que d'être à son service.
Il me seroit trop dur de garder mes discours,
De ne pouvoir rien dire, & d'écouter toujours.
Un grand parleur, Madame, est un monstre en ménage,
Et ce n'est que pour nous qu'est fait le *babillage*.

CLARICE.

Que veux-tu que je fasse en cette occasion?
Dis.

NERINE.

Il faut vous armer de résolution,
Sortir en même tems de votre léthargie;
Agir, faire parler une commune amie;
Par exemple, Daphné, qui dans cette maison
Occupe un logement.

CLARICE.

Sous un air assez bon
Elle a l'esprit malin. J'ai plus de confiance
Dans Hortense sa sœur.

NERINE.

L'une & l'autre s'avance.

SCENE II.

CLARICE, DAPHNÉ, HORTENSE, NERINE.

DAPHNÉ, *à Clarice.*

Quoi, vous vous mariez, & ne m'en dites rien,
A moi votre voisine! Oh, cela n'est pas bien.

CLARICE.

Mais vous me surprenez avec cette nouvelle.

DAPHNÉ.

A quoi bon le cacher? Soyez plus naturelle.
Vous sortez de veuvage, il n'est rien de plus sûr.

CLARICE.

Qui peut vous l'avoir dit?

DAPHNÉ.

Votre mari futur.
Dès demain au plutard vous épousez Léandre.

HORTENSE.

C'est un bruit que lui-même a grand soin de répandre.
Ce n'est plus un secret.

NERINE.

Il est bon là, ma foi.

CLARICE.

Vous êtes là-dessus plus savantes que moi.
Je sai, pour m'obtenir, qu'il fait agir Ismene,
Mais je ne croyois pas la chose si prochaine.
Léandre le premier, auroit dû m'avertir,
Et la seule raison m'y fera consentir.
Comme mon cœur rejette au fond cette alliance,
Vous devez l'une & l'autre excuser mon silence;
J'ai même appréhendé qu'avec juste raison,
Daphné ne badinât d'une telle union;

Et, pour preuve qu'ici j'agis avec franchiſe,
Je vous prie inſtamment d'en parler à Céphiſe,
Pour la faire changer de réſolution,
Je ne vous aurai pas peu d'obligation.

HORTENSE.

Dès que je la verrai, fiez-vous à mon zele ;
Comptez que je ferai mon poſſible auprès d'elle.

CLARICE.

Ecoutez cependant, je dois vous avertir
Que Léandre chez moi va bientôt revenir.
S'il nous rencontre enſemble....

NERINE.

Eh, vous n'avez que faire
De vous preſſer, ſachant quel eſt ſon caractere.
Il eſt chargé pour vous d'une commiſſion,
Mais il ne quitte pas ſi-tôt une maiſon.
Il dit toujours, je ſors, & toujours il demeure.
Ne parlât-il qu'au Suiſſe, il lui faut plus d'une heure.
Ce remarquable trait, l'avez-vous oublié ?
A dîner l'autre jour quand vous l'aviez prié,
Il fut voir le matin Doris, grande parleuſe,
Puis Mélite ſurvint, autre inſigne cauſeuſe.
Le trio de jaſer fit ſi bien ſon devoir,
Qu'il ne ſe ſépara qu'à cinq heures du ſoir.
Il jaſeroit encor, ſi le diſcret Léandre
N'avoit appréhendé de ſe trop faire attendre :
Croyant ſe mettre à table, il vint (j'en ai bien ri)
Une groſſe heure après qu'on en étoit ſorti.

DAPHNÉ.

Le trait eſt ſingulier.

HORTENSE.

S'il ne trouvoit perſonne.

DAPHNÉ.

Pour plus de ſûreté, dépêchons-nous, ma bonne,
Partons.

HORTENSE.

Ma ſœur & moi, nous allons au Palais,
Où nous avons affaire.

CLARICE.

Et moi, dans le Marais,
Voir ma Tante, & ſavoir au vrai ce qu'elle penſe
D'un hymen pour lequel j'ai de la répugnance.

DAPHNÉ.

Quelqu'un monte; c'eſt lui, car j'entens parler haut.
Sortons par ce côté; ſauvons-nous au plutôt.

(*Elles ſortent.*)

NERINE.

Il a de babiller une fureur extrême,
Juſque-là, qu'étant ſeul il jaſe avec lui-même.

SCENE III.

LÉANDRE, NERINE.

LÉANDRE, *parlant tout ſeul ſans voir Nérine.*

NOn, rien n'eſt plus piquant que de courir, d'aller,
Sans rencontrer perſonne à qui pouvoir parler.
Quand on trouve les gens, on raiſonne, l'on cauſe,
On s'informe, & toujours on apprend quelque choſe;
Et ne dit-on qu'un mot au Portier du logis,
Cela vous ſatisfait; & comme le Marquis
Me diſoit l'autre jour en allant chez Julie....

NERINE.

A qui parle Monſieur?

LÉANDRE.

C'eſt toi! Bonjour, mamie;
Comment te portes-tu? Fort bien, j'en ſuis ravi;
Ta Maîtreſſe de même, & moi fort bien auſſi.
Elle m'avoit prié d'aller voir Iſabelle
De ſa part; mais, morbleu, perſonne n'eſt chez elle

Pas le moindre Laquais ; j'ai trouvé tout sorti,
Et je suis revenu comme j'étois parti.
Hier encore, hier, je courus comme un diable,
Secoué, cahoté dans un Fiacre exécrable.
Au Fauxbourg saint Marceau j'allai premiérement;
Des Gobelins ensuite au Fauxbourg saint Laurent,
Du Fauxbourg St. Laurent, sans presque perdre haleine,
Au Fauxbourg saint Antoine, & tout près de Vincenne,
Du Fauxbourg St. Antoine au Fauxbourg saint Denis;
Du Fauxbourg saint Denis dans le Marais, & puis
En cinq heures de tems faisant toute la Ville,
Je revins au Palais, & du Palais dans l'Isle;
De là je vins tomber au Fauxbourg saint Germain;
Du Fauxbourg saint Germain...

NERINE, *l'interrompant avec volubilité.*

J'ai couru ce matin,
Et de mon pied léger, jusqu'au bout de la rue;
De la rue au marché ; puis je suis revenue.
Il m'a fallu laver, frotter, ranger, plier;
J'ai monté, descendu de la cave au grenier,
Du grenier à la cave, arpenté chaque étage.
J'ai tourné, tracassé, fini plus d'un ouvrage;
Pour Madame & pour moi fait chauffer un bouillon:
J'ai plus de trente fois fait toute la maison,
Pendant qu'un Cavalier, que Léandre on appelle,
A causé, babillé, jasé tant auprès d'elle,
Qu'elle en a la migraine, & que pour s'en guérir,
Tout à l'heure, Monsieur, elle vient de sortir.

LÉANDRE.

Vous devenez, ma fille, un peu trop familiere,
Et toutes ces façons ne me conviennent guere.
Si je ne respectois la maison où je suis,
Parbleu, je saurois bien.... Profitez de l'avis;
Et, parlant à des gens qui passent votre sphere,
Songez à mieux répondre ou plutôt à vous taire.

NERINE.

Le silence est un art difficile pour nous,
Et j'irai, pour l'apprendre, à l'école chez vous.

LÉANDRE.

A Clarice tantôt je dirai la maniere
Dont tu reçois ici ceux qu'elle considere ;
Et tu devrois savoir qu'en la passe où je suis,
On doit me ménager, & qu'en un mot je puis
Faire de ma Maîtresse une très-haute Dame,
Et qu'aujourd'hui peut-être elle sera ma femme ;
Que je dois obtenir un important Emploi,
Ayant avec honneur servi vingt ans le Roi ;
Que Clarice avoit tort de préférer Valere,
Et qu'il est mon cadet de plus d'une maniere ;
Qu'un homme comme moi trouve plus d'un parti,
Que de Julie enfin je ne suis pas haï.
Julie a du brillant & beaucoup de jeunesse :
Ta Maîtresse a trente ans, & moins de gentillesse,
Mais elle a des vertus dont je fais plus de cas,
Elle est sage, œconome, & ne babille pas.

NERINE.

La déclaration est tout à fait nouvelle,
Et je vous dois, Monsieur, remercier pour elle.

LÉANDRE.

Adieu. Je vais agir pour mon Gouvernement.
Oh ! Valere en sera la dupe sûrement.
Mais je le vois qui vient.

NERINE.

Avec lui je vous laisse.
(*Elle sort.*)

LÉANDRE, *à part.*

Il m'aborde à regret, & son aspect me blesse.
Il n'est, pour se haïr, que d'être un peu parent.

SCENE IV.

LÉANDRE, VALERE.

LÉANDRE.

AH ! Vous voilà, Monsieur, j'en suis charmé vraiment.
C'est peu que de vouloir m'enlever ma Maîtresse ;
J'apprends que vous avez encore la hardiesse
De former des desseins sur le Gouvernement,
Qui, par la mort d'Enrique, est demeuré vacant,
Et que j'ai demandé pour prix de mon courage,
Sans respecter mes droits, mes services, mon âge.
Mais, mon petit cousin, je vous trouve plaisant,
D'oser, d'affecter d'être en tout mon concurrent.
Vous vous taisez ?

VALERE.

J'attends le moment favorable,
Et vous trouve, Monsieur, parleur fort agréable.
Vous avez tort, pourtant, de vous mettre en courroux,
Vous savez que je suis Officier comme vous.

LÉANDRE.

Officier comme moi ? Tu te mocques : A d'autres !
Oses-tu comparer tes services aux nôtres ?
Dès l'âge de quinze ans j'ai porté le mousquet ;
Quand j'étois Lieutenant, tu n'étois que Cadet.
J'ai vu trente Combats, vingt Sieges, six Batailles ;
J'ai brisé des remparts, j'ai forcé des murailles ;
J'ai plus de trente fois harangué nos soldats,
Et, Bourgeois, je me suis ennobli par mon bras.
Je n'oublierai jamais ma premiere campagne,
Je crois que nous faisions la Guerre en Allemagne,
Dans un détachement... c'étoit en sept cens trois,
A cinq heures du soir.... quatorzieme du mois....
L'affaire fut très-vive, & j'y fis des merveilles.

Alidor y laissa une de ses oreilles,
Il a joué depuis jusqu'à son Régiment,
Autrefois Colonel, & Commis à présent.
Connois-tu bien sa femme? Elle est encore piquante:
J'étois hier chez elle, où j'entretins Dorante.
As-tu vu la maison qu'il a tout près de Caen;
Elle est belle. Je vais t'en faire ici le plan
En deux mots.

VALERE.

Mais, Monsieur, vous battez la campagne,
Et vous êtes déja bien loin de l'Allemagne.
Quant au Gouvernement, le succès montrera
Si j'ai de bons amis.

LÉANDRE.

Oh! je t'arrête-là.
Des amis, des patrons, j'en ai de toute espece.
Frippons, honnêtes gens, tout pour moi s'intéresse,
Je fais agir sous main le Chevalier Caquet,
Lisimon l'intriguant, & Damon le furet,
Qui se fourre par-tout, à l'État très-utile,
Officier à la Cour, Espion à la Ville.
Un jeune Abbé qui fait & le bien & le mal,
Du sexe fort aimé. J'aurai par son canal
Une Lettre aujourd'hui d'une certaine Dame,
Qui connoît le Ministre & peut tout sur son ame;
Parente de Cloris: je ne dis pas son nom,
Il faut avoir en tout de la discrétion.
Chez elle, ce matin, sans plus long-tems remettre,
L'Abbé doit me mener pour avoir cette Lettre.

VALERE, *à part.*

Parente de Cloris! C'est Constance, ma foi.
Elle est fort mon amie, & fera tout pour moi.
Il m'a très à propos rappellé son idée;
Il faut le prévenir.

LÉANDRE.

La chose est décidée,
Et quand même la Cour, par un coup de bonheur,
De Quimper-Corentin vous feroit Gouverneur,

Je n'en ferois pas moins le mari de Clarice,
Car sa tante m'estime.

VALERE.

Elle vous rend justice.
Votre....

LÉANDRE.

Votre? Ecoutez, car je parle le mieux.

VALERE.

Dites encor le plus.

LÉANDRE.

Tu n'es qu'un envieux;
N'ayant pas, comme moi, le don de la parole,
Ton cœur en est jaloux, & cela te désole.
De ma complexion, je parle peu pourtant;
Et si j'avois voulu mettre au jour mon talent,
Mieux que mon Avocat, j'aurois plaidé moi-même
Mes causes, quoiqu'il soit d'une éloquence extrême;
Car il dit ce qu'il veut, il est orateur né.
Sur sa langue les mots s'arrangent à son gré;
Sa volubilité qui n'a point de pareille
Est un torrent qui part & ravage l'oreille;
Et je ne vois personne au Palais aujourd'hui,
Qui parle plus long-temps, ni plus vîte que lui.

VALERE.

Oh! sur lui vous auriez remporté la victoire;
Je ne balance pas un moment à le croire.

LÉANDRE.

En vain, tu penses rire, en vain tu crois railler.
Sois instruit que tout cede au talent de parler;
Et sache qu'en amour aussi-bien qu'en affaire,
La langue fut toujours une arme nécessaire;
Par-là l'on persuade & l'on se fait aimer,
On méprise ces gens qui, lents à s'exprimer,
Hésitant sur un mot qui dans leur bouche expire,
Font souffrir l'Auditeur de ce qu'ils veulent dire.

VALERE.

Moi, je crois qu'en affaire aussi-bien qu'en amours,
Agir quand il le faut; vaut mieux que les discours;

Le trop parler, Monsieur, souvent nous est contraire.

LÉANDRE.

Vous jasez cependant plus qu'à votre ordinaire.
Pour moi, j'articulois mes mots avant le tems,
Et m'expliquois si bien à l'âge de trois ans,
Qu'entendant mes discours qui passoient ma portée,
Un jour, il m'en souvient, ma grand'mere enchantée,
Me prit entre ses bras....

VALERE.

Quel est donc ce Laquais?

SCENE V.

LÉANDRE, VALERE, LA FLEUR.

LA FLEUR, *bas à Léandre.*

Monsieur l'Abbé m'envoie, il vous attend.

LÉANDRE.

J'y vais.

(*Continuant son discours.*)

Puis me tint ce propos.

VALERE, *bas.*

Le voilà qui demeure.

LA FLEUR, *revenant sur ses pas.*

Monsieur, il va sortir, dépêchez.

LÉANDRE.

Tout à l'heure.

(*La Fleur s'en va.*)

SCENE VI.

LÉANDRE, VALERE.

LÉANDRE.

LA bonne femme donc, j'ai son discours présent,
Ce qu'on retient alors reste profondément.
C'est une cire molle, où tout ce qu'on applique,
S'écrit.... Si comme moi, vous saviez la Physique,
Je vous mettrois au fait; car j'ai beaucoup de goût
Pour un homme de guerre, & fais un peu de tout.
J'aime les tourbillons, le sec & le liquide,
Des atomes....

VALERE, *à part.*

Il va se perdre dans le vuide

LÉANDRE.

Le flux & le reflux exercent mon esprit,
La matiere subtile, elle me réjouit.
C'est une belle chose encore que l'Histoire:
Je la cite à propos, car j'ai de la mémoire;
Et n'ai rien oublié de tout ce que j'ai lu:
La bataille d'Arbelle, où César fut vaincu,
Et celle de Pharsale où périt Alexandre;
Et Darius le Grand, qui mit Thèbes en cendre....
Dans la vivacité, je crois que je confonds.

VALERE.

Ma foi, vous excellez pour les digressions,
Et j'admire votre art à changer de matieres
Par des transitions insensibles, légeres:
Vous raisonnez de tout avec beaucoup d'esprit,
Et vous citez l'Histoire en homme bien instruit.

LÉANDRE.

Il me brouille toujours.

SCENE VII.

LÉANDRE, VALERE, NERINE.

NERINE.

EXcusez, je vous prie;
Mais il entre, Messieurs, nombreuse compagnie:
La Tante de Clarice arrive maintenant,
Ismene l'accompagne: Hortense au même instant
Rentre, & sa sœur la suit; Doris avec Mélite
Vient d'un autre côté pour nous rendre visite.
(*S'adressant à Léandre.*)
Vous les entretiendrez, elles ne sont que six,
Et ferez, s'il vous plaît, les honneurs du logis,
Monsieur, en attendant le retour de Clarice.

LÉANDRE.

Volontiers, je saisis l'occasion propice;
Je vole vers la tante & je cours l'embrasser,
Et lui donner la main. Je vous laisse y penser.
Adieu, Monsieur.

SCENE VIII.

VALERE, NERINE.

VALERE.

QUe croire?

NERINE.

Allez, quoi qu'il en dise,
Nous pourrons balancer le pouvoir de Céphise.
Monsieur, je vous protege, & cela vous suffit.

VALERE,

VALERE.

Et ta Maîtresse ?

NERINE.

Elle est pour vous, sans contredit,
Si le Gouvernement....

VALERE.

Va, mon affaire est bonne,
Et je sors de ce pas pour voir une personne,
Dont notre Babillard m'a fait ressouvenir,
Et qui pour moi, je crois, pourra tout obtenir :
Dans le tems que lui-même entretiendra ces Dames,
Et qu'il va tenir tête au caquet de six femmes.

NERINE.

Rentrons, j'entens nos gens qui parlent en chorus.

SCENE IX.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMENE, HORTENSE, DAPHNÉ, DORIS, MÉLITE.

DORIS, & MÉLITE, *entrant les premieres.*

Nous nous rendons, Madame, & ne disputons plus.

HORTENSE, *à Cephise.*

Je suis de la maison, point de cérémonie.

LÉANDRE, *se plaçant au milieu.*

Mesdames, vous voilà fort bonne compagnie :
Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'écouter ;
Et de tous vos discours je m'en vais profiter.

DAPHNE.

Vous êtes aujourd'hui coëffée en miniature.
(*Bas à Hortense.*)
Sa parure est risible autant que sa figure.

DORIS.

Je suis en négligé.

ISMENE.

J'aime cette façon.

CEPHISE, *avec poids & lenteur.*

Elle vous sied.

LÉANDRE.

Cela vous donne un air frippon.

HORTENSE.

Je viens de rencontrer Lucile dans la rue,
Et je vous avourai que je l'ai méconnue.

ISMENE.

Elle devient coquette en l'arriere saison.

MELITE.

Elle est toujours au Bal, c'est-là sa passion.

CEPHISE.

Mais à propos de Bal, on m'a fait une histoire.

LÉANDRE.

Bon. Racontez-nous-la; plus qu'on ne sauroit croire
J'ai l'esprit curieux.

CEPHISE.

Je vais vous la conter.

DORIS.

J'en sais une.

LÉANDRE.

Et moi deux.

CEPHISE.

Voulez-vous m'écouter?

DAPHNÉ.

Oh! vous parlez si bien, que je suis toute oreille.

(*A part.*)

Son ton de voix m'endort, & déja je sommeille.

LÉANDRE.

Je ne dis rien.

ISMENE, & DORIS.

Paix.

LÉANDRE.

Paix.

CEPHISE, *lentement.*

Conduite par l'Amour;

Certaine Dame au Bal, se rendit l'autre jour.

LÉANDRE.

Au Bal de l'Opéra ?

CEPHISE.

Sans doute. Un Mousquetaire
L'attiroit en ces lieux.

LÉANDRE.

En amour comme en guerre
Ce sont de verds Messieurs.

CEPHISE.

La Dame en question,
Je ne la nomme point, & cela pour raison.

DORIS.

Je devine qui c'est.

LÉANDRE.

C'est la jeune Marquise.

ISMENE, *à part.*

Il va par son babil indisposer Céphise.

CÉPHISE.

Un instant, attendez ; celle dont il s'agit
A près de soixante ans, à ce que l'on m'a dit.

LÉANDRE.

Oh ! j'y suis pour le coup.

MÉLITE.

Je sais aussi l'affaire.

LÉANDRE.

C'est Cloé.

CEPHISE.

Point du tout.

HORTENSE, *à part.*

L'étrange caractere.

MÉLITE.

C'est Clorinde.

LÉANDRE.

Ou Lucile.

CEPHISE.

Eh ! d'un esprit moins prompt...

LÉANDRE.

Mais, ſans vous interrompre.

CEPHISE.

Encore il m'interrompt!

LÉANDRE.

Permettez-moi....

CEPHISE.

Je prends le parti de me taire,
Puiſqu'on n'écoute pas, qu'on me rompt en viſiere.

LEANDRE.

Moi, Madame, j'en ſuis incapable.

CEPHISE.

Il ſuffit.

DORIS.

Pour bien faire, parlons tour à tour.

LEANDRE.

C'eſt bien dit.
La converſation doit être générale.

MÉLITE.

Le moyen, ſi Monſieur ſaiſit toujours la bale.

LEANDRE.

Je n'ai pas entamé ſeulement un diſcours.

DAPHNÉ, *bas à Léandre.*

Allez, laiſſez-les dire, & pourſuivez toujours.

DORIS.

Meſdames, irez-vous à la Piece nouvelle?

LEANDRE.

Le Titre, s'il vous plaît?

ISMENE.

Dit-on qu'elle ſoit belle?

MÉLITE.

Le Babillard, Monſieur.

LEANDRE.

Oh! je veux voir cela,
Et je ferai ce ſoir faux-bond à l'Opéra.

CEPHISE.

Pour moi, je ne ſaurois ſouffrir les Comédies.

DORIS.

Je n'ai du goût aussi que pour les Tragédies.

LÉANDRE.

Parbleu, j'y veux mener le Chevalier Caquet,
Avec mon Avocat, pour y voir leur portrait.
A ce Théatre-là pourtant je ne vais gueres.

DAPHNÉ.

Je m'étonne, Monsieur, qu'ayant tant de lumieres...

LEANDRE.

Je pourrois, il est vrai, passer pour connoisseur;
Car je sai tout Pradon & Montfleury par cœur.
Autrefois j'ai joué dans les fureurs d'Oreste.
Tien, tien, voilà le coup.

MELITE.

Nous vous quittons du reste.

DORIS.

J'aime beaucoup la Foire.

LEANDRE.

Oh! j'y ris sur ma foi,
Du meilleur de mon ame, & sans savoir pourquoi.
Madame, avez-vous vu l'animal remarquable,
Qui tient du chat, du bœuf, presque au chaumeau semblable?.
Et le fameux Saxon n'est-il pas amusant?
Polichinelle encore, est fort divertissant.
Ma foi, vive Paris, c'est une grande Ville.

MELITE.

On ne peut dire un mot qu'il n'en réponde mille.

CEPHISE.

Il interrompt toujours.

DORIS.

Il fait tout l'entretien.

DAPHNÉ, *bas à Léandre.*

Ne vous relâchez pas.

LEANDRE.

Je ne dirai plus rien.

CEPHISE.

Pourriez-vous me donner des nouvelles d'Aminte?

DORISE, & MELITE.
Madame, elle eſt...
LEANDRE.
Elle eſt mariée à Philinte.
CEPHISE.
Il tient bien ſa parole.
MELITE.
Elle eſt veuve.
LEANDRE.
J'ai tort.
DORIS.
Aminte eſt mon amie.
MELITE.
Et je ſuis ſa voiſine.
LEANDRE.
Je lui tiens de plus près, car elle eſt ma couſine.
MELITE.
Elle n'eſt plus ici.
LEANDRE.
Sans conteſtation.
DORIS, *à Céphiſe.*
Vous l'a-t-on dit?
LEANDRE.
Avec votre permiſſion...
CEPHISE.
Eh! laiſſez donc parler!
DORIS.
Elle ſe remarie...
DAPHNÉ, *à Léandre.*
Défendez-vous.
LEANDRE.
Un mot.
MELITE.
Elle eſt en Picardie...
LEANDRE.
Oh! je ſuis ſon couſin...
DORIS.
Par le dernier courier...

LÉANDRE.

Au troisieme degré.

MÉLITE.

Jusqu'au mois de Janvier...

LÉANDRE.

Je sors d'un sang Bourgeois.

DORIS.

Elle vient de m'écrire.

MÉLITE.

Je dois...

LÉANDRE.

Et je me fais un honneur de le dire.

CEPHISE.

Mais....

MÉLITE.

Dans ce pays-là comme j'ai quelques biens...

LÉANDRE.

Je le suis....

DORIS.

Elle épouse un Conseiller d'Amiens....

MÉLITE.

Je dois aller bientôt....

LÉANDRE.

Du côté de ma mere....

DORIS.

C'est un riche parti....

MÉLITE.

Je pars avec mon frere....

CEPHISE.

Mesdames....

LÉANDRE.

Il est sûr....

CEPHISE.

Mais, Monsieur....

DAPHNÉ, *à Léandre.*

Tenez bon.

LÉANDRE, MÉLITE, DORIS.

Madame....

DAPHNÉ, *à Léandre.*

Allons, pouffez, car vous avez raifon.

LÉANDRE, MÉLITE, DORIS, CEPHISE, & ISMENE, *parlent enfemble.*

LÉANDRE.

On me contefte en vain ce que je certifie,
On ne m'apprendra pas ma généalogie.
Mieux qu'un autre, je crois, je dois en être inftruit,
Puifque, cent & cent fois, mon pere me l'a dit.

MÉLITE.

Comme je la connois dès la plus tendre enfance,
Qu'elle eut toujours en moi beaucoup de confiance,
Ne pouvant me parler, elle m'écrit fouvent,
Et je lui fais auffi réponfe exactement.

DORIS.

A vous dire le vrai la Province m'ennuie;
Car je hais les façons & la tracafferie,
Et fi je n'efpérois de bientôt revenir,
Je ne pourrois jamais me réfoudre à partir.

CEPHISE.

Il ne fe vit jamais une chofe femblable!
Il faut avoir l'efprit, l'humeur infupportable;
Et c'eft un procédé, Monfieur, des plus choquans,
Que de fermer ainfi toujours la bouche aux gens.

ISMENE.

Je me joins à Madame, & ne puis plus me taire
Sur vos façons d'agir, fur votre caractere.
J'en fuis fcandalifée, & par votre caquet
Vous détruifez, Monfieur, tout ce que j'avois fait.

MÉLITE.

Si vous voulez mander....

DORIS.

Vous connoiffez Chryfante?

LÉANDRE.

Quoique vous en difiez, Aminte eft ma parente,
Mefdames : car Aminte eft fille de Damon,
Gentilhomme fervant, & petit-fils d'Orgon.
Lequel Orgon étoit propre neveu d'Argante,

Célebre Partisan, & frere de Dorante :
Lequel Dorante avoit en hymen clandestin
Epousé par amour Guillemette Patin :
Laquelle Guillemette étoit, ne vous déplaise,
Fille du second lit d'Angélique la Chaise :
Et laquelle Angélique...

(Il tousse.)

MÉLITE.

Oh! laquelle, lequel,
Je n'y puis plus tenir. *(Elle sort.)*

SCENE X.

LÉANDRE, CEPHISE, ISMENE, DORIS, DAPHNÉ, HORTENSE.

LÉANDRE, *continuant son discours.*

Du côté paternel,
Si j'ai bonne mémoire, étoit sœur d'Hipolyte.

(Il crache.)

DORIS, *bas en s'en allant.*

Qu'une nazarde.... Mais il vaut mieux que je quitte.

SCENE XI.

LÉANDRE, CEPHISE, ISMENE, HORTENSE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *poursuivant toujours.*

Et ladite Hipolyte étoit sœur, d'autre part,
De l'Avocat Martin, dit Babille ou Braillard,
Qui mourut en parlant. Ledit Martin Babille

Etoit mon trisaïeul.

HORTENSE.

C'est un mal de famille.
Fuyons, sauve qui peut.

(Elle s'en va.)

SCENE XII.

LÉANDRE, CEPHISE, ISMENE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *reprenant son discours.*

J'Ai son portrait chez moi,
Et lui ressemble fort. On voit par-là, je croi,
Qu'Aminte.... Attendez, j'oubliois de vous dire
Que ce fameux Martin sortoit d'une Delphire:
Laquelle descendoit du Vicomte de Quer,
Bas-Breton de naissance, & Seigneur de Quimper:
Ce Vicomte de Quer, remarquez bien de grace.....

(Il éternue.)

ISMENE, *bas.*

Que Monsieur est un sot. J'abandonne la place.

(Elle sort en colere.)

SCENE XIII.

LÉANDRE, CEPHISE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *continuant toujours.*

FUt grand homme de Guerre, & de Mestre de Camp
Donna dans le Commerce, & devint Trafiquant.
Or donc, pour revenir, pour être laconique,

Martin Braillard-Babille étoit oncle d'Enrique,
Major & Gouverneur de Quimpercorentin.
Je dois avoir sa place, & le dis à dessein.
Enrique donc, neveu de Martin...

(*Il se mouche.*)

CEPHISE.

Ah! J'expire,
J'étouffe, & je m'en vais.

(*Elle sort.*)

DAPHNÉ.

Moi, je creve de rire.

(*Elle suit Céphise.*)

SCENE XIV.

LÉANDRE, *poursuivant seul.*

HErita de ses biens; car ce Martin Braillard
N'avoit, à son décès, laissé qu'un fils bâtard,
Mort depuis en Espagne; & pour toute famille,
De son épouse Alix n'avoit eu qu'une fille,
Trépassée, enterrée un an avant sa mort,
Qui promettoit beaucoup, & qu'il chérissoit fort.

SCENE XV.

LÉANDRE, NERINE, *qui vient en tapinois & se met derriere lui pour l'écouter.*

LEANDRE, *sans appercevoir Nérine.*

ENrique combattit & sur mer, & sur terre,
Et laissa les trois quarts de son corps à la guerre;
Car il perdit un œil à Gand, le fait est sûr,
La cuisse droite à Mons, le bras gauche à Namur.
Il n'aimoit pas le vin, & haïssoit les femmes;

Je le dis à regret, excusez-moi, Mesdames,
De vous fâcher en rien....

NERINE, *derriere la chaise.*

Vous êtes bien poli.

LEANDRE.

Ah ! Nérine, c'est toi. Mais je suis seul ici ;
Je m'en serois douté. Peste soit des femelles,
Dans tous leurs entretiens elles sont éternelles ;
Veulent parler, parler, & n'écouter jamais.
Ces bavardes, sur-tout, bon Dieu, que je les hais !
Le talent le plus rare & le plus nécessaire,
Sur-tout dans une femme, est celui de se taire.

NERINE.

Ah ! Monsieur, quel exploit ! Avoir ainsi défait,
Su vaincre, surpasser en babil, en caquet,
Six femmes à la fois, & leur donner la fuite.
Quelles femmes encor ! La braillarde Mélite,
L'éternelle Céphise, & la rogue Doris,
Causeuses par état, s'il en est dans Paris.
Après être sorti vainqueur de cette affaire,
Qui peut vous refuser le surnom de Commere ?

LEANDRE.

Voyez la médisance. A peine ai-je eu le tems
De dire quatre mots, de desserrer les dents.
Mais je sors.

NERINE.

Attendez, voici certaine Lettre
Qu'on vient de me donner, Monsieur, pour vous remettre.

LEANDRE.

Elle vient de l'Abbé ; voyons ce qu'elle dit.

(*Il lit tout haut.*)

Comme on ne sauroit vous parler, Monsieur, je prens le parti de vous écrire. Vous venez d'échouer dans l'affaire en question, pour avoir trop parlé & n'avoir pas assez agi, & faute de vous être rendu chez moi, quand je vous ai envoyé mon Laquais ; vous n'en sauriez douter, puisque Valere vient d'obtenir le Gouvernement par l'entre-

mise de la personne chez qui je devois vous mener ce matin. L'Abbé BRIFFART.

NERINE.

J'approuve cette Lettre, & c'est fort bien écrit.

LEANDRE.

L'injustice est criante, & je devois peu craindre....
Mais j'aurai le plaisir d'aller par-tout m'en plaindre;
Et Clarice vaut mieux que cent Gouvernemens.

SCENE DERNIERE.

LÉANDRE, VALERE, CEPHISE, CLARICE, NERINE.

CEPHISE, *parlant à Valere.*

Vous saurez devant lui quels sont mes sentimens,
Et je vais m'expliquer sans tarder davantage.

LEANDRE.

Madame, en ce moment j'attens votre suffrage.

NERINE, *à Céphise.*

De Quimpercorentin Valere est Gouverneur.

CEPHISE, *s'adressant à Valere.*

Je viens d'en être instruite, & fais choix de Monsieur.

LEANDRE.

Contre les sentimens que vous faisiez paroître?

CEPHISE.

Je n'avois pas alors l'honneur de vous connoître,
Et je ne savois pas que vous étiez enfin
Arriere-petit-fils du célebre Martin.

VALERE.

Vous serez de ma noce.

CLARICE.

Ami, Maîtresse, affaire,
Vous perdez tout, Monsieur, pour n'avoir sû vous taire.

NERINE.

Monsieur le Gouverneur, je vous baise les mains.

LEANDRE.

Je n'ai rien à répondre à ces discours malins;
Mais, pour me consoler de ce qui les fait rire,
Allons chercher quelqu'un à qui pouvoir le dire.

Au Parterre, en revenant sur ses pas.

Messieurs, un mot avant que de sortir;
Je serai court, contre mon ordinaire.
Si, par bonheur, j'ai pu vous divertir,
Si mon babil a sû vous plaire,
Daignez le témoigner tout haut,
Si je vous déplais, au contraire,
Retirez-vous sans dire mot.
N'imitez pas mon caractere.

FIN.



ADMETE ET ALCESTE,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

ADMETE, Roi de Theſſalie.

ALCESTE, femme d'Admete.

POLIDECTE, Grand-Prêtre, frere d'Admete.

HERCULE.

CLÉONE, confidente d'Alceſte.

LICAS, confident d'Hercule.

ADRASTE, confident de Polidecte.

TIMOCRATE.

IRCAS, eſclave.

IPHICRATE, autre eſclave.

Chœur du Peuple.

Suite.

La Scene eſt dans la Ville d'Yolcos, en Theſſalie, dans le Palais d'Admete.



ADMETE ET ALCESTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POLIDECTE, ADRASTE.

POLIDECTE.

MON frere va périr. Voici le jour terrible
Qu'il doit être frappé d'une main invisible.
Les feux contagieux n'embrasent plus ce bord,
Le salut de son peup'e est l'Arrêt de sa mort :
Il doit seul expirer pour toute sa Patrie.
Au Ciel impunément on n'offre point sa vie.

ADRASTE.

Seigneur, dès que la Parque aura fermé ses yeux,
Reprenez tous vos droits, commandez en ces lieux.
Ne perdez point de tems, que rien ne vous étonne;
Et du pied des Autels, osez monter au Trône.

Pour en chasser Alceste, & vous y faire asseoir,
Je suis prêt à combattre, & m'en fais un devoir.

POLIDECTE.

As-tu vu nos guerriers ? Et leur troupe fidelle
Est-elle disposée à seconder ton zele ?
Car c'est peu de Larisse, & que mes dons secrets
De tous ses Citoyens, me fassent des sujets:
C'est peu que Timocrate y conduise mes brigues,
Si le soldat ici, ne soutient mes intrigues.
Puis-je attendre....

ADRASTE.

Oui, Seigneur, nos soldats sont tous prêts,
Honteux de s'avilir dans une indigne paix,
Chargés du vil emploi de cultiver la terre;
Ils n'attendent qu'un Chef & respirent la guerre:
Du soin de les armer, Prince, honorez mon bras,
Et souffrez que pour vous, ils marchent sur mes pas.

POLIDECTE.

Oui, sois leur Chef, ami, sur toi je me repose.

ADRASTE.

Après un tel suffrage, il n'est rien que je n'ose.
Avant la fin du jour vous serez élu Roi,
Et verrez tous nos Grecs fléchir sous votre loi;
A moins qu'à nos desseins le Ciel ne mette obstacle;
Que pour sauver Admete il ne rende l'Oracle,
Et que, trompant nos vœux, cet Oracle aujourd'hui,
Ne détourne le trait qui doit tomber sur lui.

POLIDECTE.

Ah ! chasse de ton ame un effroi ridicule.
Se peut-il qu'à ce point, un guerrier soit crédule ?
Graces à mon pouvoir, je ne crains rien des Cieux;
Réponds-moi des soldats, je te réponds des Dieux.
Si la Reine & le Peuple attendent leur réponse,
Rassure tes esprits, c'est moi qui la prononce.

ADRASTE.

Mais ces Dieux ont d'Admete entendu les regrets:
Ils ont chassé la mort du sein de ses sujets;
Une seconde fois ils peuvent faire grace.

Prince, & ne point frapper le coup qui le menace.

POLIDECTE.

Le lien dont je veux m'attacher à ton sang,
Ta prudence éprouvée, & ton zele constant,
Veulent qu'à tes regards je dévoile un mystere,
Que j'ai su renfermer au fond du sanctuaire.
Je puis t'ouvrir mon cœur. Ces lieux remplis d'effroi,
Ne sont tout occupés que du péril du Roi.
Tu te souviens qu'Alceste en cette même Ville,
Où mon Pere régnoit, vint chercher un asyle.
Trop sensible à son sort, faussement ébloui,
Tu sais qu'il déclara par un ordre inoui,
Que celui de nous deux qu'elle voudroit élire,
Et nommer son époux, posséderoit l'empire.
La perfide trahit mon espoir orgueilleux,
Elle fit choix d'Admete & couronna ses feux.
Ce qui redouble encor ma fureur vengeresse,
Le sceptre m'échappa malgré le droit d'ainesse,
Ce droit sacré, par moi fut en vain attesté;
Mon Pere par ce frein ne fut point arrêté.
Ce titre ne servit qu'à combler ma misere.
Le jour que sur le Trône il fit asseoir mon frere,
Ce jour, sans consulter mon cœur ambitieux,
Il consacra ma vie au culte de nos Dieux.
Il craignoit le dépit que je faisois paroître;
Et proscrit de la Cour, je fus élu Grand-Prêtre.
Ce n'étoit point assez: à tout ce que j'aimois,
Son barbare pouvoir m'arracha pour jamais.
Il bannit de ces lieux ta fille que j'adore,
Et pour qui j'entreprends un projet qu'on ignore.
Peres dénaturés! Parens pleins de rigueurs!
Qui disposez de nous sans l'aveu de nos cœurs,
Votre main nous conduit au bord des précipices;
Et de tous nos forfaits vous êtes les complices.
Je suis né pour l'éclat, non pour l'obscurité,
Et j'exerce à regret ma triste dignité.
Je n'ai point oublié l'injure qu'on m'a faite.
Méditant chaque jour ma vengeance secrete,

A l'ombre des Autels, au centre de la paix,
J'ai mis mes plus grands ſoins à bien choiſir mes traits;
Pour Alceſte toujours ma haine s'eſt accrue,
Sur mon malheureux frere elle s'eſt étendue;
Et déguiſant le piege où j'ai ſu l'engager,
J'ai des Dieux que je ſers appris à me venger.
Eux-mêmes ont fourni des armes à ma rage,
Et pour cacher mon bras, m'ont prêté leur nuage.
J'ai long-tems attendu, deux ans ſe ſont paſſés,
Sans pouvoir ſatisfaire à mes vœux offenſés.
La Theſſalie heureuſe & trop bien gouvernée,
Ne laiſſoit aucun jour à ma haine obſtinée.
Admete pacifique, & borné dans ſes vœux,
Tendre envers ſes ſujets, & zélé pour les Dieux,
Portant même ſouvent juſques à la foibleſſe,
Son zele trop timide & ſa folle tendreſſe,
Se voyoit adoré d'un pe ple qu'il aimoit.
Contraint de dévorer l'ardeur qui m'enflammoit,
Craignant à découvert de commettre le crime,
De haſarder le prix de l'orgueil qui m'anime,
Par des détours cachés, par des ſentiers ſecrets,
J'ai voulu parvenir à d'utiles forfaits.
J'ai paru détaché d'une Cour que j'adore,
Et me ſuis renfermé dans des lieux que j'abhorre.
De mon cœur en public cachant l'ambition,
J'ai ſaiſi pour frapper, l'heure & l'occaſion.
La Fortune ſe livre à qui la ſait attendre.
Un feu contagieux & prompt à ſe répandre,
Dans ces triſtes climats vient d'apporter la mort;
Je lui devrai le Sceptre, & j'en rends grace au ſort.
Le Roi pour arrêter ſes ravages funeſtes,
Eſt venu conjurer les puiſſances céleſtes
D'entendre ſes ſoupirs, d'épargner ſes ſujets,
Et de lancer ſur lui leurs redoutables traits.
Des Cieux heureuſement la colere épuiſée
S'eſt peu de jours après d'elle même appaiſée.
Et ſelon mes deſirs, chacun a, comme toi
Cru devoir ſon ſalut à l'amour de ſon Roi.

ADRASTE.

Mais, Seigneur, je l'ai cru sur la foi du Ciel même.
Adraste a pour garant sa parole suprême,
Et dans le Temple hier, aux peuples d'Yolcos,
Sa redoutable voix fit entendre ces mots.
Peuple, rens à ton Roi graces de la lumiere.
Et toi, Prince, demain, quand l'Astre qui t'éclaire,
Aura fait la moitié de son rapide cours,
Ma fureur te prendra pour victime derniere,
Un invisible trait, doit terminer tes jours.

POLIDECTE.

Ton esprit trop crédule, a dans son trouble extrême,
Pris la voix d'un mortel pour la voix des Dieux même.
Apprens qu'elle a parlé par un trait de mon art;
Et que j'ai profité des bienfaits du hasard.
Le sort a le premier commencé le prodige,
Et je dois l'achever.

ADRASTE.

Vous, Seigneur?

POLIDECTE.

Moi, te dis-je.
Avant que le Soleil qui luit sur ses Etats,
Ait amené l'instant marqué pour son trépas,
Dans le Temple des Dieux, Adméte doit se rendre,
Pour bénir leur bonté du coup qu'il vient attendre?
Et leur renouveller son serment solemnel.
Conduit par mes conseils, comme il doit à l'Autel
Venir seul, dépouillé de la grandeur suprême,
J'ai d'un venin subtil plus prompt que le fer même,
Empoisonné l'encens que sa main va brûler.
C'est l'invisible trait qui le doit immoler.
Avec l'odeur fatale, il va dans son Offrande,
Respirer à longs traits la mort qu'il leur demande.
Sous mes coups par ce piege il tombera frappé,
Et mon crime sera dans l'ombre enveloppé.
Je veux qu'il soit couvert d'un voile qu'on adore,
Que du nom de prodige un Peuple entier l'honore;
Et qu'une heureuse erreur fasse croire en tous lieux,

Que l'œuvre de ma main est l'ouvrage des Dieux.

ADRASTE.

Mon cœur est partagé par cette confidence,
Entre l'étonnement & la reconnoissance.
Des mêmes intérêts à votre sort lié,
Puis-je trop signaler pour vous mon amitié ?
Tout mon sang répandu ne sauroit reconnoître
Les bontés qu'aujourd'hui vous me faites paroître.

POLIDECTE.

Amour, dépit, orgueil que je sers à la fois,
Heureux si mon cœur peut vous contenter tous trois;
Si je puis me venger, rappeller ce que j'aime,
Régner & comme moi l'orner du Diadême.

ADRASTE.

Ah, Seigneur....

POLIDECTE.

Qu'à toi seul ce secret confié,
Demeure entre nous deux, & soit comme oublié.

SCENE II.

POLIDECTE, ADRASTE, TIMOCRATE.

POLIDECTE.

Timocrate, est-ce toi ? Ciel ! Que viens-tu m'apprendre ?
Ton retour en ces lieux a droit de me surpendre.

TIMOCRATE.

Du prix de tous vos soins le sort vous a privé,
Et dans nos murs, Seigneur, Hercule est arrivé.
Comme il a vu pour vous Larisse déclarée,
La mort de votre frere étant presqu'assurée,
Il a blâmé ce choix, & ses discours vainqueurs
Du côté de la Reine ont tourné tous les cœurs.
Bientôt dans Yolcos il doit venir lui-même,
Affermir sur son front le sacré Diadême.

Le crime à son aspect s'épouvante & s'enfuit.
La terreur l'environne, & la gloire le suit.

POLIDECTE.

Hercule est dans Larisse ? Ah, que viens-je d'entendre !
Timocrate, il suffit; on pouroit nous surprendre.
Sortez.

SCENE III.

POLIDECTE, ADRASTE.

POLIDECTE.

DEvant toi seul que je m'épanche, ami.
Il n'est de mes secrets informé qu'à demi.
Hercule arrrive enfin, & ma fureur s'arrête.
Il enchaîne ma main à frapper toute prête.

ADRASTE.

Oui, ce revers, Seigneur, est d'autant plus affreux,
Que deux ans n'auront point sans doute éteint ses feux.
Si vous privez le Roi de la clarté céleste,
Hercule, dans l'espoir de posséder Alceste,
Contre tous vos desseins armera son amour,
Et lui-même viendra régner dans ce séjour.
Ce Guerrier sans Etats, sans Cour, sans Diadême,
Est souverain par-tout, & commande aux Rois même.
Au seul bruit de son nom nos Peuples éperdus,
Recevront à genoux ses ordres absolus.

POLIDECTE.

C'est ce nom que je crains, non sa force indomtable,
Et de mes ennemis c'est le plus redoutable.
Je sens que je ne puis le combattre aujourd'hui,

Si le Ciel ne me sert de rempart contre lui.
L'Oracle qu'on attend, & qu'Alceste demande,
M'offre un nouveau moyen... il faut que je le rende,
Il faut que dans le Temple elle perde le jour.

ADRASTE.

Et qui vous répondra de sa mort ?

POLIDECTE.

Son amour.
Suis-moi. Pour achever de résoudre mon ame,
Viens prêter tes conseils au dépit qui m'enflamme.
Je la vois qui paroît, je la veux éviter.
Ses plaintes, ses soupirs ne font que m'irriter.

SCENE IV.

ALCESTE, POLIDECTE, ADRASTE.

ALCESTE, *arrêtant Polidecte.*

AH ! sauvez mon époux, secourez votre frere.
A mes larmes, Seigneur, joignez votre priere :
Courez vous prosterner au pié de nos Autels,
Faites dans ce péril parler les Immortels.
Que pour eux sans délai votre bouche prononce,
J'enverrai dans le Temple apprendre leur réponse.

POLIDECTE.

Madame de ce soin reposez-vous sur nous,
J'y suis intéressé sans doute autant que vous.
(Il sort avec Adraste.)

SCENE

SCENE V.

ALCESTE, *seule.*

TOn Monarque bientôt va sortir de la vie,
Remplis l'air de tes cris, Peuple de Thessalie;
Joins tes soupirs aux miens, tu le dois aujourd'hui.
Si je perds un époux, tu perds un pere en lui;
Mais un pere si tendre, un Roi si magnanime,
Que pour toi de la Parque il devient la victime.
Tu descendois en foule au ténébreux séjour:
Il s'est offert aux Dieux pour te sauver le jour.
Ces Dieux l'ont exaucé dans toute sa priere.
Mon époux va périr, & tu vois la lumiere.
Toi, qui dois amener l'heure de son trépas,
Soleil, arrête-toi, retourne sur tes pas;
Crains d'éclairer la mort du plus grand Roi du monde,
Et plonge ces Etats dans une nuit profonde.

SCENE VI.

ALCESTE, IRCAS.

IRCAS.

MAdame, votre époux couronnant ce grand jour,
Veut parler à son Peuple, & combler son amour.
Il doit se rendre ici, paré du Diadême;
Mais avant de paroître, il vous mande vous-même.
Ce Roi veut partager, mourant avec éclat,
Tous ses derniers instans entre vous & l'Etat.

ALCESTE.

Je ne puis soutenir cette image terrible.

A force de douleur je demeure insensible.

IRCAS.

Rappellez vos esprits.

ALCESTE.

Non, je veux, aujourd'hui,
Accompagner ses pas & mourir après lui.

IRCAS.

Calmez le désespoir dont votre ame est saisie:
Vivez pour votre fils, vivez pour la Patrie.
Vous êtes à tous deux comptables de vos jours.

ALCESTE.

Polidecte à mon fils prêtera son secours.
Il régira pour lui cet Empire paisible:
Le Trône avec l'Autel n'est pas incompatible.

IRCAS.

Si ce Prince exerçant le pouvoir souverain,
De l'Etat une fois prend les rênes en main,
Il pourra des Autels sentir la servitude,
Se faire de régner une douce habitude,
Et retenir un bien qui lui semblera dû,
Et dont par votre choix il fut jadis exclu.

ALCESTE.

Le Peuple d'un tel joug vengeroit l'esclavage.

IRCAS.

Ne vous reposez point sur un Peuple volage
Qui court avec fureur après la nouveauté,
Et des grands changemens est toujours enchanté:
Insensible aux bienfaits qu'aussi-tôt il oublie,
Et du Thessalien c'est sur-tout le génie.

ALCESTE.

Dieux! j'ai recours à vous; décidez de mon sort,
J'attens de votre Oracle ou la vie ou la mort.
Cours parler au Grand-Prêtre, & quoi qu'il nous annonce,
A ta Reine expirante apporte sa réponse.
Le danger est pressant, hâte-toi d'obéir.
Sois ardent à prier, & prompt à revenir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ADMETE, ALCESTE, CLÉONE, CHŒUR du Peuple.

ADMETE.

O! Qu'il m'est doux de voir mon peuple qui respire!
Qu'il m'est doux de le voir tel que je le desire,
Trembler uniquement pour les jours de son Roi,
Jouir de la lumiere, & la tenir de moi!
J'aime à voir de vos cœurs l'empressement fidele.
Mon sang est trop payé par ces marques de zele.
Je goûte avant ma mort, témoin de vos regrets,
Le prix le plus flatteur de mes heureux bienfaits.
Mériter vos soupirs, vivre en votre mémoire,
Quel plus beau monument peut assurer ma gloire?
Avant qu'aux Immortels j'aille offrir mon trépas,
Et me soumettre au coup d'un invisible bras,
Ecoutez, chers sujets, un Prince qui vous aime
Comme ses propres fils, & bien plus que lui-même:
Il est juste qu'un Roi, mourant le Sceptre en main,
Rende compte à son Peuple & regle son destin.
Depuis près de deux ans que je suis sur le Trône,
J'ai toujours dépouillé l'orgueil qui l'environne;
Sensible à tous vos maux, prevenant vos besoins,
A régner sur vos cœurs j'ai consacré mes soins;
J'ai préféré la Paix aux horreurs de la Guerre,
Et jamais votre sang n'a rougi cette terre,
Ce sang pour l'exposer, m'étoit trop précieux;
J'ai beaucoup mieux aimé vous rendre tous heureux;

Renfermant mes desirs dans les bornes prescrites,
Que de cette Contrée étendre les limites :
Ce qui doit encor plus me flatter aujourd'hui,
J'ai vécu pour mon Peuple, & j'expire pour lui.
Vous voyez devant vous votre Reine éperdue,
Qui vous cache ses pleurs & détourne la vue,
Qui va perdre un époux aimé si tendrement,
Et qui n'a pour support qu'un fils encore enfant;
Vous êtes trop instruits combien elle m'est chere,
Qu'elle eut toujours pour vous des entrailles de mere,
Et qu'enfin sa tendresse égale mon amour;
Je vous la recommande, & j'exige, en ce jour,
Que pour prix de ma mort, & par reconnoissance,
Vous lui juriez ici la même obéissance
Que jusqu'à ce moment vous me rendez à moi,
Et que, mes jours remplis, tout respecte sa loi:
Vous ne rougirez point d'être sous sa puissance,
Aux charmes de son sexe elle joint la prudence,
Elle vous est connue; & pour dire encore plus,
Alceste d'un grand Roi possede les vertus.

ALCESTE.

Révoque, juste Ciel, ta Sentence inhumaine!

UN CHEF du Peuple.

Nous jurons tous, Seigneur, d'obéir à la Reine;
Puisse éprouver soudain un châtiment cruel,
Le premier qui rompra ce serment solemnel!

ADMETE.

Et toi, qui de mon fils dois conduire l'enfance,
Veille pour conserver cette unique espérance;
Eleve son esprit aux grandes actions,
Et sur l'humanité donne lui des leçons;
Dès qu'il pourra marcher au chemin de la gloire,
Du fils de Jupiter raconte lui l'histoire;
A bien combattre, à vaincre, elle doit l'enseigner,
Et que de mon épouse il apprenne à régner.
Parle lui de ma mort, qu'elle soit son modele;
Que, pere de son Peuple, il imite mon zele.
Qu'il s'applique, sur-tout, redoutant les plaisirs,

A vaincre la jeunesse, à domter ses desirs ;
Car ce n'est point assez pour lui, pour ses semblables,
D'affronter, d'enchaîner des monstres formidables ;
Il faut d'autres vertus à qui doit être Roi,
Et pour bien gouverner être maître de soi.

(*se tournant vers Alceste.*)

Madame, en attendant que ce fils vous succede,
Ou puisse vous prêter & son bras & son aide,
Occupez tout mon Trône, augmentez-en l'éclat,
Et faites le bonheur de ce paisible Etat.

ALCESTE.

Je ne puis renfermer la douleur qui me tue.
Je la voulois en vain cacher à votre vue.
Au nom de votre épouse, au nom de votre fils,
Au nom de tout ce Peuple à vos ordres soumis,
Par les feux mutuels de l'amour le plus tendre,
Et par les pleurs qu'ici vous me voyez répandre,
Osez tout espérer de l'équité des Dieux.
Votre frere ici plutôt va prononcer pour eux.
J'entens au fond du cœur une voix qui me crie,
Que la Parque prolonge une si belle vie ;
Et que le Ciel enfin favorable à nos vœux,
Vous accorde des jours plus longs & plus heureux,
Dignes de vos vertus.

ADMETE.

Non, il faut que je meure.
Le Soleil à grands pas presse ma derniere heure,
Recevant mes adieux en des instans si doux,
Pour la derniere fois embrassez votre époux,
Et soumettant votre ame....

ALCESTE.

Ah ! Si le Ciel sévere
Exécute sur vous son arrêt sanguinaire,
Je ne survivrai point d'un moment à mon Roi.
La lumiere sans vous est affreuse pour moi.
Dans le même tombeau je veux être enfermée,
Et pour nous séparer vous m'avez trop aimée.

ADMETE.
Non, je vous le défens, & par-tout le pouvoir....
ALCESTE.
Cher Admete, le puis-je ? Et dans mon déſeſpoir......
ADMETE, *en regardant ſon Peuple & la Reine.*
Je ne puis réſiſter à leurs pleurs, à ſes plaintes.
Ils portent à mon cœur de nouvelles atteintes.
Otons-nous de leurs yeux.
(Le Roi ſort ſuivi de ſon Peuple.)

SCENE II.

ALCESTE, CLÉONE.

ALCESTE.

CHer Prince, cher époux,
Je veux par-tout vous ſuivre, & mourir avec vous.
Mais, hélas! malgré moi, mes genoux me trahiſſent,
Cléone, ſoutiens-moi, mes eſprits s'affoibliſſent,
Du poids de mes douleurs je me ſens accabler.
CLÉONE.
Madame, en ce moment ſi j'oſois vous parler......
ALCESTE.
Ne me conſole point. Alceſte en ſes alarmes,
Ne veut plus ſe nourrir que de plaintes, de larmes.
Mais Ircas à mes yeux ne ſe préſente pas,
Le tems preſſe, cours; vole au-devant de ſes pas.

SCENE III.

ALCESTE, *seule.*

L'Attente accroît l'horreur où mon ame est plongée.
Par la crainte & l'espoir je me sens partagée;
Et si près de savoir l'Oracle prononcé,
Mon cœur... Je vois Ircas. Son front embarrassé,
Et ses yeux incertains sont d'un funeste augure.
Ah! le Ciel, de nos maux, a comblé la mesure.

SCENE IV.

ALCESTE, IRCAS.

ALCESTE.

QU'ont répondu les Dieux?

IRCAS.

Suspendez votre effroi.
Leur réponse, Madame, est favorable au Roi.

ALCESTE.

Quoi! le Ciel est sensible? Il me rendroit Admete?
Satisfais au plutôt ma tendresse inquiete.
Parle, acheve un récit qui flatte mes souhaits.

IRCAS.

Par votre ordre, Madame, en quittant ce Palais,
Je vole vers le Temple, où je vois tous nos Prêtres,
Implorant, pour le Roi, les Dieux nos premiers maîtres,
Présenter de concert leur encens & leurs vœux,
Et des Vieillards plus loin qui prioient avec eux.
D'un pas respectueux perçant le Sanctuaire,

J'approche de l'Autel, j'interromps leur priere.
Le Grand-Prêtre me voit, & lisant dans mes yeux ;
Se prosterne, se tait & consulte les Cieux :
Tandis qu'avec ardeur, à genoux, je les prie
De sauver votre Epoux aux dépens de ma vie.
Cependant d'un feu saint le Pontife est pressé
Il se leve, & voici ce qu'il a prononcé.
S'il se trouve un ami fidele,
Qui né dans ces climats, & poussé d'un beau zele,
A mourir sur l'Autel ose engager sa foi ;
Des Dieux la puissance immortelle
Va consoler Alceste & délivrer le Roi.

ALCESTE.

Je respire, grands Dieux ! Et sur votre parole,
Déja pleine d'espoir, Alceste se console.

IRCAS.

Je voudrois être né dans la Grece aujourd'hui,
Et sujet de mon Roi pour expirer pour lui.
Le privilege heureux de lui sauver la vie,
Madame, à votre Peuple est tout ce que j'envie.

ALCESTE.

Mille se sont déja sans doute présentés ?

IRCAS.

Ils l'auroient dû, Madame, après tant de bontés,
Mais ils ont gardé tous un coupable silence,
Et de ceux que j'ai vus le plus ferme balance ;
Il craint de se résoudre, & ne mérite pas
Le bonheur de subir un si noble trépas.

ALCESTE.

Ai-je bien entendu ? Quelle reconnoissance ?
O Ciel ! De tant d'amour est-ce la récompense ?
Un Peuple si cruel, si plein de lâcheté,
Qu'un esclave surmonte en générosité,
Au jour qu'il craint de perdre, indigne de paroître,
Avec la liberté méritoit-il de naître ?

IRCAS.

Reine, tel est souvent le destin des Etats.
Pour sujets un Roi juste a des Peuples ingrats,

Et des Peuples zélés ont un Tyran pour maître.
Quant au Thessalien, vous devez le connoître.
Il n'est pas sans valeur : mais il manque de foi.
Son intérêt le touche, & non celui du Roi.
Mais Cléone revient. Dieux, quel trouble l'inspire!

SCENE V.

ALCESTE, IRCAS, CLÉONE.

CLÉONE.

Une terreur soudaine....

ALCESTE.

Ah! mon époux expire.

CLÉONE.

Non, mais tout fuit sa vue en ce moment fatal,
Et je ne sai d'où naît cet effroi général.
Surpris & consterné le Courtisan s'écoule,
Et chaque instant, Madame, en éclaircit la foule.
Les cœurs & les esprits sont changés en ce jour,
Et vos Esclaves seuls vont remplir votre Cour.
On lit dans tous les yeux, l'effroi, l'incertitude,
Et bientôt ce Palais n'est qu'une solitude.

ALCESTE.

Les lâches, les ingrats qui craignent de s'offrir,
Abandonnent leur Maître, & le laissent périr.
L'Oracle les effraie, & la mort les étonne.
Voilà, voilà quel est le faux éclat du Trône.
Tant que du sort riant nous avons la faveur,
Nous sommes assiégés du Courtisan flatteur.
Mais quand le destin change, & qu'il nous est funeste,
Notre Cour disparoît, le sceptre seul nous reste.
Laissez-moi, ma douleur ne veut plus de témoins;
Alceste désormais vous quitte de vos soins.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADMETE, IPHICRATE.

ADMETE.

AH ! j'ai beau parcourir ce Palais ſolitaire,
Je ne vois devant moi qu'une troupe étrangere
D'eſclaves effrayés, errans de toutes parts.
Tout, juſqu'à mon épouſe, évite mes regards.
Mon frere en même tems, retarde mon Offrande.
Au lieu d'aller au Temple, il veut qu'ici j'attende.
Le ſoleil de ſon cours a rempli la moitié,
Et vers moi de ſa part aucun n'eſt envoyé.
L'heure de mon trépas par les Dieux annoncée,
Cette heure que j'attens, eſt maintenant paſſée.
Toutefois je reſpire, & le trait ſuſpendu...
Ah ! c'eſt le prompt effet de l'Oracle rendu,
Il n'en faut point douter, un ſujet ſe ſignale,
Et déſarme la main de la Parque fatale.
Ircas va m'éclaircir bientôt par ſon retour.

IPHICRATE.

Tout ſemble conſpirer à ſignaler ce jour,
Seigneur, en ce moment le grand Hercule arrive.
Moi-même je l'ai vu deſcendre ſur la rive.

ADMETE.

Le fils de Jupiter !

IPHICRATE.

Lui-même ; & ce Héros,
Qu'un heureux ſort conduit dans les murs d'Yolcos,
M'a bien plus étonné que le bruit de ſa gloire ;
Ce n'eſt point un vainqueur enflé par la victoire,

Qui d'un œil dédaigneux, regarde les mortels;
Mais un Guerrier modeste, & digne des Autels,
Par sa seule vertu, formidable à la terre:
Tout montre en lui le fils du maître du tonnerre:
Et son aspect auguste annonce à tous les yeux
Le protecteur des Rois & le rival des Dieux.

ADMETE.

Son retour met le comble à mon bonheur suprême,
Et je vais de ce pas le recevoir moi-même.

SCENE II.

ADMETE, IRCAS, IPHICRATE.

ADMETE.

Je te revois, Ircas. Que j'apprenne de toi,
Quel fidele sujet vient de s'offrir pour moi?
Je brûle... Tu pâlis & tu baisses la vue.
Moi-même en te voyant je sens mon ame émue.
Parle, éclaircis mon doute, & sans plus différer
Nommes-moi....

IRCAS.

Seigneur, c'est... Puis-je le proférer?

ADMETE.

Ta lenteur met le comble à mon trouble funeste.
Acheve, je le veux....

IRCAS.

C'est votre Epouse.

ADMETE.

Alceste!

IRCAS.

Prompt à vous obéir, j'abandonnois ces lieux,
Quand Cléone m'arrête, & les larmes aux yeux,
M'informe que la Reine.... Elle vient elle-même.

SCENE III.

ADMETE, ALCESTE.

ADMETE.

Ah, Madame !

ALCESTE.

Ah ! Seigneur, que ma joie est extrême !
Et quel ravissement succede à mon effroi
De voir hors de péril mon Epoux & mon Roi.
De mes justes transports je ne suis point maîtresse.

ADMETE.

Votre funeste joie augmente ma tristesse,
Et me rend plus affreux le jour dont je jouis :
Je sai que votre sang en doit être le prix.

ALCESTE.

Ce discours me surprend.

ADMETE.

Il n'est plus tems de feindre :
Ce que de votre amour j'avois trop lieu de craindre.
Vous vous êtes offerte, & Cléone a tout dit.
Par la bouche d'Ircas je viens d'en être instruit.

ALCESTE.

Cléone a révélé ce qu'elle auroit dû taire.
Seigneur, vous lui devez l'aveu que je vais faire.
Voyant que vos sujets aussi lâches qu'ingrats
Restoient dans le silence, & craignoient le trépas ;
Pour vos jours en péril votre Epouse tremblante,
Court au premier Autel que ce lieu lui présente,
Et pour vous à la mort vient de se dévouer.
Heureuse que le Ciel ait daigné m'avouer,
Et qu'il ait révoqué l'arrêt de sa colere
Sur la foi du serment qu'Alceste vient de faire.
Je ne pouvois le croire, & dans mes tendres soins
J'ai voulu que mes yeux en fussent les témoins.

Vous vivez, il suffit ; me voilà consolée :
Il ne me reste plus qu'à me voir immolée :
D'Alceste, de son nom souvenez-vous toujours,
Qu'il vive en votre cœur, qu'il regne en vos discours.
Adieu, Prince.

ADMETE.

Arrêtez, quel esprit vous anime ?
Faut-il que de mon sort vous soyez la victime ?
En générosité vous m'auriez donc vaincu ?
Non, non, votre courage offense ma vertu.
Je ne permettrai point que dans cette journée,
De festons odieux vous soyez couronnée ;
Ni pour sauver mes jours, que sous un fer cruel
Votre sang généreux coule sur un Autel.
Que ton premier Arrêt, juste Ciel, s'accomplisse,
Frappe, la mort d'Alceste est mon plus grand supplice.

ALCESTE.

Seigneur....

ADMETE.

Obéissez, rendez-vous à mes vœux.

ALCESTE.

Je ne suis plus à vous, Prince, je suis aux Dieux.
Ils tiennent leur parole, & je tiendrai la mienne.

ADMETE.

Non, vous ne mourrez point, la résistance est vaine.

ALCESTE.

J'en ai fait la promesse.

ADMETE.

Et j'en fais le serment.

ALCESTE.

Ah ! mon devoir le veut.

ADMETE.

Le mien vous le défend.

ALCESTE.

Ma mort sera ma gloire.

ADMETE.

Elle seroit ma honte.
Il n'est point de péril que plutôt je n'affronte.

Et si vous ne quittez ce dessein odieux,
Je serai la victime & le Prêtre à vos yeux.

ALCESTE.

Où s'emporte, Seigneur, votre douleur extrême!

ADMETE.

Hercule va paroître. Ah! Le voici lui-même.
Il saura malgré vous, vous ravir à la mort.

SCENE IV.

HERCULE, ADMETE, ALCESTE. *Suite.*

HERCULE.

PRince, je vous revois, & dans mon doux transport....
Mais quoi, vous soupirez, & vous versez des larmes!

ADMETE.

Pardonnez cet accueil à mes justes alarmes.
Mon Epouse pour moi s'est offerte au trépas,
On la doit immoler. J'implore votre bras.
Ne souffrez point, Seigneur, qu'elle me soit ravie.
Mes jours qu'elle a sauvés dépendent de sa vie.
Combattez la rigueur d'un Oracle odieux;
Hercule peut lui seul lutter contre les Dieux.

HERCULE.

Quel discours, juste Ciel! & quel abord funeste!
Le sang qu'on doit verser est donc le sang d'Alceste?
Se peut-il que le Ciel proscrive tant d'appas.
Mais non, pour la sauver il guide ici mes pas.
Je défendrai sa vie, il y va de ma gloire.
Son trépas à jamais flétriroit ma mémoire.
Il ne sera point dit, Seigneur, qu'en votre Cour,
Le sang de votre Epouse ait marqué mon retour.

ALCESTE.

N'allez pas sur le Roi par votre résistance
Attirer de nouveau la céleste vengeance;

Redoutez-la vous-même, & respectez ses jours.

HERCULE.

En vous laissant périr j'en trancherois le cours.
Si vous mourriez pour lui, pourroit-il vous survivre ?
Son amour lui feroit un devoir de vous suivre.
Je dois parer le trait qui nous menace tous;
Je suis inébranlable, & je l'apprens de vous.
Pardonnez-moi, grands Dieux! en un jour si funeste,
Si je ne puis souscrire au supplice d'Alceste.
Mais je ne saurois voir, sans opposer mon bras,
L'innocence éprouver un barbare trépas.
Et si je le souffrois, je me croirois coupable,
Et de ma lâche crainte à vous-mêmes comptable.
Pour prix de mes travaux accordez-moi ses jours,
Que l'on n'ait point en vain imploré mon secours.
C'est l'unique faveur qu'Hercule vous demande,
Il n'envisage point une gloire plus grande;
Et sauver la vertu, m'est un bien aussi doux
Que l'honneur immortel d'être assis parmi vous.

ADMETE.

Puisse dans ce moment votre auguste priere,
Pénétrer jusqu'aux Cieux, & fléchir leur colere!

HERCULE.

L'Olympe cependant en cette extrêmité,
Une seconde fois doit être consulté.
Mais ce soin par malheur regarde Polidecte,
Il préside aux Autels, & sa voix m'est suspecte.

ADMETE.

Vous redoutez mon frere?

HERCULE.

Oui, je crains, entre nous,
Que s'il forme des vœux, ils ne soient contre vous.
Ce n'est pas sans raison que mon cœur le soupçonne.
Larisse, d'où je viens, le plaçoit sur le Trône.

ADMETE.

Le plaçoit sur le Trône!

ALCESTE.

Ah! Quel affreux projet!

HERCULE.

Je ne puis en ce jour le convaincre en effet.
Mais ce coup part, Seigneur, d'une brigue ennemie;
Et je suis sûr qu'il trempe en cette perfidie.
Je saurai de si près l'observer aujourd'hui....
Il vient. Daignez tous deux me laisser avec lui.

ADMETE.

Pour dévoiler le crime & sauver l'innocence,
Je vous arme, Seigneur, de toute ma puissance.

SCENE V.

HERCULE, POLIDECTE, ADRASTE, LICAS.

POLIDECTE.

Comme frere du Roi, Polidecte à vos yeux....

HERCULE.

Arrêtez, parlez-moi, comme organe des Dieux:
Comme frere du Roi vous pourriez faire naître
Des soupçons qui seroient trop bien fondés peut-être.

POLIDECTE.

Moi?

HERCULE.

Larisse aujourd'hui vous avoit élu Roi,
Et ce choix au soupçon me porte malgré moi.

POLIDECTE.

Qu'osez-vous m'avouer? Ma vertu s'en offense.

HERCULE.

A vous croire, Seigneur, souffrez que je balance.
Le tems dévoilera l'obscure vérité,
Et d'un soin plus pressant mon cœur est agité.
La Reine voit la mort qui pour elle s'apprête,
Et je ne dois songer qu'à garantir sa tête.
Puisqu'Admete jouit de la clarté des Cieux,
Je crois que votre Oracle est inspiré par eux;

Polidecte les sert, mais si je le soupçonne,
C'est d'être ambitieux, & d'aspirer au Trône;
Non d'oser abuser du pouvoir des Autels
Jusqu'à faire à son gré parler les Immortels.
Au sang dont vous sortez je ferois trop d'injure,
Et votre ame est sans doute exempte d'imposture.
Prince, je sai d'ailleurs la force de vos droits;
Et qu'il n'est point permis d'emprunter d'autre voix.
Remplissez les devoirs de votre ministere.
Le défenseur des loix ne veut point s'y soustraire;
Mais du sentier prescrit ne vous écartez pas,
Et que le zele seul dirige tous vos pas.
Pour y porter nos vœux, retournez dans le Temple,
D'une douleur sincere allez donner l'exemple.
Pressez, n'oubliez rien pour faire rendre aux Dieux
Un Oracle plus juste & qui soit digne d'eux.
Aux jours de votre Reine Hercule s'intéresse;
Il dévoile les cœurs; pensez-y: je vous laisse.

SCENE VI.

POLIDECTE, ADRASTE.

POLIDECTE.

JE n'ai pas cru si-tôt qu'il dût être en ces lieux.
Mais qu'ai-je à redouter, quand j'ai pour moi les Cieux?
Je vois selon mes vœux réussir mon audace;
Et ce coup de mon art répare ma disgrace.
L'Oracle a son effet, mon piege a réussi;
Je tiens en mon pouvoir ce que j'ai tant haï.
Il ne peut éviter la mort qui l'environne,
Et je vais me venger pour arriver au Trône.
J'ai changé de victime, ainsi que de projet,
Mais pour mieux assurer le prix de mon forfait.

ADRASTE.

Mais, Seigneur, (excusez le zele qui m'entraîne:)

Pourquoi dans ce péril ne pas nommer la Reine ?
Et pourquoi hazarder....

POLIDECTE.

Pour bannir tout ſoupçon,
Et d'une ſombre nuit voiler ma trahiſon.
Les attentats groſſiers, les crimes ordinaires
Ne ſont que les exploits des aſſaſſins vulgaires.
S'ils ne ſont déguiſés, j'abhorre les forfaits.
Je veux qu'ils ſoient cachés ſous des voiles épais.
L'objet n'excuſe point ſans l'art de les conduire,
Et de couvrir l'horreur que leur noirceur inſpire.
Il faut, ami, qu'un crime ait l'éclat des vertus,
Ou qu'à jamais ſes traits demeurent inconnus.

ADRASTE.

Mais un ſujet pouvoit braver la mort ſévere.

POLIDECTE.

Ah ! connois mieux du Grec quel eſt le caractere.
Au milieu des combats & le fer à la main
Il affronte en aveugle un trépas incertain :
Mais voyant la mort ſûre, il manque de courage ;
Son appareil l'étonne, il tremble à cette image :
L'extrême amour lui ſeul, quand il en eſt épris,
A vaincre cette horreur peut porter ſes eſprits.
Il n'eſt crainte, péril qu'un tel amour n'efface.
Au ſexe né timide il donne de l'audace :
Quand la religion, excitant ſa ferveur,
Dans ſon ame ſur-tout ſe mêle à cette ardeur ;
Il brave tout alors dans ſa pieuſe ivreſſe,
Et l'on le voit courir au trépas par foibleſſe.
De l'étude des cœurs mon eſprit occupé
En fit toujours ſa regle, & ne s'eſt point trompé.
Admete aime la Reine, & la Reine l'adore.
J'ai prévu dans ce jour ce que tout autre ignore,
Que ſi quelqu'un pour lui ſe livroit à la mort,
Elle ſeule oſeroit tenter un tel effort.
Il eſt vrai qu'un eſclave a fait trembler mon ame.
J'ai lu dans ſes regards le zele qui l'enflamme.
Il brûloit de s'offrir, j'ai connu le danger,

Et j'ai du sacrifice exclus tout étranger.
Le Roi croit qu'elle meurt pour lui, pour la patrie,
Et c'est à ma fureur que je la sacrifie.
Pour hâter ma vengeance abandonnons ce lieu,
Et soyons à la fois le Ministre & le Dieu.
Mais non, jusques au bout je veux remplir ma haine.
Hercule prend en main l'intérêt de la Reine:
Son ame brûle encor de sa premiere ardeur,
Et la simple amitié montre moins de chaleur.
Il prétend l'arracher au trépas que j'ordonne:
Je saurai l'en punir; & quoiqu'il me soupçonne,
Je lui prépare un coup qui le doit accabler,
Et j'aurai trouvé l'art de le faire trembler.
Orgueilleux de sa force, enivré de sa gloire,
En vain à l'Univers il ose faire croire
Que du Dieu du Tonnerre il a reçu le jour,
Et qu'il doit être admis au céleste séjour.
Il peut par ce discours séduire le vulgaire,
Mais Hercule à mes yeux est un homme ordinaire,
Dépendant du destin & sujet à ses coups,
Soumis à la nature & mortel comme nous.
Il a cent fois des Cieux éprouvé la colere;
Et si, comme on le dit, Jupiter est son pere,
Il recevra son ordre avec soumission,
Quand je lui parlerai de sa part, en son nom.
S'il est né d'un mortel, affectant plus de crainte,
Le fourbe obéira pour mieux voiler sa feinte.

ADRASTE.

S'il résiste?

POLIDECTE.

Ah! mon cœur le souhaite aujourd'hui,
Je mettrai tout le Peuple & le Ciel contre lui;
Son amour servira de prétexte à ma haine;
Je le rendrai suspect à mon frere, à la Reine.
Des vengeances du Ciel le déclarant auteur,
Je veux que tous nos Grecs accusent son ardeur,
Et que ce demi-Dieu, quelque ardeur qui l'anime,
Succombe sous le nombre & meure ma victime.

Malgré tous ses efforts, Alceste, tu mourras,
Et toi, crédule époux, tu vas suivre ses pas;
Je saurai t'affranchir d'une trop longue vie,
Et t'aider à rejoindre une ombre si chérie:
Un esclave gagné, secondant mon dessein,
Doit plonger cette nuit ton épée en ton sein.
Ton trouble, ta douleur, les ombres, la surprise,
Tout doit cacher le bras, & servir l'entreprise.
La conjoncture enfin qu'appuiront mes regrets,
Fera croire demain & dire à tes sujets
Que dans ton désespoir tu t'es percé toi-même,
Et qu'Admete n'a pu survivre à ce qu'il aime.
Ainsi ma main frappant tous ces coups à la fois,
Au lieu d'une victime en immolera trois;
Et d'un crime ignoré ma politique prompte,
Cueillera tout le fruit, sans en avoir la honte.

ADRASTE.

Songez....

POLIDECTE.

Rien déformais ne peut m'intimider.
Dans l'état où je suis, je dois tout hasarder.
Pardonne, cher objet de l'amour qui m'anime,
Mais on ne m'a laissé que le chemin du crime.
Je ne puis t'élever que par un coup affreux,
Et te perds pour jamais, si je suis vertueux.

ADRASTE.

Prévenez donc Hercule, & que sa résistance....

POLIDECTE.

Ecoute, à ses efforts opposons la prudence.
Tandis que de ces lieux je sors plein de fureur,
Pour revenir bientôt y porter la terreur,
Assemble nos amis, fais leur prendre les armes;
Peins-leur pour les Autels mon zele & mes alarmes.
Sous le voile sacré de la Religion,
Va semer l'épouvante & la rebellion;
Et fais, si l'on se porte à quelque violence,
Qu'un Peuple tout entier s'arme pour ma défense.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HERCULE, LICAS.

HERCULE.

AH ! de mon cœur, ami, j'ai ſu mal triompher ;
Ma tendreſſe renaît, je n'ai pu l'étouffer.
Mon feu s'étoit caché ſous le nom de l'eſtime,
Je le croyois éteint, le péril le ranime.
D'une ſimple pitié je ne ſuis point ému :
Je tremble, je frémis en amant éperdu.
Hercule défend moins, dans l'ardeur qui le preſſe,
L'épouſe d'un ami que ſa propre maîtreſſe.
Nul monſtre juſqu'ici ne m'a ſu réſiſter,
Et l'amour eſt le ſeul que je n'ai pu domter.
Je rougis de moi-même & du trait qui me bleſſe ;
Je voudrois me cacher ma honteuſe foibleſſe.
Depuis mon arrivée agité, furieux,
C'eſt peu que je pourſuive un Pontiſe odieux ;
Ma flamme ſacrilege attaque les Dieux même,
Elle oſe ſoupçonner leur juſtice ſuprême ;
Elle allume en mon ſein mille projets cruels,
Immole leur Miniſtre & briſe leurs Autels.
Elle ſeule combat, balançant la victoire,
Ma vertu, ma raiſon, mon devoir & ma gloire.

LICAS.

Je reconnois Hercule à ces nobles tranſports,
Et tout eſt grand en lui juſques à ſes remords.
Il juge ſon amour avec un œil ſévere,
Et s'accuſe d'un feu qui n'eſt qu'involontaire.

HERCULE.

Loin de m'empoisonner par tes discours flatteurs,
Peins-moi plutôt ce feu des plus noires couleurs.
Je ne suis point de ceux dont le front téméraire
S'applaudit de montrer une flamme adultere,
Qui mettent lâchement leur bonheur souverain,
A séduire un objet dont un autre à la main;
Et prompts à publier leur indigne victoire,
Du déshonneur d'autrui s'osent faire une gloire.
D'un triomphe si bas mon cœur n'est point flatté,
Et le crime jamais ne fit ma vanité.

LICAS.

Mais quoi, laisserez-vous immoler l'innocence?

HERCULE.

Non, mon devoir m'oblige à prendre sa défense,
Et je dois protéger deux époux malheureux,
Qui s'aiment tendrement, & rassemblent en eux
Tout ce que la vertu peut avoir d'estimable.
Dans Alceste je vois une épouse adorable,
Dont l'amour, le courage égale les attraits:
Dans Admete un grand Roi, pere de ses Sujets.
De quelle part ici que mon œil se promene,
Tout condamne l'Oracle, & parle pour la Reine.

LICAS.

Si quelqu'un doit calmer le céleste courroux,
Fils du maître des Dieux, qui le peut mieux que vous,
Vous qui devant, Seigneur, dans le Ciel prendre place,
Entre ces Dieux & vous voyez si peu d'espace?

HERCULE.

Viens, suis-moi dans le Temple où je vais les prier;
Je connois Polidecte & dois m'en défier.

SCENE II.

HERCULE, ADMETE, LIÇAS.

HERCULE.

OU courez-vous, Seigneur, plein d'un trouble funeste ?

ADMETE.

Expirer sur l'Autel, & prévenir Alceste.
Je viens de la quitter, percé de ses douleurs.
Cessez, m'a-t-elle dit, me baignant de ses pleurs,
Cessez de disputer à ma tendresse extrême,
La gloire de sauver le jour à ce que j'aime,
Et ne me forcez pas par de plus longs délais,
A répandre mon sang moi-même en ce Palais.
Je ne puis plus tenir contre de telles armes.
Il faut par mon trépas terminer tant d'alarmes;
Et sans lasser le Ciel par d'inutiles vœux,
Je cours.

HERCULE.

Prince, arrêtez, ne quittez point ces lieux.
Que par votre vertu votre ame rassurée,
Calme le désespoir où je la vois livrée.
Attendant que par moi le Ciel soit consulté,
Et que j'aie aux Autels percé la vérité;
Souvenez-vous qu'en tout les Dieux justes & sages,
N'ont fait les grands revers que pour les grands courages.
Notre vertu languit dans la prospérité,
Et ne brille jamais que par l'adversité.
Les traverses toujours nous font ce que nous sommes,
Et sans elles, Seigneur, il n'est plus de grands hommes.
Et ma force en un mot, puisqu'il faut me citer,
C'est, grace à leur secours, qu'elle vient d'éclater.
Sans les ordres cruels du tyran Euristhée,

Sans l'effort redoublé de Junon irritée,
Je n'aurois point livré tant de combats divers,
Et serois inconnu peut-être à l'Univers.
Mais vous-même, Seigneur, en des tems si funestes,
Sans les traits rigoureux des vengeances célestes,
Pour vos Peuples mourans vous seriez-vous offert ?
Et d'un honneur nouveau vous seriez-vous couvert ?

ADMETE.

Seigneur, quelle vertu seroit inébranlable,
Et pourroit résister au revers qui m'accable ?
Mon épouse pour moi veut courir au trépas,
Et moi, je le verrai, sans prévenir ses pas ?
Non, vous allez au Temple, & je prétens vous suivre,
Fléchir les Dieux pour elle, ou bien cesser de vivre.

HERCULE.

Ah ! Prince, autant que vous je me sens attendrir,
Et moi-même je veux la sauver ou périr.
Je sors sans plus attendre, & d'une voix pressante....

ADMETE.

Mon frere nous prévient & son front m'épouvante.

SCENE III.

HERCULE, ADMETE, POLIDECTE, Suite, LICAS.

HERCULE.

Que vient nous annoncer ce regard plein d'effroi ?
Qui vous ramene ici ? Parlez, répondez-moi.

POLIDECTE.

Que ne puis-je garder un éternel silence ?
Tous les Dieux ont fermé l'oreille à la clémence.
De vous le déclarer ils m'ont prescrit la loi.
Prince, pour prix du jour qu'ils accordent au Roi,
Ils veulent qu'en leur Temple on sacrifie Alceste.
Tout autre sang déplaît à la fureur céleste.

Admete,

Admete, s'il s'offroit, se verroit refusé:
Tel est l'ordre du Ciel.

ADMETE.

A-t-il tout épuisé?

POLIDECTE.

Rien n'a pu le calmer, encens, larmes, priere.

ADMETE.

Si j'étois criminel seroit-il plus sévere?
(*à Hercule.*)
Seigneur, je vous implore une seconde fois,
Qu'Hercule soit l'arbitre & des Dieux & des Rois.
Pour ne plus la quitter je vole vers la Reine,
Et j'attens qu'aux Autels vous désarmiez leur haine.
Satisfaits de ma mort, qu'ils se laissent fléchir,
Ou je jure par eux de leur désobéir.
(*Il sort.*)

SCENE IV.

POLIDECTE, *Suite*, HERCULE.

POLIDECTE.

Je frémis du serment qu'Admete vient de faire.
Malheureux! Il ne fait qu'enflammer leur colere,
Il a recours à vous; mais vos efforts sont vains.
Que peut contre les Dieux la force des humains?

HERCULE.

Autant que leur rigueur votre retour m'étonne:
Avez-vous oublié qu'Hercule vous soupçonne?
Songez-vous que le Ciel quand il est irrité.
Avec mesure & poids doit être consulté.
Soyez prompt, quand il faut annoncer sa clémence;
Mais lent quand vous devez confirmer sa vengeance.
Je ne sai quel motif vous regle & vous conduit,
Mais mon soupçon sur vous s'accroît & s'affermit.

POLIDECTE.

L'intérêt des Autels est le seul qui m'attire,
Et j'obéis au Ciel qui me presse & m'inspire.
Vous ne devez, Seigneur, vous en prendre qu'à lui.
Mais que dis-je ? Plutôt se montrant notre appui,
Le fils de Jupiter devroit donner l'exemple,
Et respecter en nous la majesté du Temple,
Les Dieux que nous servons, & dont il est sorti.

HERCULE.

Je connois mon devoir sans en être averti.
Et loin de m'effrayer de vos regards sinistres,
Je sai d'avec les Dieux distinguer leurs Ministres.
J'adore les premiers sans rien examiner.
Quand aux autres, j'attends pour me déterminer.
S'ils font voir les vertus de leurs Maîtres suprêmes,
S'ils en ont la clémence, ils sont des Dieux eux-mêmes.
Osent-ils s'écarter de cet étroit chemin ?
Ils semblent dépouillés de ce titre divin.
Un Prêtre en les servant, alors les déshonore,
Il vante leur pouvoir, sa bouche les implore,
Mais son cœur la dément, & par ses actions,
Plus qu'aux Dieux qu'il invoque immole aux passions.
Votre ame ambitieuse, usurpe leur puissance,
Partage leur encens, fait taire leur clémence ;
Et vous osez vous rendre, abusant de vos droits,
Les Idoles du Peuple, & les Tyrans des Rois.
Polidecte m'oblige à tenir ce langage,
Et force ma raison à percer le nuage.
Son reproche est injuste, il mérite le mien,
Je suis dans mon devoir, il est sorti du sien.

POLIDECTE.

Quel que soit le soupçon que vous faites paroître,
Polidecte à ces traits doit peu se reconnoître ;
Et quoi que contre moi vous puissiez publier,
Ma conduite suffit pour me justifier.
A décider des cœurs votre ame est un peu prompte.

Non que je veuille ici, Seigneur, vous rendre compte.
Le Ciel est mon seul maître ; il seroit offensé,
Si jusques à ce point je m'étois abaissé.
Je soutiens mieux ses droits. Ainsi vous devez croire,
Que si je vous réponds, ce n'est que pour sa gloire.
Eh, sur quel fondement & par quelles raisons
Formez-vous contre moi ces indignes soupçons ?
Eh, que m'importe à moi le trépas de la Reine ?
Si j'écoutois l'orgueil, si je suivois la haine,
De la soif de régner si j'étois embrasé,
A voir périr le Roi me serois-je opposé ?
N'aurois-je pas plutôt, pour occuper sa place,
Laissé tomber sur lui le coup qui le menace ?

HERCULE.

Je ne puis démêler vos détours captieux,
Votre main sait cacher la lumiere à mes yeux ;
Mais quoiqu'un art profond voile votre conduite,
J'ai vu que par vos dons une brigue séduite
Dans Larrisse aujourd'hui vous avoit élu Roi.
Pour former des soupçons, c'en est assez pour moi.

POLIDECTE.

Ah ! ce n'est pas, Seigneur, sur une conjecture,
Qu'on fait à mes pareils cette mortelle injure.
Mais, parlez, est-ce à vous de soupçonner mon cœur ;
Vous, malheureux, brûlant d'une coupable ardeur,
Et de qui les desirs allument le Tonnerre,
Qui, tout prêt d'éclater, gronde sur cette terre ?
Vous, que l'intérêt seul, d'un adultere amour
Pour l'épouse d'Admete anime dans ce jour.
N'accusez que vous seul de son sort déplorable.
Vous en êtes la cause, & la cause coupable.
Le Ciel vous en punit dans toute sa rigueur,
Et ce n'est pas ma main qui doit percer son cœur.
Pour cet emploi funeste, il a fait choix d'un autre.

HERCULE.

Eh ! quel bras l'osera sacrifier ?

POLIDECTE.

Le vôtre.

HERCULE.

Mon bras, Ah ! Malheureux, qu'osez-vous m'annoncer ?

POLIDECTE.

Ce que les Immortels viennent de prononcer.
Ils parlent par ma voix.

HERCULE.

Non, je ne saurois croire
Que le Ciel à ce point veuille flétrir ma gloire :
Que sur la vertu même il veuille se venger.
Grands Dieux ! de tant d'horreurs je n'ose vous charger.
Votre organe, sans doute, en est lui seul coupable,
Et grossit à mes yeux votre haine implacable.
Il se remet sur moi du soin de la servir,
Et ma juste fureur ne peut se contenir.
Je ne verse du sang que pour punir le crime,
Si je suis le Ministre, il sera la victime.
Malgré la dignité dont il est revêtu,
On verra sur l'Autel tout son sang répandu.
Il servira d'exemple à tout Prêtre perfide,
Qui de meurtre & de sang, montre son cœur avide,
Et qui, la foudre en main, peignant toujours les Dieux,
Rend leur pouvoir injuste & leur culte odieux.

POLIDECTE.

Dussiez-vous m'immoler sans plus long-tems attendre,
Au nom de Jupiter, je dois vous faire entendre
Que votre résistance allume son courroux ;
Et j'étends ma pitié jusqu'à trembler pour vous.
Une sainte fureur s'empare de mon ame.
Votre Pere lui-même & m'agite & m'enflamme.
D'attendre si long-tems le Ciel est indigné.
Avant que par la nuit le jour soit terminé,
Si la Reine n'expire, & par la main d'Hercule,

S'il n'éteint dans son sang la flamme dont il brûle ;
Tremblez. Le Ciel vengeur sur ces funestes lieux
Fera bientôt pleuvoir un déluge de feux ;
Et les mers franchissant leurs digues inutiles,
Inonderont nos champs, submergeront nos villes.
Quel spectacle ! Je vois sous ce mur embrasé
Le fils de Jupiter, par la foudre écrasé.
Il est exclus des Dieux, privé de sépulture,
Jouet des Immortels, rebut de la nature.
Admete alors, Admete aura beau les prier,
Il verra notre perte & mourra le dernier.

(Il sort avec sa suite.)

HERCULE.

Retenez le Grand-Prêtre, il peut dans sa furie,
Soulever contre nous toute la Thessalie.

SCENE V.

HERCULE, *seul.*

QUel coup il m'a porté ! Par quels secrets avis
A-t-il pu de mon cœur pénétrer les replis ?
Dieux ! Auriez-vous parlé par sa voix redoutable ?
Et serois-je l'auteur.... Ah ! ce doute m'accable.
Quand il est criminel malgré tous ses efforts,
Qu'un cœur né vertueux éprouve de remords !
Mais quoi ! Le Ciel est juste ; il sait, fuyant la Reine,
Que j'ai tout fait pour rompre une funeste chaîne.
Le jour même où l'hymen me l'ôta sans retour,
Sans pouvoir le domter, j'enchaînai mon amour.
Je soumis au devoir mon ame trop sensible,
Et de tous mes travaux ce fut le plus pénible.
Ah ! la raison m'éclaire, & chasse ma terreur.
J'ai défendu la Reine avec trop de chaleur.
Et m'ayant soupçonné, le fourbe avec adresse
A su par ses discours pénétrer ma tendresse.

Mon trouble, mes regards, l'ont sans doute éclairé :
Et ce sont là les Dieux qui l'auront inspiré.
Oui, c'est trop m'effrayer des menaces d'un traître.
Par une impression dont on n'est pas le maître,
Leur voix au fond des cœurs porte un frémissement
Qui naît de la surprise, & que l'esprit dément.

SCENE VI.

HERCULE, IRCAS.

IRCAS.

Tous les Thessaliens, Seigneur, ont pris les armes,
Adraste est à leur tête, il accroît leurs alarmes ;
Leur peint dans ce Palais le Grand-Prêtre enchaîné,
Les Dieux désobéis, leur culte abandonné,
Et pour les écraser la foudre toute prête,
Si mourant sur l'Autel, Alceste ne l'arrête.
Il vous nomme l'Auteur des vengeances des Cieux ;
Et le Peuple qui croit ce Chef séditieux,
Veut, la force à la main, dans l'effroi qui l'entraîne,
Arracher de ces lieux le Pontife & la Reine.

HERCULE.

Les traîtres méritoient un Tyran, non un Roi :
Mais je cours les combattre, & je ne veux que moi.
Peuple lâche & trop prompt à te laisser séduire,
Qui punit les Tyrans saura bien te réduire.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

POLIDECTE, ALCESTE.

ALCESTE.

Quel ſpectacle, Seigneur, offre-t-on à mes yeux ?
On vous retient captif dans ces profanes lieux.
De douleur & d'effroi vous m'en voyez ſaiſie.
Vous ſeriez libre, hélas ! ſi j'étois obéie ;
Et mon ſang par vos mains répandu ſur l'Autel,
Laveroit au plutôt cet outrage mortel.
Du plus ſanglant trépas l'appareil redoutable
N'a rien qui m'épouvante, & qui ſoit comparable
A l'horreur d'une vie exécrable à mes yeux,
Que pourſuit tout l'Etat, & qu'attendent les Dieux,
Que je dois aux efforts d'un attentat impie,
Et qui contre ſon Prince arme la Theſſalie.

POLIDECTE.

Madame, je vous plains. Si je ſuis outragé,
Avant la fin du jour je ſerai trop vengé,
Déja le bras des Dieux à frapper ſe diſpoſe.

ALCESTE.

Ah ! De tant de malheurs, c'eſt moi qui ſuis la cauſe.
J'irrite leur colere, & le jour que je voi
Remplit le Ciel d'horreur, & la terre d'effroi.
Je dois ſeule aſſouvir ſa vengeance ſuprême ;
Et je ſens qu'il me porte à m'immoler moi-même.
Le fils de Jupiter réſiſte, mais en vain :
Au défaut de ſon bras je puis armer ma main.

Pour me rendre aux Autels l'inſtant me favoriſe.
On voit régner par-tout le trouble, la ſurpriſe ;
Et repouſſant l'effort du Peuple furieux,
Hercule & mon époux ſont abſens de ces lieux.
Je cours exécuter ce que mon cœur projete,
Vous mettre en liberté, ſauver les jours d'Admete ;
Terminer par ma mort un combat odieux,
Et calmer d'un ſeul coup nos Peuples & nos Dieux.
(*Elle ſort.*)

SCENE II.

POLIDECTE, *ſeul.*

DAns le piege fatal, au gré de mon envie,
Je vois courir enfin ma mortelle ennemie.
Seconde mes projets, fortune ! exauce-moi.
Mon ſort eſt dans tes mains, je n'implore que toi.
Fais qu'Hercule accablé, ſuccombe ſous le nombre,
Qu'Admete en combattant, accompagne ſon ombre ;
Qu'il me ſoit immolé par ſes propres ſujets,
Et que l'événement couronne mes forfaits.
Mais duſſai-je éprouver ta fatale inconſtance,
Dût Hercule des Grecs vaincre la réſiſtance,
Dût mon frere avec lui, déſarmant leur fureur,
Échapper à leurs coups & revenir vainqueur ;
En cet inſtant propice, Alceſte qui s'immole,
Répare ma diſgrace & de tout me conſole.
Au Trône deſiré ſa mort m'ouvre un chemin,
Et la nuit que j'attens ſert mon premier deſſein.
Oppoſons mon courage au péril qui me preſſe,
Et chaſſons les remords, enfans de la foibleſſe.
Forcé par mon malheur, j'ai fait ce que j'ai dû.
Le crime a ſes héros, ainſi que la vertu.
Je ſaurois... Mais on vient ! Juſtes Dieux, c'eſt mon frere.
Ah ! Je lis dans ſes yeux que le ſort m'eſt contraire.

SCENE III.

ADMETE, POLIDECTE, *Gardes.*

ADMETE, *sans voir Polidecte.*

LA paix regne par-tout, & succede à l'effroi;
Mon lâche peuple a fui devant Hercule & moi.

POLIDECTE, *à part.*

Qu'entens-je? Mais cachons ma douleur à sa vue.

ADMETE.

Rassurons au plutôt mon épouse éperdue.

POLIDECTE.

Eh bien, avez-vous mis le comble à vos forfaits?
Revenez-vous couvert du sang de vos sujets?
Armé contre les Dieux & contre la Patrie,
Vous applaudissez-vous d'une victoire impie?
Il ne vous reste plus qu'à briser leurs Autels,
Qu'à livrer leur Ministre à des tourmens cruels,
Qu'à renverser leur Temple, attendant que leur foudre
Embrase ce Palais, & vous réduise en poudre.
A force d'attentats, méritez leur courroux,
Et par votre fureur justifiez leurs coups.

ADMETE.

Quel est donc ce discours? M'osez-vous faire un crime
D'avoir su me servir d'un pouvoir légitime?
Et d'avoir repoussé d'infideles sujets
Qui venoient m'attaquer jusques dans mon Palais?
Je me suis vu par eux contraint de me défendre,
Et sans blesser les Dieux, mon bras eût pu répandre
Le sang d'un peuple ingrat qui méconnoît son Roi,
Et qui vouloit m'ôter le jour qu'il tient de moi.
Mais je n'ai consulté que ma seule clémence;
Content de mettre un frein à sa lâche insolence,

Sans répandre son sang, j'ai désarmé sa main.
Qui s'immole pour lui, n'est pas son assassin.

POLIDECTE.

Le Peuple est désarmé; mais du Ciel invincible
Avez-vous enchaîné la colere terrible?
Hercule signalant ses efforts criminels,
Croit-il avoir en eux domté les Immortels?
Vous n'avez fait tous deux que grossir sa vengeance,
Et vous avez manqué vous seul d'obéissance.
N'accusez point les Grecs d'être séditieux.
Nos premiers Souverains sont les maîtres des Cieux.
Ce Peuple a dû s'armer pour leur cause immortelle:
Vous qui l'avez vaincu, vous êtes le rebelle.
Les Rois sont comme nous soumis à leurs décrets,
Et vous n'êtes des Dieux que les premiers sujets.
Ces Dieux veulent qu'en vous l'univers les contemple,
Et s'il vous font régner, c'est pour donner l'exemple.

ADMETE.

Ah! C'est trop m'éblouir par de fausses couleurs,
Et trop m'épouvanter des célestes fureurs.
J'ai long-tems combattu; mais vous forcez mon ame
A soupçonner enfin l'ardeur qui vous enflamme.
Quiconque est innocent, quiconque est vertueux,
Dans le fond de son cœur peut consulter les Cieux.
Je le suis, & leur voix me dit que leur vengeance
Poursuit toujours le crime & jamais l'innocence.
J'ai lieu d'appréhender que sous le nom des Dieux,
Vous n'ayez pour vous-même armé les factieux.
Vous prenez leur défense avec trop d'artifice,
Et peut-être leur Chef n'est que votre complice.
Quoi qu'il en soit, le traître est puni maintenant,
Et sous le bras d'Hercule expire en ce moment.
Ce Héros doit au Temple interroger son pere,
Et pénétrer l'horreur de ce sombre mystere.
J'attends de voir par lui le voile déchiré,
Et je tremble sur vous d'être trop éclairé.

SCENE IV.

ADMETE, POLIDECTE, IRCAS.

IRCAS.

AH! Pardonnez, Seigneur, à mon désordre extrême,
Mais la Reine est au Temple, & s'immole elle-même.

ADMETE.

Ah, Ciel!

IRCAS.

J'ai vu courir Hercule à son secours;
Mais je crains qu'elle n'ait déja tranché ses jours.

POLIDECTE.

Rendez grace à sa mort.

ADMETE.

Je suivrai son exemple,
Mon sang après le sien va couler dans le Temple.
Vous n'avez aujourd'hui demandé, justes Dieux!
Qu'une seule victime, & vous en aurez deux.

IRCAS.

On vient. Ah! C'est Hercule, il a sauvé la Reine;
Je la vois qui le suit.

POLIDECTE, *à part.*

O Fortune inhumaine!

SCENE DERNIERE.

HERCULE, ADMETE, ALCESTE, POLIDECTE, *Suite.*

HERCULE, *à Admetè.*

J'Ai pour sauver ses jours heureusement volé,
Et le crime, Seigneur, est enfin dévoilé.

Son ame est détrompée.

ADMETE.

En croirai-je ma vue ?
Alceste...

ALCESTE.

Cher époux....

ADMETE.

Vous m'êtes donc rendue.

HERCULE, *appercevant Polidecte.*

Perfide ! Oses-tu bien te montrer à mes yeux,
Et peux-tu soutenir la lumiere des Cieux ?
Adraste n'a rien fait qu'inspiré par ta rage,
Et de tant de fureurs, ton oracle est l'ouvrage.
Expirant sous mes coups, le perfide a parlé,
Et pressé de remords, il m'a tout révélé.
Ton crime est découvert par ton propre complice.
Malheureux ! De ton Roi redoute la justice.

POLIDECTE.

Il suffit, je n'attends ni grace, ni pitié,
Et je suis convaincu ; mais non pas effrayé.
Prévoyant mon arrêt, sans qu'on me le prononce,
(*Il se tue.*)
J'en brave la rigueur, & voilà ma réponse.
Au Trône paternel je n'ai pu parvenir,
C'est là mon plus grand crime, & j'ai su m'en punir.

ALCESTE.

Quelle fureur !
(*On emporte Polidecte.*)

ADMETE.

Après une action si noire,
Périsse avec son nom son affreuse mémoire.

HERCULE.

Dieux ! Avec tant de force & d'intrépidité,
Que n'avoit-il un cœur à la vertu porté.

Fin du premier Tome.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

